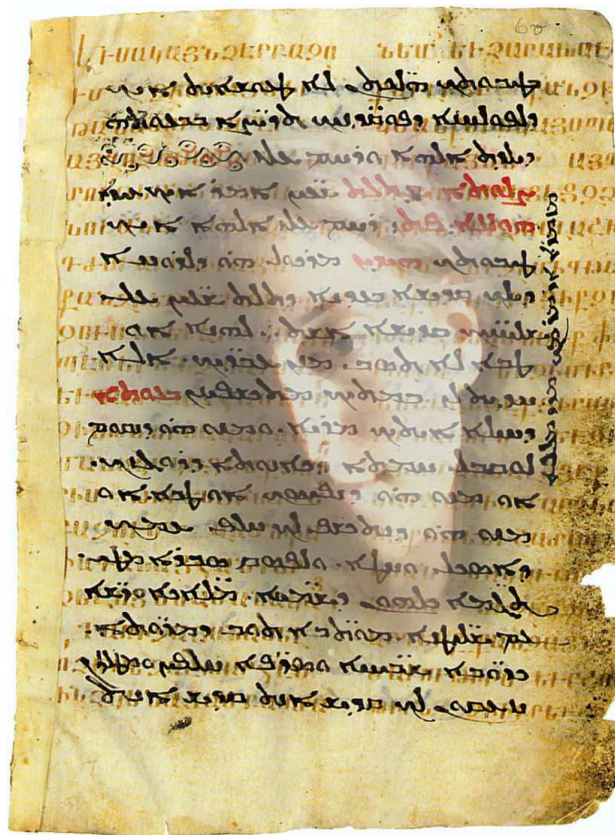


ANNA GALORE

anna.galore@yahoo.fr

La crypte au palimpseste

ROMAN



Anna Galore est née en 1962 à Cilaos (La Réunion), d'un père italien et d'une mère française. Son père l'a initiée très jeune à la plongée sous-marine, qu'elle pratique toujours régulièrement. Sa famille et elle déménagent à Toulouse lorsqu'elle a 12 ans. Elle y fait le reste de ses études et y croise la route de lamas tibétains, une rencontre déterminante dans sa vie. Pianiste confirmée, elle s'est produite pendant une quinzaine d'années dans divers groupes amateurs du sud de la France. Elle est passionnée de voyages, de cinéma, de photo, de musique et de littérature contemporaine. Elle vit actuellement près de Marseille.

Elle a écrit une première trilogie intitulée « L'éternel amoureux errant », dont les volets sont « Les trois perles de Domérat », « Là où tu es » et « Le miroir noir ».

Une deuxième trilogie, « Reflets inachevés », est composée de « La cryptte au palimpseste », « Le drap de soie du temps » et « Le temple de Gaïa ».

Tous ces romans sont disponibles gratuitement par téléchargement sur le site web anna-galore.com

Les citations en anglais sont toutes traduites à la dernière page.

Le présent manuscrit a été déposé à la Société des Gens de Lettres et reste la propriété de l'auteur. Son contenu, en tout ou en partie, ne peut être reproduit, modifié ou intégré dans quelque autre document ou sur quelque autre support que ce soit sans autorisation écrite de l'auteur. Seules son impression sur papier et sa diffusion sous sa forme actuelle de fichier PDF non modifié sont autorisées. En cas de doute, merci de contacter anna.galore@yahoo.fr

Des pages blanches ont été insérées dans ce manuscrit afin de maintenir une présentation homogène en cas d'impression recto-verso.

L'histoire ne se répète pas, elle bégaie.

Karl Marx

Chapitre 1

La fin

*This is the end, beautiful friend
This is the end, my only friend, the end.
Of our elaborate plans, the end
Of everything that stands, the end
No safety or surprise, the end
I'll never look into your eyes again.
Can you picture what will be
So limitless and free
Desperately in need of some stranger's hand
In a desperate land*

Jim Morrison

*C'est effrayant, être en vie. Cela signifie avant tout se
demander si oui ou non on sera encore en vie dans une
heure.*

Jacques Sternberg

Alors c'est comme ça que tout va s'arrêter. La fin... On sait depuis toujours qu'à un moment, ce sera là mais on se dit à chaque fois que ce sera plus tard, bien plus tard. Qu'on vieillira tranquillement. Qu'on sentira peu à peu ses forces décroître. Qu'on atteindra une certaine sérénité, une distance vis-à-vis de l'inéluctable. Qu'avec un peu de chance, ça se passera pendant le sommeil, sans souffrance, sans agonie.

Mais pas comme ça.

J'ai 35 ans, merde, je vais bien, aucun problème physique, une vie à peu près normale, alors pourquoi maintenant ? Pourquoi au fond de ce trou noir, pourri d'humidité ? Pourquoi moi, ici, maintenant ? À quoi bon, si c'était pour en arriver là ? Putain, je pensais avoir touché le fond il y a six mois quand cette folle de Laurie, après une dernière engueulade délirante, avait foutu le feu à la maison avant de me plaquer. Je m'en étais sorti de justesse. Et j'avais décidé de me barrer le plus loin possible d'elle. Si j'avais su que ma fuite allait m'amener là...

J'ai mal. Oh merde, non seulement je vais mourir mais en plus j'ai mal, j'ai froid, je suis trempé, épuisé, tout est noir et ce... ce... ce monstre, là, qui approche, je ne le vois pas mais je le sens et je ne peux plus rien faire pour m'échapper, pour revoir le jour, pour vivre comme tout le monde, séduire peut-être enfin la femme de ma vie, avoir des enfants, les regarder grandir et un jour devenir vieux, serein, et mourir, oui, mais pas comme ça, pas comme ça.

Ma jambe est cassée, je sens l'os sous la peau qui fait une bosse horriblement douloureuse, mon portable est définitivement hors d'usage, il a rendu l'âme avec un petit grésillement quand il est tombé dans la flaque d'eau glacée où je suis maintenant en train d'agoniser depuis... depuis je ne sais plus combien de temps, plusieurs heures, mais combien ? Aucune idée, tout est noir, j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal.

C'est quoi ce bruit ?

Il approche, merde, il approche, c'est sûr, c'est lui. Je sens son odeur. Est-ce qu'il voit dans le noir ? Là ! Ça bouge ! Je...

Un rat.

Merde, c'est juste un rat. Je me marrerais presque si je n'étais pas aussi... Bon, il faut que je me reprenne. Il faut que j'arrive à me tirer de ce trou. Je fais comment, dans le noir quasi total, avec une jambe explosée et pas le moindre début d'idée de la direction de la sortie ?

Jehan de Raissac soupira douloureusement. Six mois plus tôt, il avait échappé de justesse au Prats des Cremats, après le siège interminable de Montségur. Il avait alors remercié à la fois Dieu et Satan, ne sachant auquel des deux il devait le miracle douteux d'être encore en vie alors que ses deux cents frères et soeurs, les Bons Hommes et les Bonnes Femmes, avaient préféré le bûcher au reniement.

Et voilà qu'après avoir déjoué ce péril mortel et fui vers le nord, loin de l'horreur qui avait anéanti sa foi, il allait connaître une fin pathétique et misérable, la jambe brisée, gisant dans une flaque glacée au fond de cet aven perdu à l'ouest du Méjean.

Etait-ce Dieu qui le punissait de ses fautes ? Etait-ce Satan en personne qui l'observait dans l'ombre en se repaissant de son agonie ? Il crut sentir son odeur fétide.

Malgré la pénombre, il perçut soudain un mouvement furtif à quelques pas de lui. Il étouffa un cri, prêt à défendre sa vie jusqu'au bout en crispant sa main droite sur un caillou dérisoire.

- Approche, démon ! Je ne te crains pas !

Seul un couinement lui répondit.

Un rat... Ce n'était qu'un rat.

Jehan eut un hoquet à mi-chemin entre rire et dégoût. Il fallait qu'il se reprenne. Qu'il sorte de ce trou. Avec sa jambe estropiée et pas la moindre lueur pour le guider, il devait trouver comment.

S'il y avait une chose qu'Hajran ignorait, c'était la peur. Même avec une jambe cassée, allongé dans l'eau glacée qui croupissait au fond de l'aven où il s'était réfugié pour échapper à la Créature, il regardait approcher sa fin probable avec détachement. Toute sa courte vie avait été emplie de dangers mortels, auxquels il avait toujours échappé.

À la précédente lune rousse, il avait failli périr piétiné par un troupeau d'aurochs affolés. Ils fuyaient les flammes des brasiers allumés par la horde de Huns en maraude qui l'avaient harcelé sans relâche dès qu'ils l'avaient aperçu, un matin brumeux où Hajran était en train de relever ses pièges.

Il s'en était fallu de peu, mais il avait survécu.

Hajran sourit dans le noir en repensant à la façon dont le Dieu Cornu l'avait protégé à la dernière seconde.

Il avait continué sa longue errance vers le nord, jusqu'à ce haut plateau entouré de torrents, comme une île au milieu des terres, où il avait enfin décidé de se reposer un peu. Il avait bâti son refuge en empilant des murets de gros cailloux plats, devant un renforcement naturel au pied d'une petite falaise entourée d'arbres.

À quelques jets de flèche, il avait découvert les trois arches de pierre immenses dont la beauté somptueuse l'avaient fasciné. Et, dans les sous-bois, il n'avait eu aucun mal à trouver du gibier en abondance. Il avait aussi fait la plus belle des rencontres. Jusqu'au jour où la Créature l'avait poussé à fuir au fin fond de l'aven où il se trouvait désormais.

Il entendit un bruit.

Était-ce le signe de la fin ? Il essaya de se redresser du mieux qu'il pouvait malgré sa jambe brisée, prêt à mourir bravement.

Mais ce n'était qu'un rat.

Hajran se dit qu'il était décidément fatigué. Il fallait qu'il sorte de là. Restait à trouver comment.

Pour la centième fois peut-être, elle relut les quatre derniers vers du parchemin. Soudain, elle comprit le sens des mots mystérieux.

*La verge en mains mise au milieu de branches
De l'onde il mouille et le limbe et le pied.
Une peur et voix frémissent par les manches
Splendeur divine, le divin près s'assied.*

Elle chancela. Elle pouvait le sauver. Tout était là, devant ses yeux, depuis le début. Il fallait faire très vite. Si elle ne se dépêchait pas, il allait mourir.

Elle courut vers l'entrée de l'aven.

Chapitre 2

Le brasier des sens

Les serments les plus forts ne sont que de la paille dans le brasier des sens.

William Shakespeare

Je me souviens de la première fois où j'ai vu Laurie. Je sortais d'une histoire plutôt chaotique et douloureuse. Je m'étais juré de ne plus me lancer dans une nouvelle relation, quelle qu'elle soit, avant au moins un an ou deux. Surtout qu'en plus, là, je n'avais même plus d'appart. Je squattais chez un pote.

Je me suis retrouvé à cette soirée chez Agnès et Moha, pour la crémaillère de leur nouvelle maison. On était une bonne cinquantaine, c'était l'été. L'apéro était servi dans le jardin, sur une grande table chargée de bouteilles et de saladiers emplis de choses diverses. Il y avait aussi l'incontournable bassine de sangria et la petite louche pour se servir.

J'en étais à mon quatrième verre et je commençais à me sentir vraiment bien. Moha avait mis un CD de Green Day et je me demandais où j'allais bien pouvoir habiter quand Billy Joe Armstrong a attaqué le final de « Tales from another broken home ». Sacré Billy Joe, toujours le doigt là où ça fait mal.

« When there ain't nowhere you can go

Running away from pain

When you've been victimized

Tales from another broken... »

Billy Joe a repris son souffle. J'ai deviné qu'elle était là avant de la voir. C'est fou, non ? Enfin, peut-être pas, après tout. Ca arrive tout le temps, en fait. Une survivance de l'époque des cavernes, je suppose.

J'ai senti un doux picotement sur ma nuque, je me suis retourné et je l'ai vue, à dix mètres de moi, dans une robe d'été époustouflante de simplicité et de sensualité. Elle a tiré une cigarette de son sac et cinq mecs lui ont tendu leur briquet en même temps. Elle n'a regardé que moi. Ça m'a fait comme dans ces films romantiques à deux balles : tout ce qui

n'était pas elle est devenu flou, le temps s'est arrêté, un oiseau s'est envolé de la haie juste derrière, j'ai entendu mon cœur battre au ralenti et Billy Joe a terminé sa phrase :

« ...*hooooooooooooome !*
You're leaving, you're leaving, you're leaving,
Ah you're leaving home ! »

J'ai levé mon verre dans la direction de Laurie en souriant, elle m'a rendu la pareille et j'ai su que ce soir-là nous finirions la nuit ensemble.

Les mecs sont restés comme des cons avec leur briquet à la main quand elle s'est mise à marcher vers moi, de sa démarche de danseuse céleste. Billy Joe, qui n'en perdait pas une miette, a enchaîné sur « Extraordinary Girl ». Avant que je ne réalise vraiment ce qui était en train de se passer tellement j'étais hypnotisé par la grâce ondulante de son corps en mouvement, elle était là, avec sa cigarette à vingt centimètres de mon visage et son parfum Cinéma d'Yves Saint Laurent qui m'enivrait bien plus que n'importe quel alcool. Je me suis vu tomber lentement dans ses yeux comme Keir Dullea tombe à travers la Porte des Etoiles à la fin de 2001 l'Odyssée de l'Espace.

- Tu as du feu ?

Même sa voix était une caresse.

- Je ne fume pas.

- Moi non plus.

Elle a laissé tomber sa clope sans me quitter des yeux. Je ne sais plus ce que nous nous sommes dit ensuite mais je me souviens de chaque seconde de la nuit que nous avons passée ensemble, une fois arrivés chez elle.

Elle ne portait rien sous sa robe. Peu importe, d'ailleurs, parce que de toute façon, elle l'avait enlevée moins d'une minute après avoir passé sa porte.

La gueuse était d'une beauté renversante et n'avait pas caché son attirance pour Hajran tout au long de la soirée, dans l'auberge où il s'était arrêté pour la nuit. Chaque fois qu'elle était venue lui resservir du vin, elle s'était penchée délibérément tout contre lui

pour qu'il sente le contact de ses seins lourds à travers l'étoffe légère de sa chainse. Elle avait ceint son front d'une couronne de fleurs tressées aux senteurs capiteuses. Dans une ambiance joyeuse de ripaillerie et d'ivresse, tous les hommes assis dans la grande salle tentaient de la toucher lorsqu'elle passait entre les tables pour amener leurs plats. Elle ne protestait pas, cela faisait longtemps qu'elle ne prêtait plus attention à ces contacts lubriques. Mais ce soir-là, chaque fois qu'une main leste se posait sur son corps, elle ne regardait qu'Hajran.

À peine remonté dans sa chambre avec elle, il lui arracha sa robe brutalement. Elle poussa un cri animal, non de peur mais de désir. Entièrement nue, elle s'accrocha à lui, repliant ses jambes autour du bassin d'Hajran, sentant son sexe dur sous le blier de toile grossière qu'il n'avait pas encore eu le temps d'ôter. Ils tombèrent tous les deux sur la couche de paille qui craqua bruyamment. Hajran parvint enfin à enlever ses vêtements pendant que la fille lui retirait ses chausses malodorantes, ce qui ne parut les gêner ni l'un ni l'autre le moins du monde.

Il la pénétra violemment et elle lâcha un cri de douleur, vite suivi de râles plus plaisants. Ils étaient tous les deux devenus rouge brique et couverts de transpiration dans la moiteur étouffante de cette nuit d'été. Leur étreinte dura à peine quelques minutes. Hajran se retira, aussi brutalement qu'il l'avait prise, et s'allongea sur le dos à côté d'elle, en haletant comme s'il avait couru pendant des heures.

La fille ne lui laissa pas aucun répit. Elle s'assit à califourchon sur lui et commença à frotter son bassin sur le pénis d'Hajran, qui recouvra rapidement toute sa rigidité. Cette fois, la pénétration fut agréable pour elle aussi. Hajran était à la fois surexcité et surpris de se retrouver en dessous. Elle, par contre, paraissait coutumière de cette position. Son visage était devenu différent, elle semblait partie dans un autre monde, la tête rejetée en arrière, les yeux tournés vers le plafond, ses longs cheveux noirs comme des ailes de corbeau. Soudain, elle planta ses deux mains telles des griffes sur la poitrine de l'homme et se mit à lui labourer la peau frénétiquement.

Il hurla, essaya de la repousser, mais elle serra ses cuisses avec une force insoupçonnée contre les côtes d'Hajran. Il ne parvint pas à la désarçonner, pas avant qu'elle n'atteigne son premier véritable orgasme en un long cri bestial. Hajran réussit enfin à la jeter au sol sans ménagement. Il avait la poitrine couverte de griffures perlées de sang.

- Es-tu folle, femme ? Par ma vie, je vais te couper la gorge !

Elle s'assit par terre, s'appuyant en arrière sur ses bras, les jambes écartées face à Hajran, et éclata d'un rire mauvais, avant de lui répondre, glaciale :

- Tu seras mort avant même d'essayer.

Si n'importe quelle autre femme lui avait tenu tête ainsi, il l'aurait étranglée sans hésiter. Mais quelque chose la rendait différente. Son regard peut-être... ou sa voix ? Hajran ne put retenir un frémissement.

La fille s'en aperçut et lui renvoya un sourire moqueur. Puis, sans se relever, elle se retourna et se mit à quatre pattes, la croupe offerte à Hajran. Elle ondula doucement des hanches.

Fasciné, Hajran fixa le derrière luisant d'où coulait un peu de sperme. Il bandait à nouveau. Il se jeta sur elle.

Cette étreinte dura très longtemps et pour la première fois, ils jouirent tous les deux en même temps.

Hajran s'endormit à même le sol. Il n'entendit pas la fille quitter la chambre et disparaître à jamais de sa vie. En se réveillant, il eut le sentiment dérangeant d'être passé à deux doigts de la mort, sans trop comprendre pourquoi. Il descendit dans la grande salle, espérant revoir son étrange amante.

Seul l'aubergiste était là.

Hajran se dirigea vers lui pour lui demander où était la fille, quand soudain retentirent des cris étouffés venant de l'étage. Une fumée épaisse se mit à diffuser à travers les lattes mal jointées du plafond. L'auberge était en feu. L'incendie semblait venir de l'aile où Hajran avait passé la nuit.

L'aubergiste hurla, l'accusant aussitôt d'être l'incendiaire. Un petit attroupement menaçant se forma, malgré la panique des autres clients de l'auberge qui tentaient d'échapper aux flammes.

Hajran était habitué à ce genre de situation. Avec ses origines métissées, il était l'Étranger aux yeux de tous. Il était né des suites du viol de sa mère, alors vierge, par son père, un guerrier Hun, lors de la mise à sac de son village. Il avait hérité d'elle ses cheveux clairs et bouclés. De lui, ses pommettes hautes et ses yeux bridés. Chaque fois que quelque chose tournait mal, c'était lui qu'on pointait du doigt.

Hajran poussa un soupir désabusé et sauta au travers de la fenêtre la plus proche. Il s'enfuit en volant un cheval dans l'écurie.

Miramonde quitta furtivement avant l'aube la chambre que le comte de Foix, son père, avait donné à Jehan de Raissac pour la nuit. Elle revint dans la sienne sans que personne ne la voie. Jehan se demanda s'il avait rêvé, mais les griffures sur sa poitrine étaient là pour lui rappeler que sa folle nuit n'avait rien d'une hallucination.

Son vœu de chasteté avait volé en éclat dès qu'il s'était assis la veille à la table de Roger le Grand et de son épouse Ermesande, avec pour voisine leur fille à la beauté ensorcelante. Pendant tout le dîner, Miramonde n'avait cessé de l'effleurer de sa jambe sous la table, le mettant dans un état d'excitation tel qu'il avait cru jouer plus d'une fois sous sa houppe.

Lorsqu'il avait pu se lever pour se retirer enfin dans sa chambre, son répit n'avait été que de courte durée. À peine allongé sur sa couche, il avait entendu dans le noir sa porte s'ouvrir doucement et se refermer. Quelques secondes plus tard, Miramonde s'était glissée dans son lit, bien décidée à perdre sa virginité avec le beau Jehan.

La suite avait été un déchaînement de tous les sens, d'autant plus intense qu'il leur avait fallu conserver un silence absolu pour ne pas être surpris – ce qui aurait sans aucun doute coûté la vie à Jehan et expédié Miramonde au couvent.

Jehan sentit la culpabilité le submerger. Au risque de paraître extrêmement discourtois, il décida de quitter le château au plus vite, sans saluer ses hôtes. Il avait trahi leur confiance d'une façon impardonnable. Il ne se sentait pas la force de soutenir leur regard, et encore moins celle de se retrouver à nouveau face à Miramonde, comme si de rien n'était. Et puis, il était cathare : il ne savait pas mentir.

Il rassembla rapidement ses affaires, descendit dans la cour du château au moment où le soleil se levait en rasant les sommets enneigés des Pyrénées, enfourcha son cheval et partit au galop vers Montségur pour y retrouver Peire, son mentor depuis toujours, afin qu'il l'aide à traverser le chaos spirituel dans lequel il venait de plonger par son inconséquence.

Rien ne pourrait lui faire plus de bien que de retrouver ce lieu qu'il adorait, autant pour ses amis qui y habitaient, que pour la sécurité des murs imprenables de la place forte.

Il avait besoin de faire retraite, se couper de tout et rebâtir sa foi, après avoir si gravement péché en cédant à la première tentation venue, sans même résister.

S'il maintenait l'allure, il pouvait arriver au château le soir même.

C'est avec plaisir et soulagement qu'il vit apparaître les magnifiques murailles de la forteresse au crépuscule. Les pierres, éclairées par le soleil couchant dans son dos, rougeoyaient comme braises au sommet du Mont Sécure. Il y vit un présage de bon augure, imaginant des carcasses de gibier en train de rôtir pour un festin qu'il n'eût pas dédaigné.

Malheureusement, les Bons Hommes qui vivaient là avaient déjà tous reçu le consolament. Ils appliquaient strictement leurs croyances, à commencer par le respect de toute forme de vie. De ce fait, ils étaient exclusivement végétariens. Jehan se dit qu'ils méritaient bien le sobriquet de « parfaits » que leur avait donné l'Inquisition – en les traitant, il est vrai, de « parfaits hérétiques ».

Il poussa un soupir. Pour sa part, comme le lui rappelait honteusement sa faiblesse impardonnable de la nuit passée, il était encore loin d'avoir atteint ce stade d'ascétisme. Il se serait bien jeté sans vergogne sur le cuissot fumant de quelque chevreuil ou sanglier.

Mais seuls des mets sans viande mijoteraient bientôt pour lui dans l'âtre de la grande cheminée centrale.

Chapitre 3

Sur le chemin du désastre

Le vent qui éteint une lumière allume un brasier.

Pierre de Beaumarchais

I'm travelin' down the road,

I'm flirtin' with disaster.

I've got the pedal to the floor,

My life is running faster.

I'm out of money, I'm out of hope,

It looks like self destruction.

Danny Joe Brown

(Flirtin' with disaster)

Le festin servi dans la salle aulique fut à la hauteur des espérances de Jehan, même s'il ne comportait aucune viande. La grande table avait été dressée dans l'heure qui avait suivi son arrivée. Les convives faisaient face à la cheminée, bavardant joyeusement pendant que les serviteurs s'affairaient à poser les mets les plus divers devant eux, en une ronde parfaitement réglée. Sur des socles de pâte trônaient deux magnifiques bouquets faits de centaines de plumes de paon aux reflets mordorés, entourés d'une farandole de gâteaux de légumes variés. Des sauces de verjus relevées d'herbes finement hachées accompagnaient les plats. Quelques desserts appétissants avaient également été préparés – riz engoulé aux amandes et au miel, blancs-mangers à la fleur d'oranger, rissoles aux fruits secs et dragées au coriandre, arrosés de malvoisie et d'hypocras dans des aiguères aux formes délicates.

Pour ne pas briser le charme et la joie de cette soirée extraordinaire, Jehan décida de remettre au lendemain le moment où il parlerait à Peire du péché commis chez le comte de Foix. Mais le lendemain, il n'en eut pas non plus le courage. Ni le jour d'après. Ni celui d'encore après. Ensuite, il se dit qu'il ne saurait pas expliquer à Peire pourquoi il avait tant tardé. Il finit par ne plus l'envisager. Il se contenta de consacrer le plus de temps possible à se tourner vers Dieu, à la recherche de son pardon.

Au bout d'une année de vie paisible dans le château, il commençait à croire que Dieu l'avait entendu quand la nouvelle parvint qu'un groupe de chevaliers cathares avait massacré des inquisiteurs logeant chez Raymond de Toulouse à Avignonet. L'émotion fut vive car personne ne pouvait croire à une telle abomination, totalement contraire aux valeurs les plus sacrées des Cathares. Mais, machination ou pas, le mal était fait : le pape ne pouvait pas laisser pareil affront impuni. Quelques mois plus tard commençait le siège de Montségur par plusieurs milliers de croisés. Jehan y vit un camouflet de Dieu en retour

à ses prières d'être absous. Alors qu'il croyait avoir trouvé refuge dans l'endroit le plus sûr du pays, il se retrouvait pris dans un piège mortel.

L'agonie fut longue. Les assiégés décimés, affamés et épuisés finirent par se rendre, après bien des péripéties douloureuses et une trahison jamais élucidée. Il leur fut offert la vie sauve s'ils rejetaient leurs croyances hérétiques. Deux cents d'entre eux, femmes et hommes, refusèrent d'abjurer leur foi et furent menés au bûcher, sur un pré qui prit ensuite le nom de Prats des Cremats.

Profitant d'un moment d'inattention de ses gardes, Jehan échappa à cette mort horrible de justesse et parvint à s'enfuir vers le nord. Les cris de douleur de ses compagnons martyrs résonnèrent à ses oreilles longtemps après ce terrible soir de mars où les murs de Montségur rougeoyaient comme à son arrivée mais cette fois à cause des flammes de l'immense brasier.

Après sa fuite de l'auberge en feu, Hajran avait poursuivi sa route pendant des semaines vers le nord. Il arriva au pied d'un causse sauvage et trouva rapidement, près d'un petit bourg nommé Mayrosius, un sentier praticable pour atteindre le sommet qui, en dehors de quelques zones vallonnées et couvertes de forêts infranchissables, s'étendait jusqu'à l'horizon dans toutes les directions en longues steppes parsemées de pierres. Il passa plusieurs jours à parcourir en tous sens le plateau bordé de falaises vertigineuses, hormis le passage qu'il avait découvert au sud. Il évita tout contact avec les rares bergers qui y vivaient. En parcourant vers le sud le flanc qui faisait face au couchant, il finit par repérer une masure en pierres sèches qui semblait abandonnée. Elle était idéalement située, bien dissimulée par des buissons d'épineux, en surplomb des collines qui ondulaient sur le causse. Il décida de s'y installer. Il avait besoin de repos.

L'hiver approchait. Il posa des pièges un peu partout dans la forêt voisine, pour se constituer une réserve de nourriture. Sa chasse fut rapidement fructueuse. Avec l'aisance que donne l'habitude, il fit fumer suffisamment de viande pour pouvoir manger à sa faim jusqu'au retour des beaux jours.

Les premières neiges tombèrent. Hajran avait amassé une grande quantité de bois. Il ne quitta plus son refuge, suffisamment petit pour être maintenu à une température

agréable malgré les vents violents et glacés qui balayaient le cause jour et nuit. Il occupait son temps en sculptant des animaux, réels ou fantastiques, au gré des formes naturelles des bouts de branche qu'il récupérait aux alentours.

Un matin, alors qu'il sortait pour soulager sa vessie, il vit des traces de pas fraîches qui n'étaient pas les siennes. Des petits pieds. Un enfant ou une femme. Plutôt une femme. Il ne voyait pas trop comment un enfant aurait pu se retrouver à tourner autour de sa maison avant le lever du jour par un froid pareil.

Il rentra pour prendre son épée et ressortit aussitôt, tous les sens aux aguets. Il se mit à suivre les traces. Mais très rapidement, la piste s'interrompait en arrivant sur de grosses pierres que la neige n'avait pas recouvertes. Hajran essaya de retrouver la piste un peu plus loin, en vain. Ou la femme était très astucieuse, ou elle avait des ailes. Hajran ne croyait pas aux anges. Il pencha pour la première hypothèse et sourit. Une femme... voilà qui allait rompre agréablement la monotonie de son hibernation. A commencer par sa capture. Rien de plus excitant pour un chasseur qu'une proie insaisissable. Et Hajran était un chasseur.

Pour lui, tout était simple. La femme était sûrement venue près de chez lui parce qu'elle avait faim. Donc, elle reviendrait. Il rentra en imaginant avec excitation le piège qu'il allait lui tendre.

Lorsque la femme s'approcha à nouveau de sa maison, rien ne se passa comme il l'avait prévu.

Quand j'ai rencontré Sibylle sur le cause, j'ai compris à quel point, la première fois que j'avais vu Laurie, j'avais confondu coup de foudre et grosse envie de sexe. Laurie était canon, aucun doute, mais la seule chose qui m'avait fait flasher sur elle, c'était une pure envie de m'envoyer en l'air. Ça, elle aimait baiser, Laurie. Pas de problème, bien sûr, sauf qu'elle, elle n'aimait rien d'autre. Les bouquins, elle s'en fichait. Les peintres, les musiciens et autres créateurs en tout genre, pareil. Les seuls films qu'elle aimait voir, c'étaient les pornos. Et son unique sujet de conversation, c'était le sexe.

Au début, j'ai trouvé ça très excitant. C'est basique, un mec, finalement. On baisait tous les jours et, alors que je croyais ne pas être mauvais en la matière, je dois reconnaître qu'elle m'a appris plein de choses que je ne soupçonnais même pas sur le plaisir féminin

en général et le sien en particulier. Elle avait des orgasmes très violents, proches de l'épilepsie. La première fois, j'ai carrément eu peur, c'est pour dire. Après, je ne pouvais plus m'en passer, il fallait que j'arrive à la mettre dans cet état tous les soirs et, si possible, plusieurs fois le même soir. La nature étant ainsi faite qu'un homme a besoin de beaucoup plus de temps qu'une femme pour reprendre tous ses moyens, j'ai vite appris, sous les indications quasi médicales de Laurie, à lui procurer ses extases de tas de façons différentes, depuis celles que tout le monde connaît jusqu'à d'autres bien plus exotiques. Une chose est claire pour moi, depuis : la zone érogène la plus développée chez la femme, c'est son cerveau. Quand on a compris ça, on peut tout faire.

Sauf que moi, au bout de quelques semaines, j'en ai eu un peu marre de ne penser qu'à ça toute la journée et de ne parler que de ça avec elle. Le pire, c'est quand on invitait des copains pour une petite bouffe, dans l'appart que j'avais fini par trouver. À table, elle accaparait toutes les conversations pour ne ramener le sujet que sur le cul. Là aussi, c'était amusant la première fois, gênant la deuxième, insupportable ensuite. J'ai fini par ne plus inviter personne, sauf les fois où elle avait envie d'une partie à trois ou quatre, là au moins tout le monde venait pour ça. J'avoue que j'ai beaucoup aimé les plans à trois avec une copine à elle.

Un jour, au début de l'hiver, j'ai craqué, j'en ai eu assez et je lui ai dit que, pour moi, ça s'arrêtait là et que je voulais qu'elle se barre de chez moi. Je m'attendais à ce qu'elle ait une réaction un peu agitée. Ça a été bien pire.

Elle a cassé tout ce qui pouvait l'être et à la fin, elle a balancé de l'huile et tout mon whisky un peu partout dans la chambre. Après une dernière volée d'injures, elle a craqué une allumette et l'a jetée sur le lit avant de s'enfuir pendant que tout prenait feu.

J'ai réussi à maîtriser l'incendie. Le lit était foutu, bien sûr, mais ça aurait pu être bien plus grave. Je me suis imaginé tuer cette folle à mains nues. Et puis je me suis dit qu'elle ne valait pas vingt ans de taule.

J'ai remis la chambre en état mais je n'avais plus qu'une envie, c'était partir dans un endroit le plus désert possible. Je suis web designer, je peux bosser de n'importe où pourvu qu'il y ait l'électricité et le téléphone. J'ai rendu l'appart aussi vite que je l'ai pu. J'ai chargé ma voiture de tout ce que j'avais – pas grand chose – et je suis parti droit devant moi.

Quelques heures plus tard, j'arrivais sur le causse Méjean et je m'arrêtais devant une vieille maison, tout près de Saint-Pierre des Tripiers.

C'est là que j'ai rencontré Sibylle. C'est là que j'ai découvert que j'avais un cœur. C'est là que j'ai réalisé que le pire ne serait pas de mourir un jour mais de ne plus jamais la voir. C'est là que je suis tombé amoureux pour la seule fois de ma vie, puisque toutes les autres ne pouvaient plus s'appeler de l'amour face à ce que je ressentais désormais.

Je n'ai pas compris tout de suite que Sibylle ne ressentait pas la même chose pour moi. Quand je m'en suis aperçu, je me suis dit que je n'avais plus qu'à être moi-même pour la séduire. Après tout, elle allait forcément voir que j'étais sincère. Elle allait forcément sentir que j'étais l'homme de sa vie. Elle allait forcément m'aimer.

Le problème, c'est que ça ne marche pas comme ça, la vraie vie. Putain ce que j'ai eu mal.

Quand je repense à tout ça, je me dis que finalement, quand un truc vraiment bouleversant arrive dans une vie, ça résonne tellement qu'on en a des échos pendant des années. Pas seulement après. Avant aussi. Des sortes de signes avant-coureurs qu'il va se passer quelque chose de vraiment fort, un jour, plus tard. Exactement comme un écho envoyé du futur, déformé bien sûr mais totalement évident après coup.

Laurie était un écho déformé du maelstrom que j'allais connaître avec Sibylle. Un simulacre d'amour intense, une caricature obscène, un hoquet du destin, illusoire mais non moins évident que quelque chose d'incroyablement intense allait m'arriver et que toute ma vie en serait changée.

Et avant Laurie, il y avait eu ces autres femmes avec qui j'avais vécu, certaines en qui j'avais cru et que j'avais toutes quittées. Chacune n'avait été qu'un écho annonciateur de ma rencontre avec Sibylle, de même que moi j'avais été pour elle un écho parmi d'autres de celui qu'elle finirait par rencontrer un jour. Celui qui n'aurait en tête qu'une seule idée : la rendre heureuse, l'aimer à la folie, ne vivre plus que pour elle.

Peut-être que certaines de ces femmes ne connaîtraient toute leur vie rien d'autre que des échos plus ou moins satisfaisants de celui qu'elles chercheraient sans jamais le trouver. Un peu comme les ondes à la surface d'un étang, qui subsistent bien longtemps après que le caillou qui les a créées en tombant dans l'eau ait disparu à jamais dans des profondeurs inaccessibles. Si on arrive juste après que le caillou ait coulé, on ne voit que les ondes s'éloigner lentement dans toutes les directions sans savoir qu'elles ne sont que les échos du

caillou disparu. La vie est comme la surface de l'eau, les ondes créées par des singularités la parcourent aussi bien vers le passé que vers le futur et, la plupart du temps, on ne voit que les ondes et pas la singularité elle-même. L'évènement unique qui bouleverse tout.

Parfois, rarement, on est juste là quand la singularité se produit. Juste là, face à Sibylle. Et on se dit que tout ce qui s'est passé avant et tout ce qui se passera après n'est rien d'autre que la résonance de tous les échos que sa simple apparition a créés à travers toute ma vie.

Depuis ma naissance jusqu'à ma mort.

Jusqu'à ma mort.

Hajran s'était soigneusement dissimulé, une fois l'appât posé en évidence – un bon bout de viande mis à griller sur des braises vives en dégageant une odeur qui aurait fait saliver n'importe quel humain à des lieues à la ronde.

Il entendit la femme s'approcher. Quand elle ne fut plus qu'à deux pas, il surgit pour l'immobiliser.

Il suffit à Sibylle d'un simple regard pour qu'il tombe à genoux devant elle, les yeux écarquillés et les bras soudain ballants, comme s'il venait de rencontrer un ange tombé du ciel.

En arrivant sur le causse, Jehan prit la direction du soleil couchant, hypnotisé par le disque rougeoyant qui s'enfonçait lentement vers l'horizon. Il crut y voir les âmes en flammes de ses amis disparus, en route pour leur ultime voyage.

Il finit par atteindre le minuscule hameau qui semblait désert et décida d'y passer la nuit. Alors qu'il entamait son maigre dîner, il entendit un bruit léger derrière lui. Il se retourna en un éclair, sa dague à la main et, à sa plus grande stupéfaction, réalisa que l'intrus était une femme, aucunement inquiète.

Une femme ?

Jehan aurait juré que Sibylle était plutôt une déesse ou une fée, tant il se sentait transpercé par sa beauté sans pareil.

Chapitre 4

Cycle

*Je plie sous le poids, plie sous le poids
De cette moitié de femme qu'il veut que je sois
Je veux bien faire la belle mais pas dormir au bois
Je veux bien être reine mais pas l'ombre du roi
Faut-il que je cède, faut-il que je saigne
Pour qu'il m'aime aussi
Pour ce que je suis*

*Zazie
(A ma place)*

*She's all alone again
Wiping the tears from her eyes
Some days he feels like dying
She gets so sick of crying*

*Billy Joe Armstrong
(Extraordinary girl)*

Sibylle a 24 ans. Elle vit sur le causse depuis qu'elle est adolescente. Elle aussi, d'une certaine façon, s'est retrouvée là pour fuir quelque chose. Lorsqu'elle est arrivée sur le plateau désertique, elle a été subjuguée par sa beauté sauvage et simple. Elle a su très vite qu'elle n'en repartirait jamais. Il est des lieux où l'on se sent en harmonie. Le causse l'a immédiatement été pour elle.

Sibylle a de longs cheveux noirs qui viennent caresser ses hanches. Sa taille est fine et sa poitrine généreuse. Ses yeux sont verts à certains moments et bruns à d'autres. Son visage ovale respire à la fois la douceur et la détermination, la sensibilité et l'intelligence.

Sibylle est pleine de vie.

Sibylle est belle, d'une beauté unique. Malgré la solitude du causse, malgré sa méfiance des hommes, elle a eu quelques rares amants. Elle n'a accepté aucun de ceux jeunes et beaux qui l'ont désirée. Elle les trouve tous immatures, souvent vains et inconsistants. Elle est insensible à leur charme superficiel, à leur peau parfaite et lisse.

Elle aime la profondeur, la sérénité, l'intensité, la finesse, la détermination, la force que donne l'expérience, toutes ces qualités qui ne viennent qu'avec le temps qui passe. Seule cette beauté-là est vraie à ses yeux. Seuls les hommes bien plus âgés qu'elle l'attirent.

Ce trait lui vient de son enfance. Sa mère était à peine sortie de l'adolescence quand elle est tombée enceinte. Elle a perdu la vie en la mettant au monde, en pleine montagne, quelque part au dessus du Lac Léman. Sentant arriver la naissance, elle venait, épuisée, de demander refuge en frappant à la porte d'un couvent isolé abritant une fraternité de moines copistes. Ils ont été traumatisés par cet événement terrible, déchirés entre la malédiction

horrible qui a foudroyé la malheureuse mère et le miracle fragile de la vie qui triomphe en poussant des cris stridents.

Le père supérieur, désespéré, n'a vu qu'une solution pour assurer la survie immédiate du bébé : le confier au couple de bergers arriérés qui habite près du monastère. Quelques jours auparavant, ils ont connu le drame inverse : la femme a accouché d'une petite fille mort-née, étranglée par le cordon nourricier au moment de son expulsion. Depuis, ils sont désespérés. Pour le père supérieur, la symétrie des deux tragédies est un signe de Dieu, une évidence suprême.

Quand elle se retrouve avec Sibylle dans les bras, la mère lui offre avec émotion son sein douloureux, gorgé de lait, que le bébé se met à téter goulûment. Le religieux détourne les yeux, détourne son âme, dit aux parents secoués de sanglots que leur nouvel enfant s'appelle Sibylle parce qu'il y voit un miracle, une annonce, un mystère.

Pendant toute son enfance, Sibylle apprend à lire avec les moines voisins, qui l'entourent d'affection comme si elle était leur enfant à tous. Ils lui font déchiffrer les textes qu'ils recopient inlassablement, en latin et en grec, sur des parchemins trop peu nombreux. De temps en temps, quand tous les parchemins sont emplis à ras bord de la calligraphie serrée des moines et qu'un nouveau texte sacré parvient au monastère, le père supérieur a la responsabilité douloureuse de choisir quels rouleaux effacer à la pierre ponce pour que d'autres mots recouvrent les anciens.

Sibylle ravit souvent les moines par son intelligence et sa vivacité. Il n'est pas rare qu'elle comprenne les textes mystiques plus rapidement qu'eux. Quand ils lui demandent comment elle fait, elle répond qu'elle voit les mots autour d'elle qui lui parlent. Elle trouve leur sens évident. Elle ne comprend pas que ses amis ne comprennent pas. Elle rit et ils rient de bon cœur avec elle. Ils pensent qu'elle est habitée par Dieu. Elle pense qu'elle est habitée par les mots.

Pour elle, les mots ne sont pas ce qui permet de décrire l'univers, les mots sont l'univers. Elle est née au milieu des mots, elle a grandi entourée de mots, elle se nourrit de mots qui l'emplissent et la rassasient au point que souvent elle oublie de manger.

Elle ne reste silencieuse que quand elle lit ou quand elle dort. Tout le reste du temps elle parle, elle parle, elle parle, ivre de mots, jonglant avec, dansant avec. Elle aime les voir s'envoler, emplir l'espace, se répondre. Elle adore crier face à la montagne des phrases

sans fin pour les écouter se répéter, grâce à l'écho qui les fait rebondir jusqu'au ciel. Des mélodies naissent qu'elle seule peut comprendre.

Les années passent, heureuses. Sibylle a désormais un frère et deux soeurs. Pour tous, elle reste l'aînée. Un jour comme tous les autres, elle se présente à la porte du monastère. Le moine qui l'accueille ose à peine la regarder, lui bredouille que le père supérieur veut lui parler. Surprise et inquiète, elle monte vers la petite pièce austère où il a sa table et son lit.

Il la fait asseoir et reste un long moment silencieux, le regard perdu bien au-delà des murs. Puis il lui dit :

- Sibylle, tu sais que je t'aime autant que si tu étais ma propre fille mais...

Il s'interrompt, ses yeux s'embuent, il déglutit.

Sibylle sent, sait que le monde va s'écrouler, sans comprendre ce qui peut bien se passer. Des larmes lui montent aux yeux à son tour.

- ...tu ne peux plus venir nous voir. Plus jamais. Il faut que tu partes.

- Quoi ? Mais pourquoi, père ? Qu'ai-je fait ? Est-ce que j'ai...

- Tu... tu vas devenir... tu es désormais... Tu ne peux plus. C'est ainsi. Tu dois partir. Maintenant.

- Père ! Non !

- Pars, Sibylle. Pars. S'il te plait, il faut que tu partes. Pardonne-moi.

Sibylle éclate en sanglots, elle ne comprend pas, elle n'a rien fait de mal. Le père est très ému mais elle sait, elle voit qu'il est inflexible. Elle a l'impression horrible d'être rejetée par l'homme à qui elle doit la vie, l'homme qu'elle aime le plus au monde, plus que ses parents, plus que Dieu, plus que tout.

Ses larmes l'aveuglent, elle se lève maladroitement pour quitter la pièce, elle sent tout tourner autour d'elle, elle ne comprend rien à ce cauchemar. Le père lui dit, la voix déchirée par l'émotion :

- Attends, prends ceci.

Il lui tend un parchemin soigneusement roulé.

- Garde toujours ce palimpseste avec toi. Lis-le jusqu'à ce que tu le comprennes. Ne le donne jamais à personne. Ne le transmets qu'à ta descendance. Pars, maintenant. Je te le demande.

Sibylle saisit le parchemin, voit tout dans un brouillard. Le père se tourne vers le mur, il ne veut pas la voir partir.

Elle n'entend plus que le sang qui bat dans ses oreilles, elle serre le parchemin contre elle, elle sort de la pièce, descend l'escalier de pierre, se retrouve dehors sans avoir revu aucun des moines qui, d'habitude, la raccompagnent jusqu'à l'entrée.

La voilà dehors. Le soleil lui semble froid et noir.

Elle rejoint la mesure de ses parents.

Chaque pas lui fait mal. Son ventre est tout dur. Un peu de sang se met à couler le long de ses jambes.

Elle vient d'avoir 14 ans.

Quand ses parents lui demandent pourquoi elle est si triste, elle les regarde, veut leur dire, voudrait qu'ils lui expliquent. Elle ne peut plus prononcer un mot.

Sibylle est devenue muette.

Sibylle est devenue femme.

Chapitre 5

Le palimpseste

*Méfie-toi du passé
De sa mémoire immense
De ce qu'on croit caché
Quand la vérité danse*

Hélène Ségara

Pour la première fois de son existence chaotique, Hajran ne savait pas quoi faire. Il était hypnotisé par la beauté de Sibylle, décontenancé par son absence totale d'inquiétude face à lui, désarmé par son silence. D'habitude, quand il se trouvait nez à nez, seul avec une femme, soit elle lui montrait son désir, soit elle était paralysée par la peur, soit elle s'enfuyait en hurlant. Sibylle n'avait aucun de ces comportements. Elle se contentait de le regarder sans qu'aucune émotion ne se lise sur son visage.

Hajran finit par lui demander comment elle s'appelait. Elle remua doucement la tête de droite à gauche. Peut-être ne comprenait-elle pas le gaulois. Il essaya plusieurs autres dialectes, dont le hun, le latin et même le burgonde qu'il avait appris à ânonner quand il avait combattu quelques saisons plus tôt avec une troupe de mercenaires venus du nord. Il commençait à se demander si la femme n'était pas tout simplement stupide quand elle leva lentement une de ses mains et la passa plusieurs fois devant sa bouche entrouverte. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Elle était muette.

Comme si cela le mettait sur un pied d'égalité avec elle, il lui désigna sans un mot le quartier de viande qui continuait à griller et fit mine de le porter à sa bouche. Elle ne se fit pas prier. Elle le saisit à l'aide d'une petite branche qu'elle enfonça en travers de la chair brûlante et se mit à la dévorer avec une avidité presque surprenante, elle qui paraissait si détachée de tout quelques instants plus tôt. De toute évidence, elle n'avait pas mangé à sa faim depuis longtemps. Hajran attendit patiemment qu'elle eût terminé. Alors qu'il se demandait comment continuer à garder le contact avec elle maintenant qu'elle était rassasiée, elle lui tourna soudain le dos et commença à s'éloigner. Il lui cria d'attendre.

Comprit-elle ses mots ou simplement son intonation ? Sans se retourner, elle lui fit signe de la suivre.

Après une bonne heure de marche au travers d'un dédale de rochers aux formes étonnantes, ils parvinrent au bord d'une falaise vertigineuse, surplombant de plusieurs centaines de pieds un fleuve furieux. Une maison de pierre se trouvait là, comme un nid d'aigle, au bord du vide. Sibylle entra, Hajran sur ses talons. L'intérieur était meublé avec sobriété. Malgré l'absence totale de feu de cheminée, la température y était agréable sans qu'Hajran ne pût deviner par quel miracle cela était possible en plein cœur de l'hiver.

Sibylle lui fit face. Elle posa délicatement mais fermement la main sur la poitrine d'Hajran, puis lui indiqua la porte. Le message était clair : Hajran devait repartir mais il serait désormais le bienvenu chez elle.

Pour la première fois, il lui sourit. Elle lui rendit son sourire et inclina doucement la tête. Comme dans un rêve, Hajran prit le chemin du retour. Déjà âgé de trente printemps, il avait accumulé une expérience considérable dans toutes sortes de situations, ayant vécu plus longtemps que la plupart des hommes de son temps. D'aucuns le respectaient autant qu'un sage, capable d'apporter des réponses aux questions importantes de la vie. Pourtant, de toute son existence, il n'avait jamais rien ressenti de la sorte auparavant.

Il était amoureux.

Quand je suis revenu la voir pour la deuxième fois, je lui ai offert un énorme bouquet de fleurs. Elle a souri en levant les yeux au ciel et m'a écrit sur le petit cahier qui ne la quittait jamais : « Merci mais ne t'imagines pas des choses. Tu es beaucoup trop jeune à mon goût. »

Je me suis senti d'autant plus mortifié qu'elle semblait franchement amusée.

- Comment ça, trop jeune ? J'ai 35 ans, je ne suis quand même plus un ado depuis longtemps !

Elle a juste souligné trois fois « trop jeune » sur son cahier.

- Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Il faut avoir 50 ans pour t'offrir des fleurs en espérant que ça te touche vraiment ?

Elle m'a fait une mimique de satisfaction béate en hochant la tête.

- Alors, tu préfères que j'attende encore une quinzaine d'années avant de te proposer une soirée romantique, c'est ça ?

Avec un regard ironique, elle a pointé ses deux pouces vers le haut pour acquiescer. Pourquoi fallait-il qu'elle soit aussi craquante et qu'elle ne flashe que sur les mecs ayant le double de son âge... Merde, je savais pourtant m'y prendre, d'habitude, pour séduire, charmer et tout. Manque de bol, pour une raison qui m'échappait complètement, elle avait décidé une fois pour toutes que seuls les hommes de plus d'un demi-siècle pouvaient présenter un réel sex-appeal à ses yeux. J'ai essayé de la faire parler – enfin écrire – à ce sujet. Mais, comme à chaque fois que je tentais d'aborder des sujets sensibles avec elle, elle s'est refermée totalement. Facile : il lui suffisait de poser son cahier et de regarder dans le vide jusqu'à ce que je laisse tomber. Très énervant mais imparable.

Un jour, elle m'a montré quelque chose d'extraordinaire. On venait de passer un après-midi de rêve à se balader tous les deux jusqu'aux falaises aux rapaces, en passant devant les trois arches de pierre. Elle m'a fait voir sur la route les vestiges d'un abri de pierre en plein milieu d'un bosquet d'épineux. Je ne l'aurais certainement pas vu sans elle. Il devait avoir été construit il y a plusieurs centaines d'années. Elle me fit signe de bien le regarder en pointant deux doigts vers mes yeux puis vers les ruines. Je ne comprenais pas trop ce qu'elles pouvaient avoir de spécial. Elle a tendu le bras en direction de sa maison puis a fait mine d'écrire sur ce cahier. Elle m'expliquerait à notre retour chez elle. Je n'y ai plus vraiment pensé pendant le reste de la promenade : le ciel était magnifique, c'était l'été, j'étais avec elle, je me sentais hors du temps.

Une fois rentrés, elle a préparé du thé, que nous avons bu tranquillement dehors, en regardant le soleil se coucher. Les ruines m'étaient complètement sorties de la tête. Elle ne semblait pas vouloir que je parte. Je lui ai demandé si je pouvais rester dîner. Ce n'était pas parce que je me disais que peut-être, ce soir-là, j'arriverais enfin à la séduire. C'était simplement parce qu'on était bien et que je voulais faire durer le charme le plus longtemps possible. Elle a acquiescé. Après le repas, elle s'est levée et m'a fait signe de venir avec elle. Là, je me suis vraiment dit que j'y étais. Juste quand j'avais fini par ne plus y croire. J'ai senti un début d'érection. Je me suis levé, prêt à la suivre dans sa chambre.

Elle s'est dirigée droit vers le grand lit, moi sur ses talons. Une fois au pied du lit, elle s'est tournée vers moi et alors que je me demandais si j'allais d'abord l'embrasser ou d'abord la pousser pour tomber avec elle sur le lit, elle a montré le sol de la main. Je suis resté une seconde complètement interloqué. Elle voulait quoi ? Que je me mette à genoux

pour la... ? Oh merde. Du bout du pied, elle venait de repousser un petit tapis, qui dissimulait une trappe en grosses planches parfaitement assemblées. C'était ça qu'elle me montrait. Et moi qui... Incroyable comme une érection peut disparaître quasi instantanément. Je me sentais juste très con. Fin du rêve éveillé. Oui, bon, une trappe, et alors ? Elle voulait me faire visiter sa cave à vins ?

Elle s'est baissée et a soulevé le battant. Un escalier de pierre d'aspect très ancien s'enfonçait sous la maison. Sibylle m'a fait signe de prendre une bougie.

Jehan fut surpris par la relative douceur de la température alors que tous deux descendaient l'escalier taillé à même la roche. Il compta cent cinquante marches avant qu'ils n'atteignent le sol irrégulier d'une salle voûtée, aux formes difficilement discernables à la lueur tremblotante de la bougie. Sibylle s'avança droit devant elle dans la crypte et quelques pas plus loin, s'arrêta devant une sorte de table naturelle en pierre. Pas n'importe quelle pierre : un énorme bloc noir d'obsidienne translucide, qui renvoyait les reflets de la bougie en une myriade d'étoiles scintillantes. Comment une telle merveille avait-elle pu se retrouver ici ? Jehan en avait vu une seule fois auparavant. Il avait rencontré, dans une taverne du port de Marseille, un marin venu des îles Lipari qui avait fini par lui montrer après bien des libations les maigres trésors qu'il avait mis de côté pour les offrir un jour à sa promise : une fine lamelle noire à l'ovale presque parfait dont il voulait faire un miroir et trois perles d'un gris nacré.

L'obsidienne de la crypte était considérablement plus imposante. Elle lui arrivait à hauteur des hanches et elle était plus large que ses deux bras étendus. Dessus trônaient deux gros chandeliers portant des cierges, dont le métal était recouvert de cire fondue. Ils encadraient un coffre en bois, noir également, rehaussé de ferrures en argent finement ciselées et de motifs géométriques en ivoire.

Sibylle alluma les cierges à la flamme de sa bougie. La crypte apparut un peu plus nettement. Cependant, il était toujours impossible d'en distinguer le sommet. Il s'agissait de toute évidence d'un aven, bien que son atmosphère soit étrangement sèche. Aucune trace d'humidité n'apparaissait sur les parois, ni stalactite, ni stalagmite. Si l'eau était à l'origine de cette cavité, elle avait dû s'infiltrer beaucoup plus bas depuis une éternité.

Sibylle ouvrit le coffre avec une clé qu'elle portait autour du cou. Il ne contenait rien d'autre qu'un rouleau jauni. Elle le prit et le tendit à Jehan. C'était un parchemin. Il semblait incroyablement ancien. Jehan le déroula avec précaution. La peau était fine et souple, sans doute du vélin. Des mots à l'écriture complexe couvraient entièrement sa surface. Jehan avait beau être lettré, il n'avait aucune idée de ce qu'ils pouvaient bien vouloir dire. Les lettres elles-mêmes lui semblaient indéchiffrables.

Alors qu'il tenait le rouleau grand ouvert de façon à être éclairé par les cierges, Sibylle lui attrapa les bras et le poussa à se tourner face à la lumière. Jehan vit alors apparaître d'autres mots, presque entièrement effacés mais clairement visibles par transparence.

- Seigneur ! C'est un palimpseste...

Elle hocha la tête.

- Je... je n'arrive pas à lire cette écriture. Est-ce une langue étrangère ?

Elle opina à nouveau.

- Ancienne ?

Oui.

- Tu sais la lire ? Tu sais d'où vient ce parchemin ?

Oui. Oui.

- Tu l'as trouvé ici ?

Non.

- Il est à toi.

Oui.

- Tu l'avais avec toi avant d'arriver ici.

Oui.

- C'est ton père qui te l'a donné ?

Long regard immobile. Oui bref.

- Comment as-tu découvert cette crypte ? Tu as choisi cette maison parce qu'elle était bâtie au-dessus ou tu ne l'as su qu'une fois installée ?

Elle toucha le vélin.

- C'est le parchemin qui te l'a indiqué ? Tu es venue ici à cause de ce qu'il dit ? Il raconte quelque chose sur ce lieu ?

Oui.

- Mais comment est-ce... Que veut dire ce...

Elle posa son index sur sa bouche, lui reprit le rouleau des mains, l'enferma à nouveau dans le coffre, montra l'escalier, éteignit les deux cierges entre ses doigts et se mit à remonter. Jehan resta quelques secondes les bras ballants, regardant alternativement le coffre désormais à peine visible et Sibylle qui semblait s'envoler lentement à la lueur faible de la bougie.

Il poussa un soupir de frustration et la suivit.

Chapitre 6

Ténèbres

Les lumières qui sont en nous sont transformées en ténèbres, et les ténèbres dans lesquelles nous vivons sont terribles.

Léon Tolstoï

Dans la crypte à nouveau déserte, le bloc d'obsidienne se met à bouger lentement avec un bruit de raclement. Les cierges tremblent à peine sur leur socle pendant qu'il se déplace, dégageant une faille à la forme oblongue. Des marches s'y enfoncent, éclairées par la faible lueur verdâtre que projettent de minuscules champignons phosphorescents excités par la lumière d'une chandelle.

Ombre parmi les ombres, Azhargül surgit à la surface et regarde vers le sommet de l'aven en humant l'air comme un prédateur. La trappe en bois est refermée. La femelle et son compagnon sont hors de portée. Il allume à son tour les deux cierges. L'odeur infecte de l'homme est partout et cela le met dans une rage froide. De quel droit est-il descendu ici avec elle ? Comment a-t-elle osé ?

Azhargül prend la clé qu'il garde en permanence dans une petite poche cousue à sa ceinture. Il ouvre le coffre, se penche sur le Pergamen Oghamuath, le sent en fronçant le nez. Horreur, Sibylle l'a laissé le toucher, le souiller de ses doigts abjects. Sacrilège odieux, insupportable, que le contact de cette chair décadente sur la relique sacrée.

Azhargül n'ignore pas qu'il est fait de chair, lui aussi, mais son état de conscience suprême lui permet de transcender les inconvenances de son enveloppe matérielle.

Lorsqu'il était jeune, Azhargül faisait partie d'une secte dévouée aux enseignements du prophète Mani, le Joyau. La doctrine de Mani dit que l'homme a été créé par l'intrusion des Ténèbres dans le royaume de la Lumière. Azhargül trouve l'idée séduisante mais il se lasse très vite de la mollesse des Manichéens, qui pensent que les Ténèbres doivent être vaincues par la bonté et la douceur. Si les Ténèbres sont la cause de tous les maux et du pire d'entre eux, l'être humain, alors il faut combattre les Ténèbres et non les amadouer.

En approfondissant sa quête spirituelle, Azhargül découvre que Mani s'est inspiré de religions plus anciennes mais qu'il les a perverties pour apparaître comme un messie. Un jour, il rencontre un adepte de l'Ordre des Purs de l'Astre d'Or.

L'Ordre a été fondé par un disciple déçu du prophète Zareth Ushtra, après que Zurvan lui fut apparu dans une vision mystique.

Zurvan, le Dieu Premier, a donné naissance à deux jumeaux : Ahriman le Ténébreux et Ohrmazd le Lumineux. Tout ce qui est voué à se putréfier est l'œuvre d'Ahriman, l'ange mauvais à la puanteur indescrivable. Tout ce qui est pur et immortel est l'œuvre de son frère Ohrmazd, l'ange bon à l'odeur suave. Ahriman a créé les corps des humains, Ohrmazd a créé leurs âmes. Malheureusement, Ahriman a réussi à enfermer les âmes dans les corps.

Zurvan a ordonné à l'adepte de créer l'Ordre des Purs de l'Astre d'Or pour libérer les âmes lumineuses des corps impurs de la façon la plus radicale qui soit : en ouvrant les corps pour que les âmes puissent en sortir.

Azhargül a immédiatement été séduit par la simplicité, la cohérence et la puissance de cette vision du monde. Il est devenu rapidement le plus fervent adepte de l'Ordre et de son maître suprême, qui lui a montré la voie. Chaque mot du maître est une élévation. Chaque moment en sa présence est une béatitude.

C'est le dixième hiver qu'il passe sur le causse. Il veille sur le Pergamen, le précieux parchemin apporté par Sibylle.

Comme tous les Purs, il rêve du jour où lui aussi sera libéré. Mais auparavant, il doit accomplir sa mission sacrée : lutter sans relâche, jusqu'au bout de ses forces, contre la domination d'Ahriman le Ténébreux.

Il est totalement dévoué à sa cause. Il est heureux d'avoir aidé de nombreux hommes impurs à se libérer de leur corps. Lors d'une période de jeûne et de méditation, il a réalisé pleinement en quoi il n'était pas bon de causer une mort trop rapide à l'impur. Cela reviendrait à ménager Ahriman en lui évitant de souffrir trop longtemps. C'est pourquoi il préfère voir les corps se libérer de la façon la plus cruelle qui soit. Il faut les taillader, les briser, les mutiler longuement jusqu'à ce que les âmes emprisonnées finissent par s'en évader. Il se délecte de la longue souffrance infligée à Ahriman pendant l'agonie de ces

corps vils. Il ne se laisse pas émouvoir par l'apparente souffrance des impurs pendant leur libération, il sait que c'est Ahriman qui hurle par leur bouche parce que les âmes captives sont sur le point de lui échapper. Il est certain qu'Ohrmazd lui sourit quand les âmes délivrées s'envolent dans la lumière en dansant, pendant que les cadavres grotesques se putréfient et se corrompent, preuve évidente qu'ils sont la création imparfaite du Ténébreux.

D'ailleurs, Azhargül ne mange jamais de cadavres d'animaux, ce serait une abomination. Il se nourrit exclusivement de fruits, de plantes et de racines.

Bien que les Purs œuvrent à l'élévation de l'humanité, ils sont obligés de se cacher en permanence. Les impurs sont en effet tellement abusés par Ahriman qu'ils considèrent les Purs comme des fous dangereux. Azhargül perçoit comme une fourberie supplémentaire du Ténébreux de le forcer à vivre dans les ténèbres. Mais il le supporte d'autant plus facilement qu'il sait qu'à sa propre libération, il sera reçu au Pardesh, le jardin des délices, par Ohrmazd en personne. Le maître le lui a dit.

Depuis la création de l'Ordre, plusieurs générations de Purs se sont succédées sur la cause. Les adeptes ont creusé sous le sol un réseau complexe de galeries qui relie entre eux des dizaines d'avens, dont celui sur lequel est bâti la maison de Sibylle. Cela permet à Azhargül de circuler librement à l'abri des regards.

Il ne sort que la nuit, le temps de trouver un impur et de l'emmener sous terre pour libérer en toute tranquillité son âme, sans que ses cris ne puissent être entendus à la surface.

Lorsque Azhargül part en chasse, il porte son vêtement rituel fait de peaux de bête cousues et sa coiffe ornée de deux immenses cornes recourbées, afin de leurrer Ahriman en se déguisant en animal à l'odeur infecte.

Les impurs qui le voient de près n'ont plus jamais l'occasion de raconter que ce qu'ils ont vu n'est ni un animal, ni un démon mais un être humain.

Ceux qui l'entr'aperçoivent de loin, à la lueur blafarde de la lune, le prennent souvent pour une créature de Satan ou une bête sauvage mystérieuse. Au fil des siècles et des disparitions naissent ainsi des légendes effrayantes. Les impurs se les racontent à voix basse ou pour faire peur à leurs enfants.

Comme tous les Purs, Azhargül s'abstient de toute relation sexuelle. L'acte lui-même est bien entendu impie – comment peut-on offrir à Ahriman un plaisir aussi sacrilège ? Quant aux conséquences, elles seraient pire encore : de nouveaux corps impurs naîtraient et viendraient rejoindre ceux déjà trop nombreux que les Purs tentent d'éradiquer.

Il n'est pas rare que le Ténébreux profite du sommeil d'un Pur pour exciter son sexe jusqu'à ce qu'il crache sa déjection gluante dans une extase coupable. Pour retrouver sa pureté, l'éjaculateur écrase son pénis pendant des heures dans un petit cilice tapissé d'échardes métalliques. C'est pourquoi les Purs évitent soigneusement de croiser le chemin d'une femme, surtout si elle est belle, surtout si elle éveille les pensées lubriques par sa simple présence.

Azhargül se souvient douloureusement de la dernière fois où il a vu Sibylle de près. Il était au fond de la crypte et s'apprêtait à la quitter par le trou sous la table de pierre. Sibylle a surgi en haut des marches et s'est mise à les descendre, vêtue d'une robe légère rendue transparente par la lueur de sa bougie. Azhargül a été fasciné malgré lui par les longs cheveux bouclés, les seins plantureux, les tétons légèrement érigés, l'ombre triangulaire du pubis, les jambes fuselées. Il s'est jeté de justesse derrière une anfractuosité, son esprit envahi d'images honteuses de stupre, son sexe douloureusement en érection. Les rêves enfi vr s qui l'ont ensuite hanté pendant des jours lui ont valu de s'infliger le cilice plus d'une fois.

Depuis, il ne pénètre dans la crypte qu'avec d'infinies précautions. Il préfère éviter d'y recroiser Sibylle.

Il jette à nouveau un coup d'œil vers le haut de la crypte, tout en humant l'air. Aucun signe de vie. La chambre de Sibylle doit être vide. Les humains ne reviendront pas ce soir.

Azhargül prendrait bien le Pergamen pour le cacher en un lieu inaccessible mais s'il le faisait, il trahirait sa présence. Il se méfie de Sibylle, elle n'a peur de rien. Elle n'hésiterait pas, si elle le pouvait, à prendre le passage sous la pierre tabulaire et à venir vers lui. Qu'arriverait-il s'il se retrouvait nez et nez avec elle en plein milieu d'une galerie trop étroite ?

Rien que d'y penser, il sent la brûlure des cicatrices laissées par le cilice se raviver. Au prix d'un effort de concentration désespéré, il essaie de fixer ses pensées sur autre

chose que la vision maléfique du corps débordant de sensualité de Sibylle tout près du sien, tout près du sien, tout près du...

Avec un cri de rage puis de douleur, il broie ses testicules à pleine main pour empêcher la montée du désir et se précipite dans la faille où il disparaît, le souffle court. Il remet l'obsidienne en place en actionnant le mécanisme subtil qui permet de la mouvoir sans effort. Puis il arme le piège prêt à ensevelir sous des tonnes de pierre et de sable quiconque essaierait de s'introduire dans sa cache. Ou de s'en échapper.

La crypte est à nouveau vide.

Azhargül a oublié d'éteindre les cierges.

Heureusement, Ohrmazd veille sur lui.

Un courant d'air glacé venu de nulle part fait vaciller les flammes.

Elles s'éteignent.

Le noir emplit l'espace.

Chapitre 7

Le regard de l'abîme

*Si tu plonges longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme
te regarde aussi.*

Friedrich Nietzsche

A peine rentré, je me suis jeté sur mon PC et j'ai cliqué sur l'icône de Firefox. Merde, pas de connexion ! C'était encore la ligne qui déconnait. Il faut dire qu'en emménageant dans cette maison près de Saint-Pierre au milieu de rien d'autre que le causse à perte de vue, je n'avais vraiment eu aucune possibilité d'installer un boîtier ADSL et il fallait que je me contente d'un modem ancienne génération, l'horreur. J'ai re-essayé dix fois mais rien à faire. Il allait falloir que je prenne mon mal en patience. Il était vraiment tard, je n'avais plus qu'à me coucher. Inutile de dire que j'ai vraiment très mal dormi.

Je me suis levé à l'aube et je me suis préparé vite fait. J'avais décidé de mettre toutes les chances de mon côté pour éviter de passer des heures à m'énerver à chaque nouvelle interruption du réseau : j'ai pris ma voiture et je suis descendu à Meyrueis, où je me suis rendu directement au cybercafé. Klaus, le propriétaire, a été un peu surpris de me voir débouler aussi tôt le matin mais il n'a pas posé de question.

Klaus était originaire de la petite ville de Blumenberg en ex-Allemagne de l'Est, venu s'échouer là pour des raisons pas si différentes des miennes. Il parlait bien le français mais comme on avait tous les deux l'anglais en commun aussi, on basculait indifféremment d'une langue à l'autre. Nous avons vite sympathisé. En dehors de notre passion commune pour l'informatique, quelques soirées à picoler tous les deux à nous raconter nos ratages sentimentaux respectifs avaient fini de nous rapprocher.

Klaus a dû penser que j'avais une commande urgente à boucler. Je lui ai dit que j'avais besoin d'un écran pour au moins toute la matinée. Je suis allé m'installer et il m'a amené une cafetière pleine à ras bord. Un pot de café, comme il disait. Je me suis enfin connecté et j'ai lancé Google, après avoir glissé ma clé USB dans le PC pour pouvoir enregistrer toutes les infos que j'espérais récupérer.

Ce parchemin était trop extraordinaire pour que je n'en retrouve pas une trace ou une autre sur le net. J'ai commencé tout simplement par « cause Méjean » et « parchemin ».

Oh, incroyable : une réponse avec « cause Méjean » et même le mot « palimpseste » pour parler d'un parchemin ! Je me suis jeté dessus mais en fait, non : tous ces mots étaient bien dans la même page web, mais le palimpseste en question avait été découvert à Constantinople en 1906 et n'avait strictement rien à voir avec le cause, qui était cité plus bas, dans un tout autre contexte.

Un peu trop direct, peut-être.

Voyons, « cause Méjean » et « aven » ou « caverne ». Un peu plus de 130 réponses, surtout autour de l'aven Armand, mais aussi de tout un tas d'autres grottes diverses sur le cause, qui en est farci. Tiens, parmi elles, une certaine « caverne de l'Homme Mort », où cinquante squelettes préhistoriques ont été retrouvés et qui se trouve... ah ben c'est charmant, ça, à moins de 300 mètres à vol d'oiseau de chez Sibylle, en prenant le chemin qui va vers les Arcs de Saint-Pierre.

Et « palimpseste » tout court ? Mouais, un article sympa dans Wikipedia, bien sûr. Et, oh tiens, je ne savais pas ça, le mot « parchemin » vient de Pergame, la ville italienne, parce que c'est de là que venaient les premiers parchemins en peau d'animal pour faire face à la pénurie de papyrus. Amusant. J'ai jeté un coup d'œil aux pages liées et, de fil en aiguille, je me suis retrouvé à lire l'histoire de l'apparition de l'écriture à Uruk en Mésopotamie et la légende du dieu celte Ogma, qui aurait inventé l'alphabet.

Bon, sympa tout ça, mais ça ne me faisait pas beaucoup progresser. Si je ne trouvais pas de mot-clé plus pertinent, je n'irais nulle part.

J'ai rempli pour la énième fois mon mug de café et j'ai repris le problème de façon différente. Puisque je ne trouvais pas de lien évident entre « cause Méjean » et « parchemin », peut-être qu'en fouillant un peu dans l'histoire du cause, je découvrirais une piste indirecte. Une piste de quoi, je n'en savais rien, mais j'espérais que ça me sauterait aux yeux si je tombais dessus.

J'ai tapé simplement « cause Méjean ».

Oups, plus de 48 000 réponses, jamais je n'aurais assez de café. Et si je mettais « Cause Méjean » et « légende » ? Oui, 500 réponses, ça c'était jouable.

J'ai assez vite repéré les petits contes qui revenaient toujours de la même manière et qui n'avaient rien de particulièrement suspect de quoi que ce soit d'étrange – le seigneur de

Séjas convaincu que sa dame avait fauté pendant son absence et qui la jette du haut d'une falaise, le faucon du baron de Cénaret qui emporte sa petite fille dans son nid, les lavandières du château de Tournel qui permettent aux soldats catholiques de reprendre la place forte aux protestants qui s'en étaient emparés, le baron Geffroy de Montaigut qui se fait dévorer par les dogues de l'épouse qu'il avait tenté de tuer, les bergers emportés au fond d'un abîme secret par un démon velu à grandes cornes qui parcourt le causse par les nuits sans lune depuis des siècles, le fantôme de la vieille dame qui revient hanter le...

Holà, c'était quoi cette histoire de disparitions au fond d'un abîme secret ? Ça ne sonnait pas pareil que le reste. Était-ce ce que je cherchais ? Il fallait absolument que j'en reparle à Sibylle. Et ce coup-ci, je ne la laisserais pas s'échapper en refusant de me répondre.

C'est quand même génial, Internet. Quelques heures avec Google et hop. Je me demande comment les gens faisaient, avant qu'on ait tout ça.

Hajran eut un sommeil agité cette nuit-là. Le mystère du parchemin l'avait bien trop intrigué. Au petit matin, il enfourcha son cheval et se rendit à Mayrosius, le bourg qui gardait la passe au pied du causse. La taverne était certainement l'endroit le plus propice pour glaner des informations. Il fallait simplement qu'il trouve un moyen de faire oublier à ses habitués qu'il était l'Étranger.

Hajran essaya de se faire le plus discret possible. Il parcourut à pied le trajet entre l'entrée du bourg et la taverne, en tenant son cheval par la bride. Il ne voulait pas attirer les regards méfiants des autochtones plus que nécessaire. Pour dissimuler son visage, il avançait la tête légèrement baissée, recouverte de sa houppelande.

Il jouait de chance, c'était jour de marché. Les ruelles et la place centrale étaient bondées d'habitants des hameaux environnants, venus là pour refaire des provisions en cette fin d'hiver, après s'être retranchés chez eux pendant des mois pour laisser passer les grands froids.

Il pénétra dans la taverne. Un mélange d'odeurs fortes flottait dans la petite salle où plusieurs buveurs étaient attablés en petits groupes. Les conversations cessèrent à son arrivée, comme à chaque fois. Il alla s'asseoir dans un recoin sombre resté libre. Il fallait

qu'il commence par se faire oublier, qu'il se fonde dans le décor. Il commanda un broc de vin âcre et se mit à le boire sans un mot avec un petit gobelet en terre cuite, la houppe toujours rabattue sur la tête jusqu'au ras des yeux. Le temps passant, certains clients partirent, d'autres arrivèrent et plus personne ne fit attention à lui.

Ce qu'il espérait depuis le début finit par se produire : un homme seul, complètement ivre, se mit à parler de plus en plus fort et à chanter des ritournelles paillardes. Hajran parvint à attirer son attention en levant vers lui son broc de vin et en lui faisant signe de venir le partager avec lui. Ravi de l'aubaine, le berger vint le rejoindre en titubant. Hajran lui remplit son gobelet à ras bord et proposa de trinquer au printemps qui revenait et aux péronelles qui bientôt se feraient joyeusement lutiner après des mois d'abstinence forcée. Le berger rit grassement et vida son gobelet d'un trait. Hajran et lui se mirent à plaisanter sur ce thème universel. Pour les nouveaux arrivants, ils étaient désormais simplement deux compères éméchés, que rien ne distinguait des autres clients.

Le berger s'appelait Clodomir. Il vivait aussi sur le causse, mais sur la façade au levant, à l'aplomb du bourg de Flor Acqus. Hajran s'était mis graduellement à parler à voix plus basse et Clodomir avait fait de même par mimétisme. Sur le ton de la confidence, Hajran lui parla de sa rencontre avec Sibylle, en laissant entendre qu'elle était sensible à son charme et qu'il avait bon espoir de parvenir à sa couche avant le retour des beaux jours.

Clodomir avait entendu parler de la Muette mais ne l'avait jamais rencontrée. Il dit à Hajran de se méfier d'elle, parce qu'il pourrait bien y perdre sa vie. Elle était crainte de tous les bergers du causse. Elle avait la réputation d'être protégée par des forces obscures. Sinon, comment aurait-elle pu survivre seule depuis toutes ces années, dans un endroit aussi inhospitalier ?

Hajran fit mine de s'étonner, dit à Clodomir que Sibylle lui semblait tout sauf maléfique. Clodomir se rapprocha tout contre lui et parla si doucement qu'Hajran parvenait à peine à distinguer ses mots à peine articulés d'une voix de plus en plus pâteuse. Ce qu'il entendit le récompensa de toute la patience qu'il avait déployée depuis le matin.

Dans un long murmure à la limite de l'incohérence, Clodomir lui parla de la créature cornue qui hantait le causse, des bergers qui disparaissaient emportés en pleine nuit et qu'on ne retrouvait jamais, des cris horribles qui résonnaient parfois faiblement à travers les failles surplombant des avens inaccessibles. La seule explication à l'invulnérabilité de

la Muette, c'était que ce démon la protégeait. Peut-être même l'utilisait-il pour attirer à lui de nouvelles victimes qu'il entraînait ensuite dans les abîmes pour les dévorer vivantes. Sur ces derniers mots, Clodomir, terrassé par l'alcool, sombra dans l'inconscience en s'appuyant sur l'épaule d'Hajran. Ce dernier resta un moment immobile, interloqué par tout ce qu'il venait d'entendre. Puis il se leva, laissant Clodomir s'affaler par terre sans ménagement dans l'indifférence générale.

Il quitta le bourg en marchant avec son cheval à ses côtés, comme à son arrivée. Il était à la fois intrigué par l'histoire de ce monstre maléfique et dubitatif sur le rôle supposé de Sibylle, qu'il n'imaginait pas en appât ou en complice d'un démon pareil. Si tel avait été le cas, elle aurait livré Hajran à la créature dès la première fois qu'il l'avait suivie chez elle, au lieu de prendre plaisir à le revoir des dizaines de fois depuis leur première rencontre.

Il fallait qu'il parle à Sibylle dès son retour.

Sur le chemin du retour, il sourit en repensant à son stratagème. Il lui avait suffi de se rendre dans une taverne. Un broc de vin avait fait le reste. Peu de mystères pouvaient résister à cela.

Jehan entendit parler du démon cornu qui hantait le causse dès le lendemain du soir où Sibylle lui avait montré le palimpseste. Il s'était rendu à Meyruèse en fin de matinée, afin de refaire quelques provisions de nourriture à l'occasion du jour de marché, au pied des hautes murailles. Comme à l'accoutumée, il en avait profité pour s'attabler à la taverne avant de reprendre la route. Il sentit tout de suite que quelque chose de grave avait dû se passer. Au lieu de l'habituelle agitation joyeuse régnait une ambiance pesante. Un petit groupe de bergers parlait à voix basse avec Clodion, le tavernier.

Jehan s'approcha. Les bergers se turent et sortirent en évitant soigneusement de croiser son regard. Heureusement, Clodion était de nature plus affable avec lui. Ils avaient sympathisé assez vite plusieurs semaines auparavant lorsqu'ils s'étaient aperçus, au hasard de quelques mots, qu'ils partageaient tous deux la même haine des Inquisiteurs. Ces derniers avaient en effet brûlé vive la jeune femme de Clodion trois ans auparavant. Ils l'avaient torturée en vain pendant des jours pour lui faire avouer qu'elle était sorcière, à la suite d'une dénonciation restée anonyme. Clodion avait cru mourir de chagrin mais il avait

fini par reprendre le dessus. Il espérait seulement que le maudit qui avait fait envoyer son épouse au bûcher n'était pas de ses clients.

Jehan lui demanda ce qui se passait. Clodion lui répondit qu'une nouvelle disparition avait eu lieu dans la nuit. Il lui parla de la mystérieuse créature qui terrorisait le causse depuis toujours, démon immortel envoyé sans aucun doute par Satan en personne. Il ajouta :

- Méfie-toi de la Muette. On dit qu'elle est la protégée de la Bête.
- Clodion, allons ! Comment peux-tu croire une telle accusation alors que ta propre

épouse a péri à cause d'une calomnie semblable ?

Clodion blêmit mais ne lâcha pas prise.

- Ce n'est pas parce qu'Odeline était innocente que la Muette l'est aussi. Elle vit totalement isolée depuis je ne sais plus combien de saisons et elle n'a jamais été inquiétée par ce démon. Jamais. Moi je dis que c'est étrange. La Muette semble être...

- Arrête de l'appeler la Muette. Elle a un nom. Elle s'appelle Sibylle. Et si elle avait voulu me livrer à la Bête, elle l'aurait fait depuis longtemps. Enfin, Clodion, je la vois tous les jours depuis des mois.

- Ecoute, Jehan, ne m'en veux pas de te parler ainsi de la Mu... de Sibylle. Je m'inquiète juste pour toi. Tu as peut-être raison mais peut-être pas. Quoi que tu en penses, fais très attention à toi. Tu habites seul sur le Causse et l'homme qui a disparu la nuit dernière demeurerait tout près de chez toi. Et de chez elle. Ne le prends pas à la légère. Et méfie-toi des gens qui vivent là-haut. Ce sont eux qui ont accusé Odeline d'être sorcière. Je les hais. Ils sont prêts à toutes les bassesses pour tromper leur ennui. D'ailleurs, qui te dit que la Bête n'est pas l'un d'entre eux ?

- Clodion, je t'entends bien. Je vais faire attention. Mais tu te trompes sur Sibylle. J'en suis certain.

- Que Dieu t'entende. Je te ressers quelque chose ?

- Non. Je crois qu'il est temps que je rentre si je veux être de retour avant la nuit. Tu vois, je suis ton conseil de prudence.

- Si tu veux, tu peux rester dormir ici ce soir.

- Je te remercie mais je préfère rentrer. Je te promets que je vais redoubler de vigilance.

Lorsqu'il traversa le causse en direction de chez lui, Jehan eut soudain la perception du danger qui se cachait sous ses pieds. Où pouvait-il être sinon là, quelque part dans les entrailles de la Terre.

La créature démoniaque insatiable se préparait à jaillir de l'abîme pour se repaître à nouveau d'une âme impure. Aussi impure que l'était la sienne, après avoir renié ses vœux et ses valeurs une première fois lors de sa nuit de stupre au château du comte de Foix, une deuxième fois en ne l'avouant pas à Peire et une troisième, la pire, en s'enfuyant pour ne pas périr brûlé avec ses amis les plus chers. Il ne méritait plus le nom de cathare puisqu'il n'avait rien d'un Pur. Il était un lâche, un traître à ses valeurs, un pécheur sans foi.

Le démon le savait et l'attendait là depuis toujours. Il savait que Jehan, en croyant fuir, ne ferait en réalité qu'aller vers lui. Le Malin avait guidé ses pas vers l'Enfer, peut-être dès sa naissance. Tout ce qu'il avait vécu à chaque étape de sa vie n'avait eu d'autre but que de le conduire vers sa destinée funeste.

Il le méritait plus que tout autre. Il pouvait fuir bien des choses, mais pas lui-même. Où qu'il aille, le regard de l'abîme resterait désormais dardé sur lui jusqu'à l'heure ultime de son châtement.

Chapitre 8

Pluie rouge

*I am standing up at the water's edge in my dream,
I cannot make a single sound as you scream,
It can't be that cold, the ground is still warm to touch,
This place is so quiet, sensing that storm.
Red rain is pouring down,
Red rain
Red rain is pouring down,
Pouring down all over me.*

Peter Gabriel

À peine eut-il franchi à pied la petite rivière à la limite du village qu'Hajran enfourcha à nouveau son cheval. Il l'éperonna pour prendre la côte menant au sommet du causse. Il ne fallait pas trop traîner en route s'il voulait parler à Sibylle et avoir ensuite le temps de rentrer chez lui avant la nuit. Non qu'il eût peur, mais il n'y avait aucune raison de prendre des risques inutiles.

Pour gagner du temps, il voulut couper au plus court, à travers les grandes étendues herbeuses parsemées de buissons ras et de rochers fantomatiques. Alors qu'il croyait être presque arrivé, il se retrouva au cœur d'un chaos pierreux qui le força à faire un long détour. Il finit par déboucher dans une petite prairie au nord de chez lui. Il lâcha une bordée de jurons à mi-voix en cherchant à se repérer.

C'est alors qu'il aperçut un troupeau de brebis au comportement étrange. Elles étaient serrées silencieusement les unes contre les autres, se pressant contre une paroi rocheuse comme si elles avaient décidé de l'escalader ou qu'elles y étaient acculées pour échapper aux morsures d'un chien furieux.

Mais il n'y avait pas de chien.

En fait, il n'y avait pas d'autre bruit que celui du vent.

Pas même un chant d'oiseau.

Le cheval poussa un bref hennissement nerveux et piaffa sur place, inquiet.

Hajran regarda les brebis, puis tira sur la bride de sa monture pour lui faire faire un demi-tour : si les brebis s'agglutinaient dans un cul-de-sac pour tenter de fuir une menace, celle-ci devait provenir de la direction opposée.

Il ne vit rien d'autre qu'une maison isolée à l'autre bout de la prairie. Il sut immédiatement que la panique du troupeau provenait de là. Même de loin, la mesure semblait anormale. En faisant un claquement de langue, il donna un petit coup de talon au cheval pour s'y rendre lentement.

Tous ses sens aux aguets, il nota au fur et à mesure de son approche les mille petits signes que quelque chose de grave venait de se produire : des brindilles cassées, la porte d'entrée à demi ouverte qui oscillait au gré du vent en grinçant, la cheminée sur le toit d'où ne sortait aucune fumée malgré le froid, une charrette grossière renversée sur le côté, l'absence totale de signe de vie, l'odeur légèrement écoeurante qu'il n'arrivait pas à identifier, sa monture qui écarquillait les yeux et n'avancait qu'à contrecœur en soufflant bruyamment.

Lorsqu'il ne fût plus qu'à quelques pas, il descendit à terre. Il repéra un gros anneau rouillé, scellé dans le mur de pierres et y attacha le cheval, qui se mit aussitôt à mâchonner un jeune genévrier tout proche.

Hajran resta immobile quelques secondes face à l'entrée, tentant de percer du regard la pénombre à l'intérieur.

Il reconnaissait enfin l'odeur.

Celle du sang.

Il franchit le pas de la porte et s'immobilisa, sidéré par la scène qui s'offrait à ses yeux.

Jehan ne s'arrêta pas devant chez lui. Il lui restait encore au moins une heure avant la tombée de la nuit. Il poussa sa monture jusqu'à la maison de Roland, le berger qui venait de disparaître.

Il voulait voir. Il voulait sentir le souffle de la Bête.

La porte était restée béante, telle qu'elle avait été trouvée par Amédée, l'ami de Roland qui avait découvert le drame alors qu'il venait lui rendre visite le matin même. Jehan entra dans la petite pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre.

Un reste de braise rougeoyait faiblement au milieu des cendres dans la cheminée. Le lit de Roland, un simple drap de tissu grossier recouvrant un tas de foin, était éparpillé un peu partout dans la pièce. L'unique chaise était renversée sur le sol en terre battue. De multiples taches brunes constellaient les murs de pierre et les quelques objets qui se trouvaient là.

Du sang séché, sans l'ombre d'un doute. Une pluie de sang, aspergeant tout de ses fines gouttelettes.

Jehan, pétrifié, imagina la scène. Roland surpris chez lui, peut-être dans son sommeil. La Bête l'arrachant de son lit, lui qui tente de se débattre. Elle l'avait frappé, lacéré de ses griffes, peut-être cogné contre le mur pour l'assommer et pouvoir ensuite l'emporter plus facilement vers sa tanière souterraine, pour prolonger son agonie avant de l'achever.

Il sentit une immense lassitude s'abattre sur lui. Il avait l'impression de ne plus avoir aucune force, comme si toute son énergie vitale avait été drainée par quelque succube invisible.

Il ressortit d'un pas lourd, la tête basse. Il essaya, sans trop y croire, de trouver d'autres indices sur la direction prise par la Bête et sa victime. Mais il ne vit rien. Le peu de neige qui s'accrochait encore au sol pierreux avait fondu dans la journée, effaçant toute trace. Quand bien même la neige eût tenu, Jehan doutait que la Bête fût si simple à suivre.

D'un long regard circulaire, il parcourut le causse des yeux. Quelque part, la créature était là, se repaissant de Roland, le torturant peut-être encore avant de le dévorer ou d'en jeter les restes dans un abîme sans fond.

Il serait la prochaine victime, il en était sûr. Dieu, lassé de sa déliquescence morale et de son errance, l'avait définitivement abandonné. La créature démoniaque, envoyée par le Malin en personne, n'avait plus qu'à venir exécuter la peine qu'il méritait.

Il sentit une nausée soudaine l'envahir et il vomit tout le contenu de son estomac sur un genévrier desséché.

Quand il finit par redresser la tête, il réalisa que son cheval s'était éloigné à l'autre bout du champ. Il se cabrait en hennissant, puis se laissait retomber de tout son poids en fixant quelque chose dans l'herbe qui semblait l'affoler.

Jehan pensa immédiatement qu'il essayait d'écraser un serpent. Il courut vers lui et parvint à saisir sa bride, tout en le calmant de la voix. Puis il baissa les yeux vers le sol.

Il crut qu'il allait vomir à nouveau.

Le cadavre du chien de Roland, horriblement désarticulé, gisait dans une mare de sang.

De retour de Meyrueis, en approchant de chez moi, j'ai été doublé par une voiture de police, gyrophare allumé et sirène hurlante. J'ai pensé immédiatement qu'il était arrivé quelque chose à Sibylle.

J'ai suivi les flics mais, à l'entrée de Saint Pierre, ils ont tourné vers La Bourgarie au lieu de continuer vers La Volpilière. Ouf, ce n'était pas chez elle qu'ils se rendaient. J'ai tourné moi aussi à gauche.

Un peu plus loin, j'ai vu trois autres bagnoles de flics garées en vrac près de la maison de Roland. Sa vieille fourgonnette était à sa place habituelle, sous le hangar. Il y avait une bonne dizaine de policiers qui allaient et venaient dans tous les sens, alors que deux mecs en blouse blanche avec un masque sur le nez, une charlotte sur la tête et des gants en latex sortaient de la maison avec plusieurs petits sachets en plastique à la main.

Je me suis garé aussi près que j'ai pu et je suis descendu de ma voiture pour essayer de voir ce qu'il se passait.

Un flic est venu moi, sans doute pour me dire de me barrer. Je le connaissais de vue, je l'avais croisé quelques fois en bas, à Meyrueis, en faisant mes courses. Un mec plutôt bonhomme, rondouillard, pas le genre grande gueule.

J'ai commencé à préparer mentalement mes arguments pour tenter d'en savoir plus quand je me suis rendu compte qu'en fait, il avait le regard vide et la peau verdâtre. Il m'a dépassé de quelques mètres sans me prêter la moindre attention et il a gerbé d'un coup sur un vieux genévrier desséché.

Merde.

Roland.

Surmontant ma propre nausée en entendant son râle et en sentant l'odeur âcre me prendre à la gorge, j'ai couru vers le flic toujours plié en deux. Je l'ai pris par les épaules pour l'aider à se redresser et à ne pas rester au-dessus de son vomi.

- Hé ? Ça va aller ? Vous devriez vous écarter de votre... vous devriez vous écarter d'ici.

Il respirait violemment, bruyamment. Entre deux inspirations, il marmonnait un truc que je ne comprenais pas.

- Npledeussn... npledeussn...
- Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?
- Nnnh... npledeu...
- Qu'est-il arrivé à Roland ? Il est là ?

Le flic m'a enfin regardé, l'air complètement perdu.

- Npledeu... Une pluie de...
- Que... une... quelle pluie ?
- Une pluie de sang... Il y en a partout... Une pluie de sang...
- Une pluie de... Roland ! Où est Roland ?
- Rol... Rol...

Je me suis mis à le secouer.

- Est-ce que Roland est là ?

- Non, pas là. Sais pas où il est. Son sang, partout, partout sur les murs. Tout ce sang. Une pluie de sang.

- Son sang ? Qu'est-ce que vous... Attendez, vous êtes sûr ? Roland n'est pas là alors comment pouvez-vous être sûr que c'est son sang ? Il doit sans doute être dehors quelque part avec son troupeau, comme tous les jours.

- Non, il n'y est pas. Le troupeau, il est là, juste derrière. Mais Roland n'est pas avec les brebis. Il n'est pas là, pas chez lui, pas avec les bêtes. Et le chien. Le chien n'est pas là non plus. Le chien. Et il y a du sang partout à l'intérieur. C'est Roland, c'est sûr. De toute façon, on va vite savoir avec les prélèvements. Oh putain, c'est la première fois que je vois un truc comme ça.

- Est-ce que je...

Des cris retentirent de derrière la maison. Un des policiers hurlait qu'il venait de retrouver le cadavre du chien.

Ça n'avait pas l'air beau à voir. Je veux dire, un chien mort, ça n'a rien de drôle, bien sûr. Mais là, ça semblait vraiment traumatisant pour que tous ceux qui approchaient en courant se détournent comme ça, à peine ils apercevaient le corps.

- Faut pas rester là, monsieur. Circulez, s'il vous plaît.

Merde. Le flic venait de reprendre le dessus sur l'homme.

Je n'ai pas insisté. Je savais ce que j'avais à faire.

Aller voir Sibylle.

Maintenant.

J'ai sauté dans ma voiture et j'ai foncé chez elle. Tout semblait calme.

J'ai frappé à la porte. Pas de réaction.

J'ai frappé un peu plus fort.

Rien.

Ce n'était pas fermé à clef. Je suis entré, je l'ai appelée, aucune réponse. Quel con, bien sûr aucune réponse, elle est muette.

J'ai tendu l'oreille.

Pas un bruit.

J'ai couru dans sa chambre, le tapis était repoussé, la trappe ouverte. Elle devait être dans la crypte.

J'ai commencé à descendre les premières marches quand je me suis rendu compte que quelque chose n'allait vraiment pas du tout.

Aucune lumière n'éclairait la crypte.

Il faisait un noir total.

Sibylle avait disparu.

Chapitre 9

Le signal

Il y a une heure où va retentir

Le signal,

Un moment où tu vas te sentir

Animal, animal, animal,

Animal, animal.

Francis Cabrel

Down on my knees I'm begging you

Please, please don't leave me

Ayo

J'allais remonter dans la chambre pour courir prendre une lampe de poche ou une bougie quand j'ai entendu, venant d'en bas, une sorte de craquement. Une goutte de sueur glacée a dégouliné lentement entre mes omoplates pendant que je fixais le fond de l'aven plongé dans l'obscurité la plus totale.

Si quelqu'un était là en bas, je devais être hyper visible à contre jour avec la trappe ouverte au-dessus de ma tête. Sans réfléchir plus loin, j'ai rabattu la trappe sur moi en évitant de la faire claquer. Je me suis retrouvé dans le noir. Je ne voyais plus rien, pas même le bout de mes doigts. J'ai essayé de respirer le plus doucement possible mais j'avais l'impression que mon souffle haletant devait s'entendre à des kilomètres.

Un point lumineux est apparu tout en bas et s'est rapidement élargi en diffusant au travers de l'obsidienne. Merde, c'était ça le bruit. Quelqu'un était caché derrière le bloc de pierre et venait d'allumer une bougie. Le monstre ! C'était sûrement le monstre qui arrivait par-dessous pour... Hé, mais non, ce n'était pas le monstre. C'était Sibylle. Je la voyais désormais nettement, éclairée par la bougie qu'elle tenait à la main, en train de sortir d'un trou à côté de l'obsidienne.

C'était quoi, ce trou ? Je ne l'avais pas vu la dernière fois. Est-ce que la pierre pouvait bouger ? Oui, c'était ça : le trou était caché dessous.

Sibylle s'est écartée de quelques pas et le bloc vitreux s'est remis en place tout seul en raclant doucement le sol. Il devait y avoir un mécanisme dissimulé qui permettait de le déplacer pour ouvrir et fermer l'accès à... à quoi, d'ailleurs ? Une autre cavité plus bas ? Qui cachait quoi ? Ou qui ?

C'est surprenant, l'esprit humain. Je me trouvais en haut des marches, dans le noir total, à la regarder trente mètres plus bas, éclairée par sa bougie, en train de surgir d'un passage secret. En la voyant, j'aurais dû me dire une seule chose : il fallait que je m'enfuie

le plus vite possible parce que, de toute évidence, pour venir de là, elle devait connaître le fou furieux qui avait massacré Roland et qui devait se planquer dessous. Ou, pire encore, c'était peut-être *elle* le monstre mystérieux qui se déplaçait sous le cause d'aven en aven et qui transformait ses victimes en charpie.

Oui, j'aurais dû flipper comme un malade en l'observant sortir des entrailles de la Terre et commencer à monter inexorablement vers moi.

Pourtant, la seule pensée qui m'habitait totalement, c'était que je la trouvais divinement belle et que je l'aimais au-delà de toute limite. Je n'avais qu'une envie, c'était de descendre à sa rencontre et de la serrer dans mes bras. De poser mes lèvres sur les siennes. De goûter enfin ce contact qu'elle me refusait avec autant de gentillesse que de fermeté. Et si elle était le monstre, de lui donner ma vie parce que cela voudrait dire qu'enfin elle devrait me toucher, m'offrir toute son attention, me mettre au centre de son monde.

Oui, j'étais prêt à ça. Me donner à elle, même si cela voulait dire en mourir. Être quelqu'un qu'elle aime, quelle qu'en soit la façon. Ne faire plus qu'un avec elle. Être à elle. Être en elle.

Elle m'a aperçu alors qu'il lui restait encore une vingtaine de marches à monter. Elle n'a pas sursauté, pas semblé être surprise, pas paru coupable de quoi que ce soit. Elle m'a souri de son sourire lumineux comme si nous avions prévu depuis longtemps de nous retrouver là. Comme si se rencontrer dans le noir, sur des marches creusées au flanc d'un aven, était la chose la plus naturelle qui fût.

La créature sublime qui n'était plus qu'à quelques pas de moi était peut-être un serial killer à la cruauté effroyable. Mais pour moi, elle était juste la créature sublime qui n'était plus qu'à quelques pas de moi. Point final.

Comme dans un rêve, Sibylle a finalement posé le pied sur la marche où je me tenais, toujours souriante. Elle a levé doucement sa main vers moi. Elle allait enfin m'étrangler ou me précipiter au fond du gouffre. J'ai dégagé mon cou en redressant légèrement le menton. J'ai cru sentir ma carotide battre plus fort. Sa main est remontée le long de ma gorge sans me toucher et... elle m'a fait une petite caresse sur ma joue.

Puis elle m'a montré la trappe à trente centimètres au dessus de ma tête et elle m'a dépassé pour l'ouvrir et franchir les dernières marches jusqu'à sa chambre. J'ai dégluti en

pensant à son lit couvert d'un édredon de plumes. Je nous ai vus, elle et moi, nous glisser sous la couette en nous embrassant passionnément.

J'ai gravi les dernières marches à mon tour, en apesanteur. Sibylle m'attendait, assise sur le rebord de son lit. J'ai senti mon sexe se durcir. Elle m'a fait signe de m'asseoir à côté d'elle. Sur son lit. A côté d'elle. Moi.

Je me suis assis. Je ne voulais pas briser cet instant magique en faisant un geste de trop.

C'est elle qui l'a fait.

Elle m'a pointé du doigt, puis a montré la trappe et a levé les sourcils d'un air interrogateur. Elle voulait juste savoir ce que je foutais là, chez elle, dans le noir, en haut des marches. Elle semblait ne rien percevoir de la tension érotique qui m'emplissait tout entier. Soit elle était totalement ingénue, soit elle me manipulait avec une maîtrise totale.

Je ne lui ai pas répondu, j'étais trop envahi de désir. J'ai commencé à me pencher vers elle. Je voulais sentir ses lèvres contre le miennes. Je me suis approché jusqu'à l'effleurer, j'ai entrouvert la bouche, fermé les yeux. Elle a posé ses doigts sur ma bouche. J'ai rouvert les yeux, son regard m'ensorcelait totalement. J'ai voulu retirer doucement sa main. Elle a appuyé l'autre sur ma poitrine. Fermement.

Pendant une fraction de seconde, j'ai senti l'animal en moi maintenir la pression de mon corps pour me coller à elle malgré sa résistance. J'avais envie, tellement envie. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. Elle a appuyé plus fort. Un reflet étrange est passé dans son regard, ni colère, ni peur.

Ni désir non plus.

Résolution. Certitude. Fermeté.

Non.

J'ai repris mes esprits, j'ai cessé de pousser, je me suis reculé un peu. Je devais avoir l'air très malheureux, elle a à nouveau caressé furtivement ma joue et s'est levée, rompant définitivement le charme.

Je suis resté assis encore un peu, les jambes serrées, les bras ballants, le sexe dur. J'ai pris une grande goulée d'air et je l'ai expirée lentement.

Elle est sortie de la chambre.

J'ai fini par me lever, je l'ai rejointe dans la pièce principale, elle s'affairait à préparer du thé. Deux tasses. Pour me dire je ne t'en veux pas. Mais c'est non.

Elle m'a fait signe de m'asseoir sur l'un des fauteuils près de la table basse. Elle s'est approchée avec les tasses fumantes et la théière sur un plateau. Son cahier était posé au milieu de la table, j'ai voulu le pousser pour dégager de la place, il est tombé par terre. Je me suis penché pour le ramasser.

Il s'était ouvert à la page où elle avait souligné « trop jeune » trois fois. Ça m'a fait mal, de lire ces mots.

Était-il possible que ça ne tienne qu'à ça ? Comment pouvait-il y avoir à son refus de m'aimer de raison plus injuste que celle-ci : mon âge ?

J'ai senti une boule lourde se former dans mon ventre. Je me suis levé sans un mot, j'ai reposé le cahier sur la table, reculé en titubant un peu, bousculé une chaise. Sibylle m'a fixé d'un air interrogateur, je me suis senti incapable d'articuler un mot tellement je me sentais mal. Je lui ai fait un vague signe de la main, puis je suis sorti aussi rapidement que possible, j'ai grimpé dans ma voiture et je suis parti droit devant moi, l'accélérateur au plancher.

Quand Sibylle fit signe à Jehan de s'asseoir à côté de lui sur le lit, il fut interloqué. Il resta un long moment immobile. Il se sentait mal à l'aise face à cette soudaine invite. Jusque là, elle avait toujours eu une attitude réservée avec lui. Il éprouvait pour elle une attirance immense, qu'il voulait pure et sincère. Pourtant, ce qu'il désirait par-dessus tout en la voyant l'inviter à la rejoindre sur sa couche, c'était succomber au plaisir charnel. Et parce qu'il n'en pouvait plus de voir le mal en lui, il se mit à le voir en elle.

Est-ce qu'elle était en train de déployer ses attraits pour lui tendre un piège ? Que voulait dire cette provocation lubrique ? Pourquoi maintenant ? Voulait-elle détourner son esprit du fait qu'elle avait surgi du fond de la crypte ? Quel secret y cachait-elle ? D'où venait-elle vraiment ? Était-ce donc vrai ? Cette femme était la complice du monstre ?

Oui, bien sûr, voilà qui expliquait tout. Elle essayait d'endormir sa méfiance en le tentant lascivement, pour mieux ensuite le livrer au démon qui hantait le cause. Elle n'allait pas hésiter à le laisser disposer de son corps pour y parvenir. Sous son apparence angélique, elle était en réalité un appât concupiscent, une succube prête à tout, une

prostituée de Satan. Une ultime tentation mise sur sa route par Dieu lui-même, pour le mettre face, une dernière fois, à sa vacuité et à sa faiblesse avant de le précipiter en enfer.

Sibylle perçut son hésitation, sans toutefois se douter de la tempête intérieure qui traversait les pensées de Jehan. Elle haussa les sourcils pour lui montrer son incompréhension, se leva, s'approcha de lui les mains en avant pour le rassurer.

Il eut un mouvement de recul, croyant qu'elle voulait l'entourer de ses bras et profiter de son trouble. Des images érotiques le traversèrent, il la vit le chevaucher sur le lit, ses seins superbes gonflés de désir, son corps d'albâtre luisant de transpiration, ses longs cheveux noirs comme une aile immense alors qu'elle remuait la tête en gémissant de plaisir.

Non ! Il allait montrer à Dieu qu'il pouvait surmonter l'animal qui s'agitait en lui. Le corps est impur mais l'âme lui est supérieure. Cette fois-ci, il ne céderait pas à ses pulsions bestiales et viles.

Il sortit de la chambre en reculant, se cogna au chambranle de la porte, renversa une chaise. Puis il courut dehors, enfourcha son cheval et partit au galop droit devant lui.

Du pas de sa porte, Sibylle, éberluée, le regarda s'éloigner se demandant ce qui avait bien pu lui prendre. Il s'était comporté comme s'il eût été terrifié – par quoi, par qui ? Pas par elle, tout de même, elle n'avait vraiment rien d'effrayant.

Jehan était parfois si étrange. Avait-il eu peur qu'elle lui demandât des comptes pour s'être introduit chez elle pendant son absence ? Pourtant, elle lui avait montré qu'elle n'y prêtait guère d'importance en lui proposant de s'asseoir à côté de lui pour l'évoquer. Décidément, elle avait du mal à savoir conserver l'amitié des hommes qui osaient l'approcher. D'autres, avant Jehan, avaient fui aussi sans crier gare. Elle n'avait jamais compris pourquoi.

Elle rentra chez elle, perplexe. Elle se prépara une tisane de romarin, qu'elle but seule, face à sa cheminée.

De retour dans sa chambre, Sibylle s'assit sur le rebord de son lit pendant qu'Hajran refermait la trappe et remettait le tapis en place. Elle sentit une petite boule de chaleur au

creux de son ventre en admirant le guerrier qui se tournait vers elle. Il offrait une image de puissance et de protection. Ses nombreuses cicatrices démontraient qu'il avait vaincu bien des dangers tout au long de sa vie. Il semblait indestructible, immortel.

Elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Il sentit immédiatement qu'elle le désirait. Il en fut ému comme avec aucune autre femme avant elle. Il resta un long moment immobile à admirer ses traits parfaits, n'osant pas rompre le charme de ce moment magique.

Ce fut elle qui donna le signal dont il rêvait tant.

Elle se mit à défaire lentement le haut de sa robe et laissa glisser le tissu fin le long de ses bras, découvrant ses épaules et ses seins magnifiques. Il s'approcha comme s'il voyait le trésor le plus précieux de l'univers. Il se sentait comme un jeune adolescent lors de ses premiers émois.

Jusque là, il avait toujours été un amant brutal et direct avec ses conquêtes éphémères. Mais devant elle, il se sentait soudain pudique et tendre. Il étendit doucement ses mains, effleura tendrement les épaules de Sibylle. Elle laissa échapper un soupir de plaisir. L'instant d'après, il était tout contre elle et caressait ses seins fermes, les pressant avec délicatesse pendant que leurs bouches se joignaient dans un long baiser libérateur.

Sibylle se laissa tomber sur le dos, Hajran la suivant en embrassant désormais son cou puis ses seins. Il fit glisser la robe jusqu'au sol et plongea son visage entre les cuisses entrouvertes de son amante, puis remonta jusqu'à son pubis qu'il lécha longuement, introduisant sa langue au plus profond d'elle en s'enivrant de la douce liqueur qui s'en écoulait. Sibylle poussait désormais de longs gémissements entrecoupés de petits sons hachés, sentant l'extase monter en elle puis exploser soudain, en arc-boutant tout son corps pendant une fraction d'éternité.

Hajran resta émerveillé en la voyant ainsi. Il trouvait son plaisir tellement beau. Et il se sentit ému d'en être la cause. Il se débarrassa de ses vêtements en un tournemain et s'allongea contre elle pour la tenir dans ses bras, alors qu'elle continuait à être traversée d'ondes de ravissement.

Elle fit glisser sa main vers son pénis rigide et commença à le caresser doucement puis à le guider entre ses cuisses pendant qu'elle se tournait comme lui sur le côté droit, lui présentant son dos et ses fesses parfaites. Ils étaient tous deux collés l'un contre l'autre, les jambes légèrement repliées. La pénétration fut à la fois douce et brûlante. Elle maintenait

ses cuisses serrées, il bougeait son bassin lentement et amplement, surpris et ravi par cette position. Il n'avait jamais eu l'occasion de la pratiquer auparavant. Jamais il n'avait senti son sexe tenu aussi fermement, aussi délicieusement. Ses précédentes expériences, bien que nombreuses, avaient été beaucoup plus classiques, à l'exception de la nuit avec l'étrange servante de la taverne.

Mais là, ce n'était pas que physique. Hajran était amoureux.

Le plaisir qu'il ressentait avec Sibylle ne se comparait à rien. Sans doute parce que pour la première fois, il sentait que ce plaisir était entièrement partagé, du début à la fin. Pour la première fois, il avait l'impression de ne plus faire qu'un avec son amante. Pour la première fois, il ne se disait pas qu'il partirait au petit matin mais que le jour suivant se terminerai avec elle dans ses bras. Et tous les jours qui suivraient.

Il posa ses mains sur les seins de Sibylle, sentant ses tétons érigés entre ses doigts. Il se grisait du parfum de ses longs cheveux noirs et des gémissements qui redoublaient à chaque mouvement de son bassin. Le plaisir irradiait à travers son corps tout entier.

Peu importe s'ils changèrent de position ensuite. Peu importe à quel moment ils jouirent tous les deux. Peu importe s'ils recommencèrent. Peu importe s'ils s'endormirent l'un contre l'autre en se murmurant des mots d'amour.

Le temps s'était arrêté et ils étaient au paradis pour l'éternité.

Le lendemain matin, il s'éveilla avec Sibylle lovée contre lui. Ce n'était donc pas un rêve. Euphorique, il courut dehors entièrement nu, sauta à cru sur son cheval et partit au triple galop droit devant lui en poussant de longs cris de joie, les bras tendus victorieusement vers le ciel lumineux.

Au même instant, dans le secret d'un aven inconnu, Roland succomba enfin à ses multiples plaies et ses innombrables fractures.

Azhargül regarda son âme libérée s'envoler vers la surface avec un sourire extatique.

Chapitre 10

Dans les bras de l'ange

*In the arms of an angel
Fly away from here
From this dark cold hotel room
And the endlessness that you fear
You are pulled from the wreckage
Of your silent reverie
You're in the arms of the angel
May you find some comfort there*

Sarah McLachlan

La neige... la neige partout... elle tombait inlassablement depuis des jours et des nuits sans interruption. Des bourrasques furieuses la faisaient voler en tourbillons désordonnés.

Lúka ouvrit péniblement les yeux, craquelant la fine couche de glace qui s'était formée sur ses paupières. Il était transi de froid, à bout de force, presque entièrement enseveli sous les flocons innombrables. Ses cheveux et ses sourcils étaient totalement blancs, ses vêtements aussi. Ses lèvres gercées lui faisaient mal à chaque respiration, ses doigts... il n'osait plus regarder ses doigts. Il tenta de se redresser, mais se laissa retomber contre le tronc du mélèze qui lui avait servi d'abri relatif pour la nuit.

Il ferma à nouveau les yeux. Il se demanda comment il pouvait être encore vivant. S'il n'arrivait pas très vite à trouver une source de chaleur, il ne tiendrait plus très longtemps. Il fallait qu'il se lève.

Une caresse très douce vint effleurer son visage, faisant voleter un peu de la poudre blanche accrochée à ses joues râpeuses. Il sentit un léger picotement sur sa main gauche. Puis un autre. Ce n'était pas désagréable. Une onde douce de chaleur diffusa le long de ses doigts. Était-ce seulement ça, la mort ? Venait-il d'arriver à la porte du Paradis ? Ou approchait-il des flammes de l'Enfer ?

Il entrouvrit les paupières. Non, il était toujours couvert de neige, affalé contre l'arbre. Il baissa son regard vers sa main. Pourquoi était-elle rouge alors que tout le reste était blanc ? Il distingua aussi une tache noire un peu floue à côté de sa main. Il fit un effort désespéré pour y voir plus net. Un vieux corbeau famélique le fixait en penchant la tête d'un côté puis de l'autre, comme seuls les oiseaux peuvent le faire. Puis, d'un coup de bec, il arracha un autre bout de chair de sa main.

Lúka regarda le sang s'écouler de la plaie. Il ne sentait presque rien, sauf que le sang était chaud. Il resta quelques secondes fasciné par la beauté des éclaboussures rouge vif sur le blanc de la neige. Le corbeau battit des ailes pour s'élever à la hauteur de son visage. Lúka lui sourit faiblement, en attendant qu'il le caresse à nouveau. Ferma les yeux. Perdit toute notion du temps. Vit un ange blanc se pencher sur lui. Sentit son corps s'envoler. S'endormit. Il était tellement fatigué. Il flotta pendant une éternité dans un enchevêtrement d'images sans suite.

Quand il ouvrit les yeux à nouveau, il était dans un lit. Le corbeau avait disparu, la neige aussi. Il regarda sa main. Un bandage l'entourait. Il prit conscience petit à petit du crépitement tranquille d'un feu de cheminée. Il était dans une chambre. Il n'y avait aucune décoration sur les murs de pierre. L'unique source de lumière provenait de l'âtre. Il se dit qu'il allait se lever mais s'endormit à nouveau sans même s'en rendre compte.

A son réveil suivant, quelqu'un se tenait debout entre la cheminée et son lit, un bol de soupe fumant à la main. Lúka ne voyait que sa silhouette. Il sourit faiblement, voulut tendre les mains pour attraper le bol, les laissa retomber sur le lit. Une cuillère venue de nulle part se glissa entre ses lèvres, emplie d'un peu du bouillon délicieux. Il sentit la coulée de chaleur jusqu'au fond de son estomac. La cuillère s'éloigna et revint, encore et encore. Lúka laissa échapper un petit rot satisfait et ferma les yeux.

Les jours et les nuits passèrent. Lúka finit par se lever et se nourrir tout seul. L'inconnu qui lui avait sauvé la vie ne lui avait pas dit un mot. Lúka se demanda s'il était muet ou s'il avait fait vœu de garder le silence.

A moins que ce ne fût un étranger qui ne parlait pas sa langue. Grand, la peau mate, ses yeux comme deux fentes, son visage totalement lisse malgré sa chevelure blanche, abondante comme une crinière, qui s'illuminait comme une auréole quand elle était éclairée à contre-jour. Lúka était totalement incapable de lui donner un âge. Il le surnomma l'Ange.

Le refuge à flanc de montagne où il se trouvait semblait complètement isolé de tout. La neige couvrait la forêt environnante à perte de vue. Lúka se sentait à la fois heureux d'être dans la seule goutte de chaleur confortable de toute la contrée et prisonnier puisqu'il n'avait aucun moyen d'en partir, sauf à replonger dans l'enfer glacé auquel il avait

réchappé par miracle. Il n'avait aucune autre solution que d'attendre le retour de jours plus cléments.

Ce n'était pas si grave, après tout.

Il était vivant.

Un soir qui ressemblait à n'importe quel autre soir, l'Ange lui fit signe de le suivre dans sa chambre. Lúka avait déjà aperçu auparavant, à la dérobée, l'agencement sobre et dénudé de la petite pièce. Mais c'était la première fois qu'il y entra. Il n'avait jamais remarqué, près du lit, la tenture que son hôte souleva, révélant une porte en grosses planches qu'il ouvrit. Il s'y engagea, un chandelier à la main. Après un instant d'hésitation, Lúka le suivit.

L'ouverture donnait sur une cave circulaire voûtée, en pierres sèches. Le seul meuble qui l'ornait en son centre était une petite table en bois, sur laquelle se trouvaient un coffre entouré de deux candélabres.

L'Ange passa de l'autre côté de la table pour lui faire face. Il alluma les deux cierges et ouvrit le coffre. Lúka s'approcha et se pencha pour voir son contenu. Un vieux parchemin roulé. L'Ange parla pour la première fois, faisant sursauter Lúka.

- Pergamen Oghamuath.
- Quoi ? Vous... tu... vous parlez ?
- Pergamen Oghamuath.
- Perg...
- Le parchemin de la Pureté d'Ogham.
- Non seulement tu parles mais tu parles ma langue ! Pourquoi es-tu resté silencieux aussi longtemps ? Et que veut dire ce...
- Les mots sont tout. Les dévoyer en bavardage est méprisable.
- Que...

Lúka s'interrompit en réalisant le sens de ce que l'Ange venait de dire. Le mutisme jusque là persistant de son sauveur mystérieux avait pour seule raison l'importance qu'il donnait aux mots. Parler de choses banales du quotidien était pour lui une perte de temps, pire, un manque de respect pour les mots.

Il fixa l'Ange dans les yeux et finit par hocher lentement la tête pour lui faire signe qu'il avait compris et qu'il était prêt à écouter.

L'Ange prit le parchemin et le déroula sur la table. Lúka vit, interloqué, des milliers de caractères incompréhensibles qui couvraient sa surface. Il distingua plusieurs couches d'écritures partiellement effacées.

L'Ange souligna du doigt la toute première phrase et dit :

- An hollved eo ar geriou. Les mots ont créé l'univers.

Il releva la tête vers Lúka et ajouta :

- Les mots sont l'univers.

Il fit de son bras un large mouvement circulaire. Lúka regarda autour de lui, perplexe. Il était entouré de murs de pierre, avec pour seules sources de lumière les deux cierges et la chandelle.

L'Ange refit le même geste du bras, mais cette fois les yeux fermés. Puis il posa ses deux mains sur le front de Lúka.

Lúka comprit. Il ferma les yeux à son tour et il tenta de visualiser, tout autour de lui, la forêt enneigée au-delà des murs.

Alors qu'il avait les yeux clos, il entendit la voix de l'Ange résonner en lui. Il bascula dans une fantasmagorie irréaliste.

Il fut transporté dans des contrées qu'il ne connaissait pas, vit des fleurs aux formes et aux couleurs exubérantes qu'il n'avait jamais vues, des formes de vie dont il ne savait pas qu'elles existaient, des villes dont il ignorait tout, des visages... des milliers de visages...

Il sentit la brûlure du soleil au milieu d'un immense désert de sable, la fraîcheur de l'eau d'une fosse sous-marine traversée de raies manta majestueuses, l'odeur de soufre exhalée par la caldera d'un immense volcan au cratère effondré envahi par la mer.

Il s'envola de plus en plus haut, de plus en plus vite. La Terre devint rapidement une petite sphère bleue, puis un point minuscule. Tout devint noir. Il n'y avait plus rien, ni matière, ni lumière.

Soudain, il assista à l'immense explosion silencieuse de la naissance de l'univers et du temps. Il sut que, parmi les myriades de futures étoiles qui s'éloignaient dans toutes les directions à l'assaut du vide infini, l'une d'entre elles allait devenir le soleil, celui qu'il connaîtrait de sa naissance à sa mort.

L'Ange ôta doucement ses mains. Lúka ouvrit les yeux, étourdi par les visions incroyablement précises qui l'avaient traversé. L'Ange remit le parchemin dans le coffre et éteignit les cierges. Ils quittèrent la crypte en silence.

Durant les semaines qui suivirent, l'Ange apprit à Lúka l'antique alphabet et la langue oubliée dans laquelle était rédigé le palimpseste. Quand le printemps fit fondre la neige, Lúka put enfin plonger dans la lecture et l'étude du manuscrit. Il n'était pas rare que certaines phrases aient plusieurs sens simultanés et que d'autres demeurent totalement incompréhensibles. Parfois, il demandait à son hôte de l'aider à préciser le sens des passages les plus obscurs. En guise de réponse, l'Ange le faisait voyager à nouveau à travers le temps et l'espace.

Plusieurs saisons passèrent. A la fin de l'hiver suivant, il n'ignorait presque plus rien de l'incroyable prophétie contenue dans le parchemin de la Pureté d'Ogham.

Il découvrit que sa rencontre avec l'Ange était décrite depuis toujours sur le vélin jauni. Il comprit qu'il allait jouer un rôle crucial dans le destin de plusieurs hommes. Il lut dans quelles circonstances il transmettrait le parchemin à une créature hors du commun. Il apprit que le temps était une illusion.

Quelques mois plus tard, Lúka quittait l'Ange, dont il ne sut jamais le vrai nom. Il emportait avec lui le parchemin. Son périple de retour se déroula sans incident.

Il finit par atteindre l'immense bâtisse isolée de tout, son refuge depuis le jour noir où il avait décidé de fuir la vie à tout jamais, après que la femme qu'il aimait par-dessus tout eût épousé un autre homme. En voyant les murs austères, il eut une pensée fugitive pour elle. Dix-sept ans déjà. Il ne ressentit aucune douleur. Le drap de soie du temps avait fini par apaiser son cœur ravagé.

La lourde porte en chêne était fermée. Tout le monde devait le croire mort depuis longtemps. Lorsqu'il avait eu, près de deux ans plus tôt, le rêve qui l'avait poussé à se ruer dehors en plein milieu de la nuit, alors qu'une tempête de neige effroyable faisait rage, personne n'avait pu le retenir.

Il actionna le heurtoir de bronze, frappant trois grands coups. Un corbeau, dérangé par le bruit, s'envola en croassant.

Frère Justin ouvrit la porte et resta bouche bée. Puis il cria de toutes ses forces :

- Père Lúka ! Père Lúka est vivant ! Père Lúka est revenu !

Lorsque la jeune femme perdue vint se réfugier l'automne suivant au monastère pour y accoucher, il savait déjà que le bébé serait une fille. Et qu'il l'appellerait Sibylle. Il ne lui restait plus qu'à feindre la surprise.

Tout le reste était écrit.

Chapitre 11

Sang

Ce qui existe existe et ce qui n'existe pas n'existe pas.

Parménide d'Elée

J'ai erré une bonne partie de la journée sur le causse, le parcourant de long en large. J'avais besoin de me vider un peu la tête. La vue des étendues désertes du Méjean me semblait une bonne façon d'y arriver. Du moins en attendant une heure décente pour me mettre à boire.

Je me suis arrêté dans l'après-midi pendant un long moment au milieu du chaos de Nîmes-le-Vieux. Certains blocs de pierre m'ont fait penser aux statues de l'île de Pâques. Est-ce que le monstre venait ici la nuit pour leur rendre un culte oublié ? J'ai frissonné. A cause du froid, bien sûr.

J'ai repris la route et j'ai fini par aller à Meyrueis pour passer un moment avec Klaus. Un gros 4x4 était garé juste devant la vitrine du cybercafé, avec à son bord un couple en train de s'engueuler, toutes fenêtres fermées. On se serait cru dans un mauvais téléfilm, tellement le tableau frôlait la caricature : conducteur propret gnan-gnan, grand chien assis sur la banquette arrière, créature de rêve sur le siège passager avec un portable vissé à l'oreille. J'ai haussé les épaules et je suis entré.

Il commençait à être raisonnablement tard pour attaquer l'apéro. Je pourrais même rester dormir chez Klaus si je poussais un peu trop sur les doses. Ce que j'avais bien l'intention de faire.

Il a vu tout de suite que je n'avais pas la pêche. Il m'a dit de ne pas bouger et il est parti chercher le schnaps qu'il gardait pour sa consommation personnelle. Je l'ai entendu faire un peu de remue-ménage au milieu du capharnaüm qui régnait dans son arrière-cuisine. Puis plus rien. Puis encore du bruit. Quand il est enfin revenu, sans un mot, il a posé la bouteille et deux petits verres sur le comptoir. Cool, il allait m'accompagner. Tout de suite, c'est plus convivial. Tant qu'à se bourrer la gueule, autant le faire entre potes.

J'ai hoché la tête. Il a rempli les deux verres à ras bord. On en a pris un chacun et on s'est regardés, sérieux comme des papes.

- Prosit.

- Prosit.

Cul sec. Brûlure âpre qui descend dans la gorge. Volute d'alcool qui monte au cerveau. Verres reposés avec un claquement sec sur le comptoir. Regards qui se croisent. Hochements de tête.

Glou-glou de la bouteille qui remplit à nouveau les verres.

- Prosit.

- Prosit.

Cul sec, aussi rapide. Léger vertige, agréable. Ça commençait à aller mieux. Un petit troisième ? Oui, c'est pas de refus. Glou-glou.

- Down the hatch.

- Cheers, motherfucker.

- Haaaa...

Un mec est entré. J'ai reconnu le conducteur du 4x4. De près, il n'était pas mieux. Le genre de mec lisse et inconsistant qui me donne envie de fuir rien que d'y penser. Le navet insipide qui compense sa médiocrité et sa platitude par de la frime creuse et vaine. OK, quand j'ai les boules, je peux avoir l'alcool mauvais. Mais là, quand même...

Navet Propret est allé s'installer devant un des PC et a tapé le numéro de sa carte de crédit Gold, pendant que sa nana continuait à tchatcher au téléphone dans le 4x4. Elle devait penser que c'était hyper intéressant, sa conversation, parce qu'elle venait de baisser sa vitre en grand. Ah non, c'était pour s'allumer une clope. Elle souffla une longue bouffée vers l'extérieur et se remit à parler.

Putain, elle était vraiment très belle. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui trouver, à son nase de mec ? La douce torpeur de l'ennui, la sécurité d'une vie planifiée du début à la fin, la certitude qu'il n'intéresserait personne d'autre et que, de toute façon, il n'aurait jamais l'énergie de regarder ailleurs ? Ou peut-être l'envie d'avoir tout sauf de la passion, allez savoir. Il y a des gens qui préfèrent la tiédeur à l'intensité, le gris aux couleurs. Après tout, si c'était ça, son idéal...

Pendant ce temps, Navet Propret s'est mis à consulter le site de Mappy. Pauvre chou, le GPS de son gros veau prétentieux aux pneus énormes venait sûrement de claquer. Et il

n'avait pas de carte, bien sûr. Quant à demander sa route à quelqu'un dans la rue, beurk, quelle horreur.

Taré.

J'étais tellement obnubilé par mon mépris à son égard que je n'ai pas réalisé tout de suite que quelque chose de bizarre était en train de se passer dehors.

Le chien s'était mis à aboyer, de plus en plus fort. La nana avait enfin replié son téléphone et essayait de le calmer, mais en vain. Le chien poussait maintenant des gémissements et voulait absolument passer par la fenêtre passager, écrasant à moitié la fille, qui a fini par ouvrir la porte comme elle pouvait. Le chien a sauté dehors, couru à l'arrière du 4x4, aboyé de plus belle en fixant quelque chose sous le pare-choc. La fille est sortie, s'est approchée, s'est penchée pour voir, a hurlé un long cri strident en portant ses deux mains à son visage.

Klaus et moi, on a couru dehors pour voir ce que c'était. D'autres passants ont aussi commencé à s'approcher.

Entre le pare-choc et le bas de caisse, il y avait une main et un petit bout d'avant-bras, dont le radius brisé dépassait de la chair tuméfiée et lacérée. Plusieurs doigts avaient été amputés, visiblement arrachés. Il ne restait que le pouce et l'annulaire. J'ai reconnu tout de suite la chevalière vieillotte de Roland.

La vue de restes humains ne me choque pas. J'ai été pendant plusieurs années pompier volontaire à l'époque où je faisais mes études. J'ai vu des dizaines d'accidents de voiture. On arrivait souvent les premiers sur les lieux. Les corps mutilés horriblement, les gémissements des survivants incarcérés qu'il allait falloir amputer sur place, les enfants sanguinolents qui gisaient sur la chaussée après avoir traversé le pare-brise parce qu'ils n'étaient pas attachés, je ne peux pas dire qu'on s'y fait mais on finit par le supporter pour pouvoir rester efficace. Et puis c'est moins pire que les suicidés.

Alors le moignon de Roland, à côté de toutes ces horreurs, ça me mettait bien sûr mal à l'aise. Mais pas au point de me rendre tout vert comme le passant qui s'est penché à son tour. Ou de vomir un long filet de bile dans le caniveau comme la fille, un peu moins glamour dans ce genre de situation. Klaus, par contre, est resté de marbre. Le schnaps, sans doute.

Alors que le chien aboyait de plus belle, je me suis approché le plus près possible sans rien toucher. Quelque chose me semblait bizarre. Au milieu des traces brunes de sang

séché depuis des heures se trouvait une petite traînée rouge carmin, qui avait taché le pare-choc. Du sang frais. Vu l'état du moignon, ça ne pouvait pas être celui de Roland. La personne qui l'avait glissé sous le pare-choc s'était coupée en le faisant.

L'air ahuri, Navet Propret est enfin ressorti du cybercafé, complètement interloqué par l'attroupement formé autour de sa voiture. Je me suis redressé et je suis allé vers lui.

- Où étiez-vous garé juste avant d'arriver ici ?
- Quoi ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous foutez tous autour de ma...
- Monsieur, où étiez-vous garé ? Où étiez-vous garé avant d'arriver ici ?
- Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Il y a quoi sur ma voiture ? Laissez-moi passer.

Il m'a poussé d'un coup d'épaule et là, il a vu la main. J'avoue que ça m'a fait un petit peu plaisir quand je l'ai vu se décomposer et vaciller sur ses jambes. Les flics sont enfin arrivés. Il y avait parmi eux le grand rondouillard que j'avais croisé près de chez Roland. Avant qu'il ne se remette à faire un malaise comme sur le causse, je l'ai attrapé par le bras et je lui ai décrit la situation en deux mots pour le préparer au choc. Il a réussi à garder une bonne contenance en apercevant le moignon. Je lui ai parlé du sang frais, il a tout de suite compris. Il s'est tourné vers Navet Propret et lui a posé la même question que moi. L'autre a encore bégayé deux ou trois vagues protestations mais a fini par lâcher que c'était dans le GR qui passe en contrebas des Arcs de Saint-Pierre.

Hajran poursuivit sa cavalcade en direction du soleil levant jusqu'à l'un de ces chaos rocheux qui parsèment le causse. Celui-ci était particulièrement imposant. Il admira les pierres dressées, semblables à d'immenses personnages. Il se demanda si la Créature pouvait, elle aussi, parcourir le causse en tous sens grâce à un entrelacs de galeries souterraines. Si seulement il pouvait découvrir un point d'entrée...

Il poussa un juron sonore. Bien sûr qu'il connaissait un accès : au fond de la crypte. Il planta ses deux talons dans les flancs de sa monture et repartit au galop vers la maison de Sibylle. Pendant tout le trajet, il ressassait sombrement les paroles de l'ivrogne, la veille, à la taverne. Cela se pouvait-il ? Il avait vu surgir Sibylle de sous le sol de la crypte, avec un

calme total. Non seulement elle ne manifestait aucune crainte de ce qui se trouvait enfoui là, mais elle semblait en être familière. Elle, complice de la Créature ?

Pourtant, elle aurait eu mille fois la possibilité de le tuer ou simplement de l'assommer pendant qu'il dormait à ses côtés, après avoir fait l'amour avec elle. Pourquoi n'en avait-elle pas profité ? D'une façon ou d'une autre, il allait falloir qu'il parvienne à la faire s'expliquer. Elle était muette et lui ne savait pas lire, mais il trouverait bien un moyen.

Il arriva enfin devant la maison de pierre qu'il avait quittée quelques heures plus tôt dans l'euphorie la plus totale. Sibylle n'était visible nulle part. Était-elle redescendue dans la crypte ? Sous la crypte ?

Il alla dans la chambre. Le tapis qui couvrait habituellement la trappe était repoussé sur le côté mais cela ne voulait rien dire. Il était tout à fait possible que Sibylle ne l'ait pas remis en place. La veille, ils avaient commencé à faire l'amour à peine remontés dans la pièce et ensuite, ils s'étaient endormis. Au matin, elle avait très bien pu n'y prêter aucune attention. Et même si elle était effectivement là-dessous, après tout, peu importait. Il comptait bien aller voir par lui-même.

Il souleva la trappe. Tout était noir. Il prit la chandelle qui se trouvait au chevet du lit, l'alluma et entama la descente sans un bruit. Si quelque chose ou quelqu'un se terrait là, la lueur de la flamme le rendait, bien sûr, peu discret. Mais au moins ne serait-il pas repéré de trop loin dans le cas où la Créature se cachait au-delà du passage dissimulé sous la pierre tabulaire.

Il atteignit le fond sans encombre. Posant la chandelle sur le sol, il s'approcha de l'autel naturel sur lequel se tenait le coffre. Le rocher vitreux semblait imposant. Comment allait-il faire pour le déplacer ? Il en fit le tour et resta interloqué. L'orifice habituellement dissimulé était dégagé. Sans doute Sibylle était-elle redescendue et avait laissé le passage ouvert.

Il saisit la chandelle d'une main et son coutelas de l'autre. Il regarda fixement le trou à ses pieds, puis s'y engagea. Il y avait un petit palier en bois, qui craqua légèrement sous son poids et d'où descendaient des marches taillées dans la pierre. Il remarqua au passage un jeu complexe de poulies et de cordes épaisses qui aboutissaient à plusieurs leviers en bois. Sans doute le mécanisme qui permettait de déplacer l'obsidienne sans effort. Mais pourquoi plusieurs leviers ? Il laissa cette question pour plus tard.

Après une dizaine de marches grossières assez abruptes, le boyau continuait à descendre en pente douce. Au bout de plusieurs minutes, Hajran atteignit une immense caverne. Un autre aven. Sa voûte était superbe, ornée de milliers de stalactites, mais Hajran n'y prêta pas attention. Il venait de sentir une odeur qu'il connaissait bien. Celle de la mort.

Instinctivement, il ralentit, la tête rentrée dans les épaules, le dos arrondi, les bras écartés du corps, les jambes légèrement fléchies. Derrière un petit éboulis, il vit le corps, ou plutôt ce qu'il en restait. Le cadavre semblait avoir été défoncé à coups de masse. Tous les os étaient fracassés. Le visage était informe. L'homme avait dû énormément souffrir, il reposait dans une immense flaque brune de sang séchée. La mort était néanmoins récente, la putréfaction n'avait pas réellement commencée, peut-être grâce au froid qui régnait dans l'aven.

Hajran remarqua alors deux détails qui le rendirent encore plus perplexe.

Le premier, c'est que l'homme n'avait plus sa main gauche. L'avant-bras avait été rompu en son milieu, des fragments d'os dépassaient de la chair recroquevillée comme des grosses échardes blanches.

Le deuxième, c'est qu'au bout de l'un de ces éclats d'os se trouvait une goutte de sang vermillon. Du sang frais.

Bien après la mort de sa victime, la Créature s'était coupée et elle avait saigné. Elle n'était donc pas un démon surgi de l'Enfer mais un être vivant.

Si elle saignait, c'est qu'elle pouvait mourir.

Jehan ralentit l'allure lorsqu'il atteignit les trois arches de pierre au milieu des bois, peu après l'antique village oublié dont il ne restait que des vestiges depuis des siècles. Son visage était en feu tellement il se sentait traversé de pensées contradictoires et, par-dessus tout, honteux. Honteux d'avoir fui Sibylle alors qu'elle s'ouvrait à lui. Honteux d'avoir eu des pensées lubriques à son égard. Honteux de lui avoir accordé sa confiance si elle était vraiment complice de la Bête. Honteux de la soupçonner d'une telle ignominie alors que tout lui criait à quel point elle était pure.

Complètement absent, il laissa son cheval avancer au pas à son gré, sans lui prêter la moindre attention. Il ne réalisa pas tout de suite que sa monture s'était arrêtée pour brouter des pousses tendres, près d'un énorme roc fendu à sa base. Il n'avait plus aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Il finit par poser pied à terre et alla appuyer son dos et sa tête contre le roc. Il ferma les yeux. Deux larmes glissèrent sur ses joues.

Il sentit sa présence avant de l'entendre.

La Bête.

La Bête approchait. Il ouvrit les yeux et, en bougeant le moins possible, il saisit sa dague d'une poigne ferme.

Où pouvait-elle se cacher ? Il percevait sa puanteur infecte mais ne la voyait pas. Un frisson glacé le traversa quand il comprit. Elle était en train d'arriver par-dessous. Il la sentait à travers les fissures du rocher sur lequel il était appuyé. Il fallait qu'il s'éloigne au plus vite avant qu'elle ne sorte à l'air libre.

Soudain, à deux pas de lui, il vit surgir d'une faille à peine visible au ras du sol sa tête cornue, puis son corps velu. Heureusement, elle lui tournait le dos. Elle s'immobilisa au milieu de son mouvement. Elle aussi venait de réaliser qu'elle n'était pas seule. Elle pivota vers lui.

S'il attendait une seconde de plus, c'en serait fait de lui. Surmontant sa panique, il souleva sa dague et l'abattit de toute ses forces sur la Bête. Elle leva le bras gauche pour se protéger instinctivement. La lame trancha sa main griffue d'un coup au niveau du poignet.

Alors qu'elle poussait un cri horrible, un jet de sang jaillit de la plaie béante en saccades au rythme de son cœur. Jehan ne pouvait pas en supporter plus. Il tourna le dos à la scène, courut vers son cheval qui par miracle n'avait pas fui, sauta en selle et l'éperonna frénétiquement pendant qu'il s'éloignait au galop.

Il poursuivit sa fuite éperdue pendant plus d'une heure avant de faire enfin une pause, épuisé, vidé de toute énergie. Il s'allongea sur l'herbe douce d'une immense prairie inondée d'un soleil rassurant. Il regarda le ciel jusqu'à ce que sa respiration redevienne normale.

Les bras en croix, il finit par s'endormir.

Quand il ouvrit à nouveau les yeux, le soleil rougeoyait au ras de l'horizon. Il remonta en selle pour rentrer chez lui. Sa panique avait enfin laissé la place à une tranquillité relative. S'il ne pouvait être certain que le monstre amputé succomberait à sa terrible blessure, il avait appris au moins une information primordiale.

La Bête n'était pas un démon, un esprit surnaturel ou un fantôme en errance. Elle n'était pas envoyée par un Dieu sévère pour le faire expier ses fautes. Elle n'était pas une rumeur infondée issue de l'imagination débridée de quelques bergers tentant de se faire peur ou de faire peur à leurs enfants. Ni Dieu, ni Satan, ni même lui n'avaient rien à voir avec tout ça.

Elle existait vraiment.

Elle était faite de chair et de sang.

Elle saignait, donc elle était mortelle.

Tôt ou tard, elle mourrait.

Elle mourrait.

Chapitre 12

Noir

*Voici que je vous envoie comme des brebis parmi les
loups.*

Luc, 10, III

Hajran décida de remonter à la surface. Il fallait qu'il se prépare mieux.

De l'aven où se trouvaient les restes de Roland partaient quatre conduits, en plus de celui par lequel il était arrivé. Sa chandelle lui donnait une autonomie bien trop insuffisante. Il n'avait aucune chance de pouvoir parcourir les galeries autant qu'il le faudrait à la recherche de la Créature. Il devrait revenir avec une torche en étoupe, voire plusieurs, s'il voulait avoir toutes les chances de la traquer et de la vaincre.

Auparavant, il fallait qu'il retrouve Sibylle et que, d'une façon ou d'une autre, il sache quel lien elle entretenait avec le tueur qui terrorisait le causse.

Sur le chemin du retour, en arrivant sous l'accès à la crypte, il se demanda à nouveau à quoi servaient tous les leviers. Mais comme le passage était grand ouvert et qu'il ne voulait pas traîner là plus que nécessaire, il se dit qu'il reviendrait voir cela de plus près plus tard.

Il remonta à côté de l'obsidienne et la remit soigneusement en place en la poussant doucement. En jetant un coup d'œil vers le trou qui se refermait, il vit certaines poulies tourner et deux leviers s'abaisser lentement en même temps. Les autres, par contre, restaient immobiles. Que pouvaient-ils bien actionner ?

Il regarda songeusement le coffre. Une idée lui vint. Il le prit sous le bras, grimpa rapidement les escaliers, ferma la trappe. Puis il s'installa à la table à manger de Sibylle, le coffre posé devant lui. Il allait attendre là qu'elle revienne, que ce soit de dehors ou de dessous.

Ensuite, il l'emmènerait avec lui, de gré ou de force, jusqu'au nouveau prieuré qui se trouvait sur le causse à peine à trois lieues de chez elle. Puisque lui ne lisait pas et que Sibylle ne parlait pas, il lui fallait un interprète : quelqu'un qui puisse lui dire ce qu'il lirait quand elle répondrait à ses questions par écrit. Il fallait qu'il sache qui elle était vraiment et

ce qu'elle savait sur le monstre. Il voulait aussi comprendre quels secrets pouvait bien contenir le palimpseste pour qu'elle dût le cacher à cent pieds de profondeur sous sa maison, dans une crypte qui conduisait à un monde souterrain où des hommes étaient torturés à mort après avoir agonisé pendant des jours.

N'importe lequel des moines ferait l'affaire. Et aucun moine n'irait traîner ensuite à la taverne de Mayrosius pour raconter ce qu'il allait découvrir au passage. Surtout si Hajran lui promettait de l'égorger sans hésiter dans le cas où une idée aussi stupide lui en prenait. Il n'avait aucun respect pour cette nouvelle religion qui envahissait petit à petit les terres qu'il parcourait depuis son enfance. Comment pouvait-on prendre pour symbole un homme succombant au supplice de la croix comme un vulgaire voleur ? Et s'il était vraiment le fils de Dieu, comment pouvait-on faire confiance en un Dieu qui aurait laissé mourir son propre fils ?

Sur le chemin qui le ramenait chez lui, Jehan s'enfonça dans des pensées de plus en plus exaltées.

La Bête n'était qu'une bête. Quelle que soit son allure étrange, elle était mortelle et non une messagère divine venue sur terre pour lui faire expier ses fautes. Comment avait-il pu s'imaginer que tous ces meurtres étaient des signes de Dieu qui s'adressaient à lui, Jehan, pour le pousser au désespoir ? Satan en personne avait dû l'aveugler pour qu'il en vienne à croire une chose pareille. Tout lui semblait clair désormais : Dieu n'avait cessé de lui montrer sans relâche qu'Il était à ses côtés.

Seul Dieu avait pu guider son bras quand il s'était retrouvé face à cette bête sauvage. Jehan se disait même que tout ce qu'il se reprochait depuis toujours avait été, en fait, la volonté de Dieu. Même sa nuit avec Miramonde. Dieu avait voulu qu'ils se connaissent charnellement. S'il n'y avait pas eu cette nuit-là, Jehan n'aurait pas rejoint Montségur et surtout n'y aurait pas séjourné aussi longtemps. Il n'aurait pas connu le siège, les privations, la capitulation. Il n'aurait pas eu à fuir les bûchers. Qui d'autre que Dieu aurait pu le sauver des flammes du Prats des Cremats ? Pour quelle autre raison aurait-il été le seul survivant ? Il ne serait pas arrivé sur le Causse, il n'aurait jamais connu Sibylle. Ni la Bête. Oui, il en était désormais assuré : Dieu l'avait conduit au travers de toutes ces

épreuves parce qu'Il avait conçu pour lui un dessein supérieur – débarrasser la Terre de la Bête.

Dès lors, pourquoi Jehan craindrait-il quoi que ce soit de Sibylle ? Si elle s'offrait à lui, c'est que Dieu le voulait aussi. Il n'avait plus aucune raison de se sentir mortifié par son départ précipité de chez elle. Lorsqu'il avait senti qu'elle s'offrait à lui, tout son corps lui avait crié de s'abandonner aux plaisirs de la chair. Mais il avait trouvé la force de se détourner du Malin qui le tentait et, grâce à cela, Dieu avait pu conduire les pas de son cheval jusqu'à l'endroit précis où le monstre était sorti de terre en lui tournant le dos.

Jamais il ne s'y serait trouvé sinon. Il ne l'aurait pas rencontré. Il ne l'aurait pas blessé gravement, peut-être mortellement. Il n'aurait pas vu la vérité qui s'imposait désormais de façon si évidente.

Il devait suivre la voie que Dieu lui montrait avec autant de clarté.

Alors qu'il atteignait presque sa maison, Jehan bifurqua pour se rendre chez Sibylle. Il savait exactement ce qu'il allait faire et dire en la voyant. Tout serait simple. Il allait lui parler, lui demander de le pardonner pour son départ précipité et sa confusion. Et lui dire qu'il avait vaincu la Bête.

Lorsqu'elle réagirait à ses propos, il saurait, il verrait clair en elle. Si elle était, comme il l'espérait, l'instrument de Dieu, il lui donnerait enfin tout son amour sans retenue. Si par contre elle était la comparse du monstre mutilé, elle ne pourrait que manifester son désarroi ou sa peur. Dans ce cas, elle mériterait la mort. Et avant qu'il ne la tuât, serait-ce pécher que de la soumettre et de l'avilir ? Non, elle ne mériterait alors plus aucune pitié ni aucun respect.

Il la désirait plus que jamais.

Si Dieu le voulait, d'une façon ou d'une autre, elle serait sienne.

Les policiers ont réussi à récupérer la pièce à conviction dans un sachet en plastique sans vomir. Ça tombait bien, il n'y avait pas de genévrier en vue. Ils ont expliqué à Navet Propret qu'il n'allait pas pouvoir récupérer son 4x4 avant au minimum le lendemain pour qu'ils puissent y relever des empreintes éventuelles. Pas content du tout, Navet Propret. Et sa copine, encore moins. Visiblement, elle avait un sale caractère, celle-là. Ça ne devait pas

être facile tous les jours de vivre avec elle. Ils sont partis à pied chercher un hôtel pour la nuit. Leur chien avait l'air plutôt content de se dégourdir les pattes, lui. Mais Navet Propret le tenait en laisse bien serré, il fallait bien qu'il se venge sur quelqu'un et il n'était visiblement pas de taille face à Moumoune furax.

Bref, les flics sont partis en trombe vers le causse. Histoire sans doute de souligner l'urgence et l'intensité dramatique de la situation, ils ont mis le gyrophare et fait hurler leur sirène. Je me suis dit qu'ils regardaient trop les séries américaines, vu que la route était déserte, comme d'hab en cette saison. Klaus avait l'air de penser la même chose. Il avait beau essayer de rester imperturbable, on sentait bien une franche hilarité poindre sous son masque. Le regard fixé sur les flics en train de s'éloigner, il m'a dit :

- Fancy some more schnaps ?
- Fuckin' yes, mein lieber Freund.

On est retournés au bar et on a bu quelques autres verres. Ça commençait à aller vraiment très bien. On s'est pris un énorme fou rire en repensant à la tête de la minette quand les flics ont dit à Navet Propret qu'il devait leur laisser son 4x4 pour une durée indéterminée. Il devait être en train de passer une folle nuit à l'heure qu'il était. Genre couché avec un édredon dans la baignoire de son hôtel, pendant que chérie se roulait en boule sur le lit en tentant de repousser Médor par terre.

Et puis, tout d'un coup, j'ai eu un éclair de lucidité. Le sang frais. Si Navet Propret venait des Arcs de Saint Pierre, le sang frais sur son pare-choc ne pouvait pas venir de là-bas. Même en roulant vite, le 4x4 avait dû mettre au moins quarante minutes pour faire le trajet jusqu'à Meyrueis. Beaucoup plus qu'il n'en fallait pour qu'il sèche et ne goutte plus.

Le sang avait forcément été versé sur place. Quand le 4x4 était déjà à Meyrueis. Ce qui voulait dire que le meurtrier de Roland était sûrement parmi les personnes attroupées autour de la bagnole, quand le chien avait découvert le moignon.

Putain. Le tueur était là parmi nous, en train de se régaler de la scène qu'il venait de créer pour nous foutre les boules. Et la seule chose dont j'étais sûr, c'est que ce n'était pas moi. Ni Klaus, bien sûr. Bon, Navet Propret et sa chérie, c'était aussi hautement improbable. Ça laissait quand même pas mal de suspects.

Sibylle...

Sibylle savait forcément quelque chose. Il fallait que j'aie lui parler. Là, je n'étais plus vraiment en état de conduire mais, après une bonne nuit de sommeil, j'irais la voir, quoi qu'il m'en coûte de me retrouver face à elle.

Quelques verres plus tard, j'ai fini par m'écrouler comme une masse. Klaus m'a allongé sur son canapé-lit au premier. J'ai dormi jusqu'à 11 heures le lendemain. En me réveillant, je n'avais même pas mal à la tête. En fait, je me sentais plutôt très bien. Je n'ai pas vu Klaus en descendant, il avait dû sortir faire une course. J'ai voulu repartir par devant mais le cybercafé était fermé à clé. Je suis passé par l'arrière-cuisine et j'ai tiré la porte une fois dehors, elle ne peut pas s'ouvrir de l'extérieur sans clé.

J'ai pris ma voiture et j'ai foncé chez Sibylle. Sa maison était ouverte mais vide. Je suis entré et je me suis installé à la table de son séjour, bien décidé à attendre son retour. Tiens, au fait... Allait-elle arriver par la porte d'entrée ou par la trappe de la crypte ?

Jehan entendit un bruit léger dans son dos. Il se tourna. Sibylle était là. Elle avait une expression de tristesse, de désespoir même. Il se leva, lui dit fièrement qu'il avait tranché la main du monstre. Elle ouvrit la bouche comme pour hurler de douleur mais aucun son ne sortit de sa bouche.

L'infâme chienne. Elle était sa complice. Il se jeta sur elle, la fit tomber durement sur le sol. Elle perdit connaissance.

Il se mit à arracher furieusement ses vêtements. Le désir le submergeait. Quand il vit sa peau blanche, ses seins nus, le doux triangle de son pubis, il faillit jouir avant même de la pénétrer. Il dégagea son pénis dur et palpitant de sous ses braies et écarta sans ménagement les cuisses de Sibylle. Elle allait payer pour sa duplicité. Et lui allait avoir son dû.

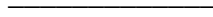
Il s'allongea sur elle pour la prendre quand il se sentit voler en arrière. Il crut que sa tête explosait en mille soleils.

Puis tout devint noir.

Hajran entendit un bruit léger dans son dos. Il se tourna. Sibylle était là. Elle avait une expression étrange. Il commença à se lever pour lui parler. Il distingua un reflet furtif dans ses yeux.

Dans un fracas silencieux, la foudre le transperça en un éclair aveuglant.

Puis tout devint noir.



Je l'ai entendue entrer dans mon dos. Je me suis tourné vers elle. Elle regardait quelque chose derrière moi. Je me suis demandé quoi.

Puis tout est devenu noir.

Chapitre 13

Entrailles

*Voilà qu'elle est tombée à terre, Babylone la grande,
repaire d'esprits impurs et demeure de tous les
démons.*

Apocalypse, 18, XII

*On a persuadé à votre esprit de mépriser tout ce qui
est terrestre, mais on n'a pas persuadé vos entrailles :
pourtant, elles sont ce qu'il y a de plus fort en vous.*

Friedrich Nietzsche

Ce sont des vermisseaux. Des cloportes. Ils ne sont rien. Ils souillent la Terre de leur simple présence. Ils sont des crachats de Dieu. Ils ne méritent aucune pitié. Qui aurait pitié d'un ver en le voyant se tortiller après avoir été coupé en deux ?

Eux, ils sont prêts à faire du mal sans hésiter. Ils ne voient que leur intérêt, leur petit bonheur égoïste. Ils veulent dominer, asservir ceux qui les entourent et qui sont encore plus méprisables qu'eux. Ils sont hautains alors qu'ils ne sont rien. Et ils veulent faire croire qu'ils sont le sommet de la Création ? Quelle obscénité !

J'aime les pourchasser pour les exterminer un par un. J'aime voir l'effroi sur leur visage quand je m'approche d'eux, ma masse à la main. Souvent, ils en souillent leur vêtements. Je vois leur urine fétide diffuser à travers le tissu et descendre le long de leurs jambes. Je sens l'odeur de leur merde expulsée de leur cul puant. Ils n'ont aucune dignité, aucun courage. Ce sont des larves.

J'aime leurs hurlements quand je me mets à briser leurs os. J'aime que ça dure. Ils sont tellement ridicules quand ils se tortillent de douleur, en gémissant et en pissant leur sang. Et ils m'implorant, ils m'implorant, leur sang et leur morve mêlés coulant dans leur bouche. Au début, ils me supplient de les épargner. Ensuite, de les achever.

Je ris de les voir ainsi, leur longue agonie est si drôle. Je me fais un plaisir de leur montrer qu'ils peuvent supporter bien pire que ce qu'ils ne peuvent imaginer. Et pendant bien plus longtemps qu'ils ne pourraient croire. A ce jeu-là, je suis un maître.

Après tout, physiquement, je suis un homme comme eux. N'est-ce pas délicieusement ironique ? Ils disent que Dieu les a créés à son image et ils pensent être supérieurs grâce à cette filiation. Comme si l'apparence de leur corps avait, à elle seule, quoi que ce soit de divin ! Comme si le plus laid et le plus contrefait d'entre eux avait autant de légitimité à dominer le monde que le plus lisse ! Ils sont pourtant les premiers à se mépriser

mutuellement, dès lors que les uns ont un aspect différent des autres – pire, dès lors que les uns habitent à un endroit dont les autres sont éloignés. Comment peuvent-ils se dire tous des enfants de Dieu s'ils sont prêts à massacrer ceux d'entre eux qu'ils appellent des étrangers ? Il suffit parfois qu'ils occupent deux landes voisines pour se haïr mutuellement. Sont-ils tous frères ou ne le sont-ils pas ? Est-ce que Dieu a créé uniquement ceux de tel hameau et pas ceux du hameau d'à côté ?

Quel piètre Dieu serait Dieu si son pouvoir était aussi insignifiant.

Ils ont un esprit tellement étroit qu'ils pensent que Dieu ne vaut pas mieux. Ce sont eux qui créent Dieu à leur image dérisoire. Comment peuvent-ils être aussi désespérément abêtis et incohérents ? Quand l'un d'entre eux décide d'habiter ailleurs que là où il est né, perd-il au passage son essence divine ? Est-on moins un enfant de Dieu selon le lieu où l'on vit ? Ils sont pathétiques et détestables.

La vérité, c'est qu'ils sont dominés par la petitesse de leur vie, l'envie, la jalousie, la défiance, l'infatuation, la bêtise et surtout l'ignorance. Il n'existe que deux sortes d'hommes : ceux qui ont le Savoir et les autres. Je fais partie des premiers. J'essaie de transmettre mes connaissances aux seconds et, s'ils sont incapables ou indignes de s'élever, je les extermine avec à la fois du dégoût pour leur condition et de la jouissance pour la fin que je leur fais connaître. Devant la mort, ils réalisent à quel point ils sont tous égaux et sans recours.

Les corps n'ont rien de sacré. Ils sont corrompus par les maladies, ils puent, ils sont source de douleur. Ils sont fragiles. Ils meurent et pourrissent. Qu'y a-t-il de divin là dedans ? Rien. Seule l'âme est divine. Seuls ceux qui élèvent leur âme s'approchent de Dieu. Tous les autres ne sont que des rebuts impurs et vains. Des simulacres grotesques qui ne naissent que pour mourir.

Moi, Dieu me parle. Il me montre la voie. Il me dit ce que j'ai à faire, qui je dois aller chercher, à quel moment je peux le surprendre, de quelle façon je vais le détruire. Dieu m'aime. Il me protège de tout, je suis invulnérable. Quand je dors, il m'emporte au Jardin des Délices. Il emplit mes rêves de fragrances délicieuses et de visions exaltantes. Le moment venu, quand j'aurai terminé ma mission sur terre, il me transportera chez lui pour l'éternité.

En attendant cet accomplissement, je prends plaisir à accomplir le dessein de Dieu. Je suis honoré qu'il m'ait confié une tâche aussi utile et aussi agréable. J'aime faire ce que je fais pour le servir.

Je suis le bras de Dieu. Je suis la colère de Dieu.

Eux, ces poux abjects, j'aime les conduire à la mort en leur montrant longuement à quel point leur corps est une inconvenance, un fardeau, une source de douleur. Ce corps dont ils sont si stupidement fiers. Cet amas nauséabond de chair fade, d'ossements disgracieux et d'entrailles infectes.

Comprennent-ils, au moins, que si je leur fais subir de telles tortures physiques avec autant de délectation, ce n'est pas par cruauté ou pour ma satisfaction égoïste mais par amour, oui, par amour pur et sincère pour eux ?

J'en doute.

Pendant que je les libère, que je les transfigure, que je leur montre où est Dieu, eux, ils hurlent et se lamentent, uniquement tournés sur eux-mêmes, comme toujours.

Ils ne valent pas mieux que des cafards qu'on écrase pour la seule raison que leur vue est écœurante.

Chapitre 14

La confrontation

L'homme est un loup pour l'homme, un monstre.

Michel Eyquem de Montaigne

La première chose que vit Jehan en ouvrant les yeux, ce fut le moignon bandé d’Azhargül, tout près de son visage. À la fois révolté et paniqué, il voulut se jeter en arrière mais ne parvint qu’à se cogner la tête, étant assis, pieds et poings liés, le dos contre une paroi rocheuse froide et humide.

La Créature l’avait capturé et elle devait être furieuse après lui. Elle allait sûrement le torturer le plus longtemps possible pour le faire payer de lui avoir tranché la main. Si Dieu ne faisait pas très rapidement un miracle, il allait connaître une agonie aussi lente qu’horrible.

Sans le quitter des yeux, Azhargül recula de trois pas pour mieux jouir de l’expression totalement défaite de Jehan. De sa main valide, il empoignait une masse grossière, qu’il balançait lentement d’avant en arrière. Eclairé par des torches accrochées aux parois de la caverne, il avait un aspect repoussant, le teint livide à force de vivre sous terre et de ne jamais exposer sa peau au soleil lors de ses sorties à la surface. Son accoutrement de bête était posé en tas derrière lui. Jehan reconnut sans mal les cornes ornant la coiffe en peau velue, qui l’avait fait méprendre Azhargül pour un animal.

Quelle mascarade ! La Bête était un homme comme lui. Comment ne l’avait-il pas compris plus tôt ? Un animal n’aurait jamais commis les atrocités dont il avait été témoin. Il se serait contenté de dévorer sa proie. Il aurait tué pour se défendre ou pour se nourrir, rien de plus. Il n’y avait qu’un homme pour martyriser à ce point d’autres hommes.

Azhargül s’avança à nouveau vers Jehan et posa sa masse. Il se pencha sur lui, approchant son visage presque à toucher le sien. Jehan sentit une nausée l’envahir en percevant son haleine infecte. Quand il entendit les mots du monstre, il crut que le sol s’effondrait sous lui.

- Tu as voulu déshonorer ma sœur, vermine.
- Ta... Quoi ? Sibylle est ta...

Azhargül le gifla à plusieurs reprises de toutes ses forces, manquant l'assommer.

- Pourceau ! Elle était prête à s'offrir à toi et toi, qu'as-tu fait d'elle ? Tu l'as traitée comme une ribaude ! Chien !

Dans un grand mouvement circulaire du bras, il saisit et souleva sa masse vers l'arrière, puis l'abattit de toutes ses forces sur le mollet gauche de Jehan. Les os éclatèrent comme des brindilles, avec un craquement écoeurant. Une explosion de douleur insoutenable traversa Jehan, qui poussa un long hurlement suraigu avant de s'évanouir.

Quand il revint à lui, la douleur le submergea à nouveau aussitôt. Elle irradiait par pulsation de son mollet vers tout le reste de son corps. Un bout d'os sanguinolent avait traversé la peau et dépassait à l'extérieur, alors qu'un énorme hématome commençait à se former. Combien de temps était-il resté sans connaissance ? Où était le monstre ? Affolé, il releva les yeux, tout en se recroquevillant le plus possible à l'idée de voir son tortionnaire lever à nouveau sa masse.

Azhargül était toujours là mais il lui tournait le dos. Il regardait vers le fond de la grotte, totalement immobile, le corps fléchi comme prêt à bondir. Il tenait toujours la masse à la main. Soudain, il s'enfuit vers sa gauche en quelques enjambées silencieuses et disparut par une anfractuosité.

Jehan reporta son regard dans la direction où Azhargül avait perçu une présence, tentant de percer les ténèbres. Le fond de la grotte était plongé dans le noir total.

Une silhouette sombre s'en détacha et s'avança vers la lumière.

En reconnaissant son visage, Jehan poussa un cri de stupéfaction.

J'ai ouvert les yeux. La tête me tournait un peu et me faisait mal. J'ai mis un bon moment à comprendre ce que je voyais. J'étais au fond d'une grotte. Ce n'était pas la crypte de Sibylle, il faisait froid et humide. Une odeur pestillentielle flottait dans l'air. Je n'arrivais pas à vraiment l'identifier mais j'ai pensé tout de suite à la maison dévastée de Roland.

J'ai sursauté. À trois mètres de moi, éclairé par des torches accrochées aux parois, se tenait une espèce de spectre livide. Un peu la tête de Lurch, le majordome zombie de la famille Addams.

Il tenait une masse de ses deux mains et il me fixait d'un air mauvais. C'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé que j'avais les bras attachés dans le dos. Lurch a fait deux pas vers moi et m'a dit d'une voix pas commode :

- Sais-tu qui je suis, cloporte ?

Merde, bien sûr que je savais, c'était évident. Il ne pouvait être que le serial killer. L'assassin de Roland. C'était l'odeur du sang que j'avais senti.

J'ai dégluti, incapable de prononcer un mot. Il s'est encore rapproché, a posé sa masse par terre et s'est penché vers moi. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien. Quand il s'est remis à parler, j'ai failli gerber tellement son haleine était infecte.

- Je suis le frère de Sibylle.

- Quoi ?

- Tu m'as entendu, cafard. Je suis le frère de celle que tu voudrais tant baiser. Chien obscène !

Il m'a craché à la figure puis giflé de toutes ses forces deux fois. J'ai cru qu'il m'arrachait la mâchoire.

- Sibylle ne sera jamais à toi, sale porc ! Comment peux-tu te croire digne d'elle ? Tu n'es qu'un ver de terre !

Vlan, une autre baffe. J'ai senti une dent bouger un peu et le goût du sang dans la bouche. Il fallait que je le calme, sinon il allait s'exciter de plus en plus.

- Je... Attendez ! Attendez ! Ne le prenez pas comme ça. Je ne lui ai jamais manqué de respect. Mes sentiments pour elle sont sincères et je ne...

Il m'a violemment serré le cou d'une main d'acier, me broyant la trachée avec une force incroyable. J'ai commencé à manquer d'air.

- Ma sœur ne sera jamais à toi ! Jamais ! Tu m'entends ? Tu m'entends, pauvre vermine ? Jamais ! Jamais !

Il m'a relâché enfin. J'ai essayé de retrouver mon souffle, la gorge en feu. Il a saisi la masse et s'est redressé. Putain, ce fou furieux allait me torturer à mort. Avec un regard haineux, il a soulevé son arme à deux mains. Ses yeux me parcouraient, il devait hésiter sur la partie de mon corps où il allait porter son coup. Je me suis recroquevillé, impuissant à me protéger. Il a fixé mon genou avec un sourire mauvais et soulevé la masse un peu plus haut. Putain, il allait me démolir.

Et là, miracle, il a rebaisé les bras, fait demi-tour vers le fond de la caverne et s'est figé.

Il avait dû entendre quelque chose.

Il s'est éloigné de moi de quelques pas et, tout à coup, il s'est jeté à genoux et s'est prosterné de tout son long, m'offrant la vue de son postérieur ridicule, sauf que je n'avais aucune envie de rire.

Une silhouette s'est détachée de l'obscurité.

Une silhouette tellement familière que j'ai cru halluciner.

- Klaus ?

- Es war eine Dummheit, was du thatest. Wie konntest du, du Kluger, eine solche Dummheit thun !

- Qu... quoi ? Qu'est-ce que tu... Klaus, merde, tu sais bien que je ne parle pas allemand.

- Tu as fait une connerie, et une belle. Comment as-tu pu, toi qui es futé, faire quelque chose d'aussi stupide !

- Hein ? Qu'est-ce que j'ai fait de stup... Mais qu'est-ce que tu fous là ?

- Je suis ici chez moi, dans mon domaine.

J'étais furieux, tout d'un coup. Beaucoup plus furieux que terrorisé. C'était quoi, ce plan pourri ?

- Chez toi ? C'est chez toi, ici ? Génial, ton intérieur ! J'adore la déco. Je comprends que tu préfères ça à ton appart au-dessus du cybercafé. C'est tellement plus spacieux, vraiment de beaux volumes. Tu me sers un verre ?

Klaus m'a gratifié d'un air atterré et m'a dit avec sa saloperie d'accent teuton :

- Ma caverne est grande et profonde et elle a beaucoup de recoins. On peut y cacher tout ce qui doit rester secret.

Lurch s'est approché de Klaus, buvant chacun de ses mots. Je l'avais presque déjà oublié, lui. Par contre, j'avais toujours la joue en feu, une dent branlante et le cou douloureux.

- Putain, Klaus, tu peux m'expliquer pourquoi je suis dans ce trou à rats à me faire cogner dessus par ton enfoiré de copain ? C'est quoi, ce cauchemar ?

Klaus a eu un grand sourire très doux, comme si tout cela était parfaitement normal et que j'étais un enfant à qui il fallait expliquer des évidences.

- La douleur est aussi une joie, la malédiction est aussi une bénédiction, la nuit est aussi un soleil.

- Espèce de malade, tu as complètement disjoncté ! Merde, détache-moi !

Il a pris un air faussement pensif, tenant son menton de la main en regardant vers le plafond.

- Es-tu quelqu'un qui a le droit d'être libéré de ses chaînes ? Il y a des gens qui ne valent plus rien si on leur lâche la bride.

- Comme ton acolyte, par exemple ? Celui qui m'a passé à tabac ? Ça ne serait pas lui que les flics recherchent partout, par hasard ? C'est ça, hein ? C'est bien lui, le monstre qui a massacré Roland et les autres ? À moins que ce soit toi ?

- Beaucoup trop d'hommes viennent au monde.

- Mais c'est quoi ces conneries ? Tu te rends compte de ce que tu me sors, là ?

- Mon frère, la guerre et les batailles sont-elles des maux ? Ce sont des maux nécessaires.

- Attends, attends, laisse-moi deviner. Tu entends des voix dans ta tête qui te disent de tuer tous ces gens, c'est ça ? Ou alors, c'est Dieu qui guide ton bras ?

- Dieu aussi a son enfer : c'est son amour des hommes.

- Tu es complètement fou. Vous êtes complètement fous tous les deux !

Il éclata d'un grand rire.

- Les personnes les plus sensées disent, en clignant de l'œil, qu'autrefois tout le monde était fou.

- Putain, tu es vraiment atteint, là. Klaus, il faut que tu ailles voir un psy, tu es aussi malade que ton zombie des cavernes ! Pauvre taré de facho de merde ! Nazillon de mes couilles ! Petit enfoiré de faux-cul !

Il m'a regardé en arrondissant les yeux et s'est courbé à moitié en avant, comme s'il admirait ma réplique. Puis il s'est mis à taper lentement des mains plusieurs fois d'un air moqueur et s'est esclaffé :

- J'aime les braves.

Lurch, par contre, ne trouvait pas ça drôle du tout. Il a poussé un grondement en me regardant d'un air pas commode. Merde, il fallait que je baisse d'un ton, sinon il allait m'étriper à mains nues. Mais j'étais furieux de réaliser que j'avais côtoyé pendant des mois un trou du cul de serial killer totalement azimuté à qui j'avais parlé de tout, y compris des

meurtres et de ce que j'en pensais. Et, oh merde, aussi de mon amour pour Sibylle, alors que l'autre taré se prétendait son frère. Et qu'il avait visiblement envie de me terminer tranquillement à la masse. Putain, j'étais mal. C'était vraiment l'hallu.

- Klaus, tu retiens ton demeuré de copain, OK ?

Il a fait mine de chasser une mouche imaginaire.

- J'aime beaucoup les pauvres d'esprit. Ils me permettent de mieux dormir. Ils sont heureux, surtout quand on leur donne toujours raison.

- Oui, ben là, je préférerais autant que tu lui donnes tort et qu'il repose sa masse par terre. Il m'a déjà foutu une dent en l'air et il m'a à moitié étranglé, c'est un furieux.

- Cesse de larmoyer comme une pluie matinale.

- Oh pitié, arrête avec tes conneries. J'en ai pris plein la gueule, tu n'arrêtes pas de débiter des insanités, je me caille, j'en ai marre. Détache-moi, je veux partir d'ici.

Klaus m'a répondu d'une voix douceuse.

- Veux-tu, mon frère, te retrouver seul ? Veux-tu chercher le chemin qui mène à toi-même ?

- Je veux juste sortir d'ici !

- Viens, mon ami transi de froid. Je vais te conduire là où je vais t'enterrer de mes mains.

- Quoi ? Comment ça, m'enterrer ? Oh putain, mais bien sûr, que je suis con. Klaus, tu m'as bien eu ! Hé, c'est une blague, c'est ça ? Chapeau, mec, j'ai tout gobé. Allez, détache-moi, maintenant. On arrête, OK ? On retourne au cybercafé et on se biture au schnaps. Comme ça je ferai connaissance avec ton nouvel ami si sympathique, là. Tu l'as trouvé où, lui ? Sur le casting d'un film d'horreur ? Trop fort ! Bonjour Lurch ! Toi, quand tu joues, tu y vas à fond, hein ? Putain, tu n'y es pas allé de main morte, je crois que tu m'as carrément déchaussé une dent. Bon, c'est fini maintenant. Je suis ton ami ! Hé Klaus, tu sais qu'à un moment, j'y ai vraiment cru ? Quel talent ! Tu avais l'air tellement habité par ce que tu disais ! Tellement vrai !

- Mais toi, il faut que tu manipules : je te connais assez pour le savoir ! Il faut toujours que tes mots aient un double, un triple, un quadruple sens.

Merde. Il m'a glacé, là. Il ne riait pas du tout. Il semblait vraiment plein de mépris pour moi. Non, pas de mépris. De haine.

Il a fait un signe à Lurch, qui s'est penché sur moi et a défait mes liens. Alors que, toujours assis, je me massais les poignets, le zombie m'a balancé rageusement son pied dans le ventre.

- Lève-toi, chien !

Ca m'a coupé le souffle.

- Espèce... de sale... malade...

Klaus, à son tour, m'a donné un coup de pied violent sur le côté :

- Tu bouges, tu t'étires et tu râles. Debout ! Debout !

L'enfoiré, il portait ses Doc Martens. Il a dû me casser une côte tellement ça m'a fait mal. Je me suis redressé aussi vite que j'ai pu, sans pouvoir retenir un gémissement.

Si je voulais m'en tirer vivant, il allait falloir que je trouve une bonne idée très vite.

- Comment as-tu osé souiller ma sœur, vermine ?

Azhargül souleva sa masse à deux mains au dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces. Hajran sentit ses os éclater et perdit brièvement connaissance tellement la douleur fut insoutenable. Il revint à lui, vit qu'un bout d'os avait traversé sa peau.

Azhargül ne lui prêtait plus attention. Il était tourné vers l'entrée de la caverne, humant l'air tel un animal. Tout à coup, il jeta la masse au sol, s'agenouilla, puis se prosterna face contre terre, les bras allongés devant lui.

Hajran tenta de scruter les ténèbres.

Une silhouette sombre s'en détacha sans un bruit et s'avança vers la lumière. Sans prêter attention à Azhargül immobile, l'homme s'approcha lentement d'Hajran, s'arrêta à quelques pas de lui et le fixa avec un petit sourire méprisant, les mains sur les hanches.

Hajran eut l'impression de l'avoir déjà vu. Soudain il le reconnut. Il en fut tellement sidéré qu'il en oublia momentanément sa douleur.

Clodomir.

L'ivrogne qu'il avait interrogé à la taverne de Mayrosius. Celui qui lui avait donné aussi facilement autant d'informations. Il s'était joué de lui.

- Tu as commis une grande stupidité. Comment se fait-il que toi, si rusé, tu sois aussi stupide ?

- Clodion ! C'est toi ! Dieu merci ! Aide-moi, je t'en supplie ! Ce démon m'a brisé la jambe !

- Voyez ce pauvre corps ! Ses souffrances et ses désirs, sa pauvre âme essaya de les comprendre. Elle crut qu'ils étaient le plaisir et l'envie criminelle d'atteindre le bonheur du couteau.

- Clodion, je t'en prie ! Dépêche-toi de me détacher ! Il peut revenir, il faut que nous partions d'ici.

- Hélas ! il y a tant de convoitises qui veulent aller vers les hauteurs ! Il y a tant de convulsions des ambitieux.

- Que dis-tu ?

- Montre-moi que tu n'es ni parmi ceux qui convoitent, ni parmi les ambitieux.

- Ne me connais-tu donc pas ! Tu sais que je t'ai toujours compris et aimé. Je suis une victime, comme toi, de la folie des hommes.

- C'est surtout ceux qui s'appelaient « les bons » que j'ai trouvés être les mouches les plus venimeuses : ils piquent en toute innocence ; ils mentent en toute innocence ; comment sauraient-ils être justes envers moi ! La pitié enseigne à mentir à ceux qui vivent parmi les bons. La pitié rend l'air lourd à toutes les âmes libres. Car la bêtise des bons est insondable. Partout où il y a petitesse, maladie et teigne, ils rampent comme des poux. Et mon dégoût seul m'empêche de les écraser.

Jehan resta bouche bée, interloqué par la violence de cette tirade. Puis il reprit :

- Clodion, tu avais raison : Sibylle est la complice du monstre. Il l'appelle même sa sœur. Maudite soit-elle !

- Faut-il donc tout de suite maudire, quand on n'aime pas ? Cela me paraît de mauvais goût.

- Mais elle a trompé ma confiance ! J'étais en droit de la punir. Elle méritait son châtement.

- « Châtiment », c'est ainsi que s'appelle elle-même la vengeance. Avec un mot mensonger elle simule une bonne conscience. Nul acte ne peut être détruit. Comment pourrait-il être supprimé par le châtiment !

- Quoi ? Prendrais-tu sa défense, maintenant ?

- La vanité blessée n'est-elle pas mère de toutes les tragédies ?

- Il n'est pas question de vanité. Cette chienne m'a abusé.

- Celui qu'enveloppe la flamme de la jalousie, pareil au scorpion, finit par tourner contre lui-même le dard empoisonné.

- Elle protège le monstre ! Elle est mauvaise, te dis-je.

- Peux-tu te fixer à toi-même ton bien et ton mal et suspendre ta volonté au-dessus de toi comme une loi ? Peux-tu être ton propre juge et le vengeur de ta propre loi ?

- Elle m'a menti !

- Mais elle est espiègle comme un petit enfant ! Et si je ne lui fermais la bouche, elle crierait à tue-tête.

- Que me chantes-tu là ? Je ne te comprends pas. Clodion, je t'en prie, assez parlé. Libère-moi maintenant, j'ai la jambe brisée, je souffre atrocement et le monstre se terre tout près d'ici, prêt à fondre sur nous ! C'est une bête féroce et sanguinaire !

- J'ai rencontré plus de dangers parmi les hommes que parmi les animaux.

- Mais *c'est* un homme ! Un démon incarné ! Il faut fuir d'ici au plus vite !

- Le plus dangereux ennemi que tu puisses rencontrer sera toujours toi-même. C'est toi-même que tu guettes dans les cavernes et les forêts.

- Co... comment sais-tu ? Tu as vu ce que je lui ai fait dans la forêt ? Seigneur ! Je suis stupide ! Tu es son complice ! Vil traître !

- Tu rends l'air de cette caverne lourd et empoisonné.

Jehan le fixa, interloqué. Était-ce un nouveau message mystérieux que Dieu lui envoyait pour le mettre à l'épreuve ? Il leva les yeux au ciel et se mit à murmurer :

- Ô Dieu ! Qu'essaies-tu de me dire ? Suis-je toujours indigne de ta grâce ? Je croyais que tu avais pardonné mes péchés. Je ne veux que te servir. M'abandonnerais-tu à nouveau ? Ai-je mal agi ?

Clodion leva les bras au-dessus de sa tête et regarda en l'air également, en déclamant d'un ton ironique :

- Et de nouveau le plomb de sa faute pèse sur lui, de nouveau sa pauvre raison est engourdie, paralysée et lourde. Si du moins il pouvait secouer la tête, son fardeau roulerait en bas. Mais qui secouera cette tête ?

- Tais-toi, suppôt de Satan ! Je n'ai pas peur de toi ! Mon cœur est pur ! Dieu emplit mon cœur, Dieu m'attend à ses côtés.

- Il faut que tu veuilles te brûler dans ta propre flamme : comment voudrais-tu te renouveler sans t'être d'abord réduit en cendres !

- Brûle-moi donc dans tes chaudrons, démon ! Tu ne brûleras pas mon âme.

- Tout ce dont tu parles n'existe pas : il n'y a ni diable, ni enfer. Ton âme sera morte, plus vite encore que ton corps. Ne crains donc plus rien.

- Tu es fou, Clodion ! Tu as perdu la raison !

- Moi ou bien toi ! Mais moi, je suis le plus fort de nous deux : tu ne connais pas ma pensée la plus profonde.

- Parce que toi, tu crois connaître la mienne ? Te voilà bien présomptueux. Mon esprit t'échappe largement. Pendant que je m'élève vers Dieu, tu te terres dans un trou sans fond.

Clodion prit un air faussement impressionné et fit mine de s'incliner respectueusement. Il reprit d'un ton obséquieux :

- Es-tu une force nouvelle et un droit nouveau ? Un premier mouvement ? Une roue qui roule sur elle-même ? Peux-tu forcer des étoiles à tourner autour de toi ?

Puis il éclata de rire.

- Je te plains, Clodion. Je te méprise. Tu n'échapperas pas à la colère de Dieu.

- Je méprise ton mépris. Et si tu m'avertis, pourquoi ne t'es-tu pas averti toi-même ?

- La haine t'étouffe. Dieu me guide vers la pureté et toi tu t'embourbes dans la fange.

- Va dans ta solitude avec mes larmes, ô mon frère. J'aime celui qui veut créer plus haut que lui-même et qui périt aussi. Solitaire, tu suis le chemin qui mène à toi-même. Solitaire, tu suis le chemin de l'amant : tu t'aimes toi-même, c'est pourquoi tu te méprises, comme seuls méprisent les amants. Tu seras hérétique envers toi-même, fou et incrédule, impie et méchant.

- Mais que veux-tu ? Qu'attends-tu de moi ? Que cherches-tu en agissant ainsi ?

- Ce que je cherche ici ? La même chose que toi, trouble-fête ! C'est-à-dire le bonheur sur la terre.

- En tuant ceux que tu juges indignes ? Pourquoi t'enfermes-tu donc dans la haine au lieu d'aller apporter la lumière aux autres hommes, si tu te crois d'une telle élévation d'âme ?

- Un tel vagabondage s'est donné le nom « d'amour du prochain » : c'est par ce mot d'amour qu'on a le mieux menti et dissimulé, et ceux qui étaient à charge plus que tous les autres.

- Assez ! Je ne veux pas en entendre plus !

- Séparons-nous donc ici. Mais j'aurais plaisir à te revoir.

Il fit une courbette et leva le bras en pointant son index en l'air.

- Là-haut est le chemin qui mène à ma caverne.

Il frappa fortement deux fois dans ses mains, tourna les talons et s'enfonça dans l'obscurité d'où il avait surgi. Azhargül réapparut aussitôt, s'approcha de Jehan à grandes enjambées et se pencha sur lui. Jehan se tassa, craignant d'être à nouveau frappé. Mais Azhargül se contenta de défaire ses liens. Puis, il le remit debout sans ménagement. Jehan hurla et manqua s'évanouir à nouveau en sentant la douleur lancinante irradier de sa jambe cassée. Indifférent, Azhargül lui fit signe d'avancer vers un boyau qui s'ouvrait face à eux.

Jehan se dit que s'il revoyait un jour la surface, il ne pourrait jamais y parvenir sans l'aide de Dieu. Malgré la souffrance horrible qui le traversait à chaque pas, il se mit à claudiquer devant Azhargül.

Chapitre 15

Les marches de l'éden

Ce qui commence mal finit mal.

Euripide

Avec Klaus et Lurch sur les talons, je suis arrivé dans une nouvelle caverne voûtée. Il y régnait une puanteur horrible, une charogne devait être en train de pourrir quelque part. J'espérais que ce n'était pas le corps de Roland. Je savais que c'était vraisemblablement lui. J'étais mal barré.

Lurch m'a poussé violemment dans le dos pour m'envoyer par terre. Alors que j'essayais d'amortir ma chute comme je pouvais en tendant les bras en avant, j'ai senti une douleur fulgurante me traverser la jambe. J'ai poussé un cri et j'ai roulé sur le dos. Putain, je venais de me fracturer le tibia, j'en étais sûr. J'ai vu l'arête rocheuse sur laquelle je m'étais brisé l'os en tombant. Lurch et Klaus ont éclaté de rire. C'est bon de se sentir soutenu. Enfoirés.

Klaus a ensuite dit au zombie :

- Azhargül, laisse-moi un peu seul avec mon cher ami. Mein lieber Freund.

Bon, voilà, Lurch s'appelait Azhargül. Enchanté, vraiment cool comme petit nom. Ce n'est pas que je me sentais spécialement plus en sécurité, mais ça m'a quand même fait plaisir de le voir se tirer. Surtout qu'il est parti avec sa masse à la main. Même si ça peut sembler insensé, je me suis dit qu'avec Klaus tout seul, j'avais plus de chance de négocier ma survie. Il s'est tourné vers moi.

- J'aime beaucoup Azhargül. Tu sais, il est un peu simplet mais il a un bon fond.

- Si tu le dis... Tu peux m'expliquer un truc ?

- Je t'écoute.

- Est-il vraiment le frère de Sibylle ?

- Oui et non. Sibylle a été adoptée à sa naissance par un couple qui a eu ensuite des enfants de façon naturelle. Un garçon et deux filles. Le garçon, c'était Azhargül. Lui et Sibylle étaient très proches pendant leur enfance et le début de leur adolescence. Azhargül a

peut-être voulu être un peu trop proche d'elle quand il a atteint sa puberté, à peu près en même temps qu'elle.

- Charmant.

- Je n'en suis pas sûr, il ne me l'a pas vraiment dit mais à chaque fois qu'on parle de Sibylle, il est visiblement très perturbé et de façon explicite, si tu vois ce que je veux dire. Tu me diras, ils ne sont pas vraiment liés par le sang, après tout. Bref, un jour, Sibylle a tout laissé derrière elle et elle est partie. Il s'est senti abandonné et, peu après, il est parti aussi. Elle, elle est arrivée sur le Causse. Lui, il a fréquenté diverses sectes plus ou moins farfelues jusqu'au jour où il m'a rencontré. Je suis devenu son maître à penser. Je lui ai appris comment aller vers la pureté. Je lui ai aussi permis de retrouver la trace de Sibylle. Je crois qu'ils se voient de temps en temps, c'est ce qu'Azhargül m'a laissé entendre, en tout cas. Touchant, non ?

Je suis resté un bon moment silencieux, à digérer ces incroyables révélations. J'ai senti une crispation au ventre à l'idée que peut-être Sibylle avait été l'amante de ce monstre quand ils étaient ados. Peut-être même qu'elle l'était redevenue. Non, je n'arrivais pas à y croire. Pas Sibylle, pas avec lui ! Elle avait même dû fuir de chez elle pour éviter ça, justement.

Il n'empêche, elle savait depuis le début qu'Azhargül était caché là, sous la crypte. Elle venait sûrement de passer un moment avec lui quand je l'avais surprise en train de sortir du passage sous l'obsidienne. Elle était au minimum la complice de ce malade.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Klaus a repris :

- Crois-le ou pas, Azhargül n'a jamais fait de mal à une mouche. Il s'imagine des tas de trucs mais en fait, il se contente de faire le rabatteur, déguisé en bête mystérieuse qui hante le Causse. Ensuite, il se contente de regarder. Je suis son maître et il est mon disciple.

- Il se contente de regarder quoi ? De quelle façon tu tortures et tu tues tes victimes ? C'est ça que tu veux dire ?

- Oh ! Mais quels vilains mots. À t'entendre, on croirait que c'est mal, ce que je fais.

- Klaus, tu es complètement malade ou tu te fous de ma gueule ?

- Décidément, tu es aussi limité que tous les autres. Je vais prendre un grand plaisir à te purifier.

- Me purifier ? Ah, parce que toi, tu es pur et que tu vas me montrer le chemin de la lumière, c'est ça ?

- Mais bravo ! Tu comprends mieux que je ne l'aurais cru. Oui, c'est exactement ça. Je vais te montrer le chemin de la lumière.
- Vas-y, ô maître ! Je t'écoute et je me prosterne ! Montre-moi la lumière !
- Tes sarcasmes ne me touchent pas, pauvre vermine. Et je n'ai nul besoin de te parler pour te purifier. Je vais simplement te débarrasser de ce qui t'encombre le plus : ton corps.
- Quoi ?
- Je vais ouvrir ton corps partout où ce sera nécessaire, jusqu'à ce que ton âme soit enfin libérée. Je vais te donner la lumière.
- Espèce d'enfoiré de psychopathe !
- Allons, allons. Laisse-moi te montrer à quel point tu pourrais te sentir mieux sans ton corps. Azhargül ! Aide-moi à transporter notre ami.

Ils arrivèrent dans une nouvelle caverne voûtée. Hajran reconnut immédiatement le coffre au palimpseste. Que faisait-il là ? Azhargül lui fit signe de s'arrêter.

Hajran s'appuya sur un rocher pour reprendre des forces, la jambe en feu. Il regarda son ravisseur s'approcher du coffre, l'ouvrir, en tirer le mystérieux parchemin et chercher un passage précis en suivant les lignes du bout du doigt.

Finalement, Azhargül se tourna vers Hajran et déclama d'une voix forte :

*La dame sait ce qui est d'or
Et prend les marches de l'éden.
Elle sait ouvrir toutes les portes.
Des mots elle obtient l'univers.*

Hajran se demanda ce que cela pouvait bien vouloir dire. Les vers semblaient parler de Sibylle mais leur sens était obscur. Qu'était-il censé faire ? Azhargül semblait attendre quelque chose. Hajran leva ses mains en haussant les épaules, en signe d'incompréhension. Azhargül cracha par terre et lui dit :

- Tu es vraiment stupide, cloporte. Et moi qui essaie de te donner une chance parce que ma sœur t'aime. À quoi bon, si tu as moins de cervelle qu'un ver de terre. Je vais te

laisser méditer seul sur les mots que je viens de te dire. Ils peuvent te sauver la vie. Quand je reviendrai, si tu es toujours là, cela voudra dire que tu mérites amplement ton sort. Je serai avec mon maître. Je prendrai plaisir à le regarder te purifier.

Puis il partit, laissant Hajran dans le noir total.

Dans le noir presque total.

Au bout de plusieurs minutes en effet, Hajran distingua une sorte de lueur diffuse venir de la voûte de la caverne où il gisait. Était-ce une hallucination ? Soudain, il comprit ce qu'il voyait : la roche en obsidienne était juste au-dessus de lui et si elle projetait ce halo faible et incertain, c'est que les cierges qui étaient posés dessus étaient allumés. Sibylle ! Sibylle était là, presque à portée de main ! Voilà ce que voulaient dire les vers que lui avait lus Azhargül. Sibylle était celle qui avait les clés de sa survie.

« La dame sait ce qui est d'or » signifiait qu'aux yeux de son frère, si elle aimait Hajran, c'est qu'il en était digne, quelle que soit sa jalousie malsaine à son égard. « Les marches de l'éden » étaient celles qui conduisaient à la surface, à la vie, au bonheur d'être libre avec elle. « Elle sait ouvrir toutes les portes », bien sûr ! Et en particulier, celle que formait l'obsidienne et qu'il suffisait d'ouvrir pour le libérer. « Des mots elle obtient l'univers »... là, Hajran ne comprenait pas vraiment le sens de ce dernier vers. Peut-être une allusion au fait qu'elle était muette mais qu'elle connaissait les secrets de l'univers grâce au palimpseste ? À moins que...

Peu importait. Il fallait qu'il arrive à gravir les marches de pierre qui le séparaient de la sortie, qu'il approche le plus près possible de l'obsidienne et qu'il crie de toutes ses forces pour que Sibylle comprenne qu'il était là. Il rassembla ses forces et commença à ramper péniblement vers l'endroit où devaient se trouver les marches. Il ne pouvait se permettre de prendre du repos. Clodomir pouvait revenir n'importe quand et Hajran n'était certainement pas en état de lui tenir tête. S'il ne parvenait pas jusqu'à la crypte à temps, il mourrait.

Jehan s'effondra, épuisé, sur le sol de la caverne. Il se retrouva à moitié dans une flaque d'eau glacée mais il ne se sentait plus la force de bouger, paralysé par la douleur lancinante de sa fracture qui ne lui laissait aucun répit. Azhargül le fixa dans les yeux et lui dit :

- Voici ce que je dirai à Sibylle quand je la reverrai après ta mort prochaine.

Puis il lui lut le quatrain qu'il venait de choisir dans le palimpseste.

*A genoux je prie que tu sois
Protégée par les bras d'un homme
Qui te donne vie et t'élève
Au lieu de t'avilir, indigne.*

Jehan sentit les larmes couler de ses yeux. Il se sentait soudain tellement seul et désespéré. Il allait mourir d'une façon misérable, après de longues tortures, à des dizaines de pieds sous terre, oublié de tous. Il avait vu disparaître ses derniers amis et il avait trahi petit à petit leur idéal au lieu de le préserver. Il ne resterait rien de sa vie. Plus personne n'avait d'affection pour lui. Plus personne ne le regretterait. Même Dieu l'avait définitivement abandonné.

Azhargül crut qu'il pleurerait de remords pour sa conduite odieuse avec sa sœur. Il se pencha sur lui et lui dit :

- Tu es vraiment pitoyable, cloporte. Mais puisque tu as enfin conscience de ta déchéance, je vais te donner quelques instants de sursis pour que tu puisses méditer un peu sur la noirceur qui t'habite. Quand je reviendrai, je serai avec mon maître. Je prendrai plaisir à le regarder te purifier.

Puis il partit, laissant Jehan dans le noir total.

Dans le noir presque total.

Quand il distingua le halo à peine visible au dessus de sa tête, il comprit qu'il lui restait une chance de s'en tirer. À condition d'éliminer deux derniers obstacles.

Il faudrait qu'il parvienne, malgré sa jambe brisée, jusqu'en haut des marches qui menaient à l'obsidienne. Et qu'ensuite, il sache convaincre Sibylle de l'aider alors que la dernière fois qu'ils avaient été ensemble, il était en train de la violer.

Il se mit à ramper péniblement dans la direction où devaient se trouver les marches.

Ils m'ont soulevé, m'ont transporté sur quelques mètres et m'ont jeté sans ménagement sur le sol. J'ai atterri douloureusement dans une flaque glacée, ma jambe m'envoyant une nouvelle décharge à travers tout le corps. La puanteur que je sentais depuis tout à l'heure m'a pris à la gorge. Et là, j'ai vu les restes de Roland à côté de moi. Je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas gerber. Le corps était boursoufflé, livide, lacéré d'innombrables blessures et entièrement couvert d'hématomes noirs. Mais aucun doute, c'était bien Roland. D'ailleurs, il lui manquait une main. Celle qui portait la chevalière. Celle qui s'était retrouvé sur le 4x4 de Navet Propret à Meyrueis.

- Klaus, la main de Roland sous le pare-choc du 4x4...

- Mais dis-moi, tu vas finir par me faire croire que tu as une parcelle d'intelligence dans ta cervelle de fourmi.

- Comment as-tu... Je veux dire... Attends, on était tout le temps ensemble et... Oh merde, mais bien sûr.

- Tu y as mis le temps.

- Quand tu es soi-disant allé chercher le schnaps et que tu as mis des plombes à revenir...

- J'avais envie de m'amuser un peu. J'ai récupéré la main de Roland dans un des congélos de l'arrière-cuisine, je suis sorti dans la rue en passant par la petite cour, j'ai glissé sa main sous le pare-choc, je suis revenu prendre le schnaps et je t'ai rejoint. Ensuite, le chien s'est mis à aboyer.

- Putain de pervers de merde !

- Je suppose que c'est un compliment.

- Et le sang frais ?

- Ah oui. Tu m'as impressionné quand tu as remarqué ça. Je me suis un peu éraflé dans l'arrière-cuisine en me dépêchant. A l'avant-bras, heureusement. J'avais les manches de mon pull retroussées, il m'a suffi de les rebaisser pour que tu ne voies rien. Mais trêve de bavardages. Azhargül et moi avons quelque chose à faire qui ne peut attendre. Nous te laissons un peu avec Roland, vous avez sûrement plein de choses à vous dire sur l'impermanence et l'inutilité de l'enveloppe corporelle. Je reviens dès que possible pour finir cette intéressante conversation. Sois heureux, bientôt tu seras purifié à jamais.

- Va te faire mettre par ton zombie !

- Toujours aussi poète, toi. Tiens, à ce sujet-là, il y a un petit quatrain qui semble écrit pour toi dans le palimpseste. Azhargül ?

J'ai redressé un peu la tête en direction d'Azhargül. Il a posé devant lui le coffre au palimpseste. Le coffre ? Que faisait-il là ? Il en avait la clé, comme Sibylle. Il l'a ouvert, en a tiré le parchemin et a cherché un extrait précis en suivant les lignes du bout du doigt.

Finalement, il s'est tourné vers moi et a déclamé d'une voix forte :

De t'aimer j'ai tenté mais tu m'as repoussé.

Je ne sais où tu vas, je sais là où tu es.

Ma douce amie j'ai tant envie d'être avec toi.

Confus je suis depuis si longtemps, plus n'y crois.

Puis ils sont partis, me laissant dans le noir total.

Dans le noir presque total.

Chapitre 16

Vers la lumière

Par un moment, tout est sauvé. Par un mot, tout est perdu.

Confucius

Hajran parvint enfin en haut des marches, sur le petit palier en bois. Il était à bout de forces, il avait beaucoup saigné et s'était évanoui plusieurs fois de douleur lors de son interminable ascension. Il toucha de la main l'obsidienne qui luisait doucement au ras de sa tête. Il appela plusieurs fois Sibylle aussi fort qu'il le pouvait. Pouvait-elle l'entendre ?

Elle était là. Elle l'entendit dès la première fois. Elle se sentit profondément désespérée. Elle ne pouvait pas dire un mot. Les mots étaient enfermés à l'intérieur d'elle. Elle eut la vision cauchemardesque de Père Lúka la chassant du monastère pour toujours. Elle fut traversée à nouveau par la déchirure qui n'avait jamais cessé de la brûler depuis. Elle se mit à pleurer silencieusement.

Les cris faibles d'Hajran la ramenèrent à la réalité. Elle chassa le souvenir pénible qui la hantait. Il fallait qu'elle le sorte de là. Elle ne pouvait pas bouger l'obsidienne, Hajran était juste dessous, sur le palier, armant sans le savoir le piège qui protégeait l'accès aux cavernes inférieures. Si elle poussait la pierre, la trappe retenant un énorme amoncellement de rocs s'ouvrirait et Hajran serait enseveli pour toujours. Il fallait qu'elle lui fasse comprendre de quitter le palier pour qu'elle puisse ouvrir sans risque. La seule autre solution était de lui indiquer comment actionner l'ouverture lui-même en neutralisant le piège. Encore fallait-il qu'il sache sur quels leviers jouer.

Le quatrain contenait la clé.

La verge en mains mise au milieu de branches

De l'onde il mouille et le limbe et le pied.

Une peur et voix frémissent par les manches

Splendeur divine, le divin près s'assied.

Mais comment l'expliquer à Hajran ? Elle eut soudain une idée. Elle attrapa l'un des gros bougeoirs en métal, et jeta le cierge par terre. Puis à l'aide du chandelier, elle frappa l'obsidienne à la base. Il ne se passa rien. Elle recommença, plus fort. Et encore et encore. Un éclat minuscule sauta. Puis un autre. Elle frappa de plus belle. Elle finit par s'arrêter pour reprendre son souffle, épuisée. Une anfractuosité étroite s'était formée. Elle pouvait glisser tout juste deux doigts. Il fallait qu'elle lui fasse signe de redescendre de quelques marches. Tant qu'il restait sur le palier, il maintenait le piège armé.

Hajran vit l'index de Sibylle passer par le trou minuscule. Malgré son épuisement et la douleur qui le paralysait, il sentit une vague de chaleur l'emplir tout entier. Il tendit la main pour toucher le doigt de Sibylle. Il le caressa doucement, le sentant frémir à son contact. Des larmes se mirent à couler à nouveau sur les joues de Sibylle. L'image de leurs deux corps enlacés quelques heures auparavant lui remonta à l'esprit et elle laissa échapper un soupir empli d'émotion. Il fallait qu'elle le sauve. Elle avait besoin de lui, elle voulait le sentir à nouveau contre elle et le garder pour toujours.

Elle retira son doigt pour qu'Hajran le lâche. Puis, elle le reglissa dans l'anfractuosité et le pointa vers Hajran deux fois, pour qu'il comprenne qu'elle essayait de lui dire quelque chose. Hajran, fasciné, saisit le message. Il dit à Sibylle :

- Sibylle, pourquoi ne m'ouvres-tu pas ?

Elle fit lentement un signe de dénégation de son index.

- Parce que tu ne peux pas ?

Elle confirma en agitant le doigt de haut en bas.

- Quelque chose t'empêche de bouger la pierre ?

Oui.

- Quoi ?

Toi.

- Moi ?

Oui.

- Que dois-je faire ?

Reculer.

- Il faut que je recule ?

Oui.

- Sibylle, j'ai perdu beaucoup de sang et j'ai la jambe brisée. Je suis épuisé. Pourquoi faut-il que je recule ?

Elle fit lentement du bout de son doigt un signe de croix puis le pointa à nouveau vers lui. Tu vas mourir.

- L'ouverture est piégée ?

Oui.

- Et si je me sers des leviers ?

Signe de croix. Hajran se souvint d'avoir vu bouger certains leviers et pas d'autres quand il avait refermé le passage après sa visite sous la crypte. Ceux-là seulement étaient utiles. Les autres devaient être des leurres. Les actionner à tort devait déclencher le piège. Mais lesquels étaient les bons ? Il n'en avait plus aucune idée. Et se tromper signifiait la mort.

- Je comprends.

Le doigt disparut. Hajran sentit une lassitude immense l'envahir. Sibylle devait avoir une autre idée. Il se demanda où se trouvaient Clodomir et Azhargül. Peut-être étaient-ils en train de revenir pour l'achever. S'il ne bougeait pas de là, il mourrait. S'il bougeait de la mauvaise façon, il mourrait aussi. Il n'avait plus qu'à attendre.

Il dû s'endormir un peu. Quelques secondes, une heure, plus ? Il n'en avait aucune idée, rien ne lui permettait d'évaluer le temps qui passait. Enfin, il entendit des sons furtifs lui parvenir par le trou de l'obsidienne. Sibylle était de retour.

Un petit rouleau de parchemin de la taille de son doigt apparut dans l'anfractuosité puis tomba sur sa poitrine. Hajran le déroula et le regarda perplexe. Il était couvert de signes qui lui étaient incompréhensibles. Sibylle venait de lui décrire comment utiliser les leviers. Les mots qui pouvaient le sauver étaient là, devant ses yeux.

Mais il ne savait pas lire.

Il ne savait pas lire.

Des sons étouffés lui parvinrent, quelque part en dessous de lui. La lueur fantomatique d'une torche vint se refléter sur l'obsidienne. Ses bourreaux étaient de retour. Ils approchaient.

Il se redressa à moitié, péniblement. Il regarda le bout de parchemin inutile. Puis les leviers. Il essaya de suivre le trajet des cordes dans les poulies.

Et puis, il se décida. Il n'avait plus rien à perdre.

- Sibylle, je t'aime, chuchota-t-il. Je t'aime.

Il prit une grande inspiration, saisit deux des leviers à pleines mains et les baissa en appuyant de tout son poids.

Jehan s'allongea épuisé sur le palier en bois. Il fallait qu'il reprenne son souffle. Il ferma les yeux quelques instants. Sibylle était là, de l'autre côté. Il pouvait voir la lueur des cierges traverser faiblement les parties les plus translucides de l'obsidienne. Comment allait-il parvenir à la convaincre de l'aider ? Il l'avait traitée avec moins d'égard qu'une fille de joie. Elle devait le haïr. Il décida de se lancer.

- Sibylle ? Sibylle, c'est moi, Jehan. Il faut me pardonner, Sibylle. J'ai été trompé par Clodion. C'est lui, le monstre. Sibylle ? Tu m'entends ? C'est lui qui m'a embrouillé l'esprit en me faisant croire que tu étais la complice de la Créature. Je sais tout, maintenant. Je sais qu'Azhargül est ton frère. Il m'a pardonné, il m'a fait grâce pour que je puisse te parler. Je te demande pardon. Sibylle, je suis blessé, j'ai mal, Clodion va revenir, aide-moi, sinon il va me tuer. Sibylle ! Je t'en supplie !

Il vit une ombre occulter fugitivement les reflets des cierges. Sibylle venait de bouger. Elle avait tout entendu. Elle allait l'aider. Elle allait...

Tout s'éteignit.

Elle partait. Elle l'abandonnait. Elle se vengeait de l'ignominie qu'il lui avait fait vivre. Elle le laissait prisonnier, en sachant qu'il en mourrait. Il hurla :

- Non !

Le noir et le froid l'enveloppèrent comme un suaire. Il se mit à sangloter comme un bébé. Il allait mourir au fond de ce trou. Il aurait cette caverne pour unique linceul et l'obsidienne pour pierre tombale.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Il finit par s'endormir, épuisé, brisé. Il fut réveillé par le son de coups sourds et réguliers. En ouvrant les yeux, il vit immédiatement que les cierges étaient à nouveau allumés. Sibylle était revenue. À l'aide d'un des chandeliers, elle essayait d'effriter l'obsidienne en en frappant la base de toutes ses forces. C'était ce qui l'avait tiré de son sommeil. Un éclat un peu plus gros que les autres finit enfin par sauter. Jehan pouvait désormais voir un rai de lumière à travers le trou qui venait de se former.

- Sibylle ! Tu es revenue ! Ouvre-moi, vite.

Pour seule réponse, il vit l'index de Sibylle passer dans le trou et le pointer deux fois avant de se retirer.

- Que... Que veux-tu me dire ?

Elle glissa à nouveau son index, le pointa vers lui et le remua doucement de droite à gauche. Soudain, il saisit.

- Tu ne peux pas ouvrir ?

Un dialogue étrange s'engagea. Sibylle répondait aux questions de Jehan uniquement avec son index. Elle finit par lui faire comprendre qu'il devait soit quitter le palier en bois, soit actionner les bons leviers pour ouvrir le passage lui-même, sinon un piège mortel se déclencherait et l'ensevelirait.

Jehan se sentait incapable de redescendre. Les marches étaient abruptes et glissantes et le moindre dérapage pouvait être fatal. Sa jambe le faisait bien trop souffrir, il n'avait rien bu ni rien mangé depuis une éternité, il avait perdu beaucoup de sang. Il était épuisé. Il dit à Sibylle qu'elle allait devoir lui expliquer comment utiliser les leviers en déjouant le piège. Elle lui fit signe de l'attendre. Il l'entendit s'éloigner en courant. Un long moment s'écoula. Puis elle revint.

Un petit rouleau de parchemin de la taille de son doigt apparut dans l'anfractuosités puis tomba sur sa poitrine. Jehan le déroula et le regarda, perplexe. Il sourit enfin pour la première fois depuis très longtemps. Sibylle venait de lui décrire comment utiliser les leviers. Les mots qui pouvaient le sauver étaient là, devant ses yeux.

Des sons étouffés lui parvinrent, quelque part en dessous de lui. La lueur fantomatique d'une torche vint se refléter sur l'obsidienne. Ses bourreaux étaient de retour. Ils approchaient.

Jehan lut fébrilement les instructions. Elles étaient simples. Il fallait qu'il tire sur les deux leviers qui... Il s'arrêta au milieu de son geste.

Seigneur. Comment pouvait-il être aussi naïf. Elle n'avait absolument aucune raison de lui pardonner sa tentative de viol. Elle voulait sa mort, cette catin. Elle voulait le piéger. Telle était l'unique raison pour laquelle elle avait fini par revenir après avoir décidé de le laisser.

Elle voulait être sûre qu'il n'eût aucune chance de s'en sortir par chance, en actionnant justement les bons leviers. S'il suivait ses prétendues indications salvatrices, il courrait à une mort certaine. Et si ses bourreaux arrivaient précisément à ce moment-là, c'était sans aucun doute parce qu'elle était elle-même allée les prévenir pour qu'ils l'achèvent s'il survivait au piège protégeant l'ouverture du passage. Quelle chienne abjecte !

Heureusement, Dieu venait de lui montrer le chemin de la lumière. Il allait ouvrir le passage en actionnant les autres leviers, en lieu et place de ceux qui figuraient sur ses instructions et ainsi, échapper à ses poursuivants. Ensuite, il terminerait ce qu'il avait commencé avec Sibylle. Elle subirait enfin son juste châtiment et enfin, il la tuerait sans hésiter.

Sans hésiter, il baissa les deux autres leviers.

Sibylle me glissa par la petite anfractuosité une feuille de papier roulée en un cylindre mince comme une cigarette. Je l'ai déroulé aussi rapidement que j'ai pu. J'étais gelé et fiévreux en même temps. J'avais l'onglée, tout en sentant une suée me tremper le front.

J'ai entendu des sons étouffés me parvenir, quelque part en dessous de moi. La lueur fantomatique d'une torche s'est reflétée sur l'obsidienne. Mes bourreaux étaient de retour. Ils approchaient. Il fallait que je fasse très vite.

Merde, Sibylle, tu ne pouvais pas t'exprimer plus simplement ?

« La seule fois où je suis descendue voir mon frère pour essayer lui parler, c'est parce qu'il avait laissé le passage ouvert par inadvertance. Et quand je suis repartie, c'est lui qui a refermé derrière moi. Je n'ai pas vu quels leviers il a actionné. Mais j'ai trouvé les indications dans le palimpseste. Les voici :

*La verge en mains mise au milieu de branches
De l'onde il mouille et le limbe et le pied.*

*Une peur et voix frémissent par les manches
Splendeur divine, le divin près s'assied.*

La verge correspond à une tige métallique de l'alidade, qui est une sorte de règle graduée. Les branches sont celles de l'alidade qui ont une forme courbe, d'où le mot d'onde. Le limbe et le pied se rapportent aux parties de l'alidade qui permettant de mesurer l'écart entre les branches. Les manches sont les leviers à actionner. La peur est celle de se tromper et la voix l'espoir de bien choisir les bons leviers. Si tel est le cas, tu verras la lumière, représentée dans le dernier vers du quatrain par l'expression « splendeur divine » et le fait que tu atteindras alors le bonheur suprême.

Voici donc ce qu'il faut que tu fasses. La main sur le compas à la jonction des deux jambes, place une extrémité sur chaque levier, et regarde où se trouve l'autre jusqu'à ce que les deux extrémités t'indiquent les bons leviers. Tu n'auras plus qu'à baisser les deux leviers désignés pour aller vers la lumière. »

Ben voyons. Le compas ? Quel compas ? La voix sinistre d'Azhargül m'est arrivée aux oreilles. Il était encore trop loin pour que je saisisse les mots qu'il disait mais il me restait vraisemblablement moins d'une minute avant que lui et Klaus ne me tombent dessus. Où est-ce qu'il était, ce putain de compas ? J'ai glissé nerveusement mes mains dans les différentes niches et creux qui émaillaient la paroi rocheuse d'où sortaient les leviers. Klaus a poussé un juron très nettement audible. La lueur de leur torche était maintenant bien nette. Ils devaient être au pied des marches et venaient de voir que je n'étais plus en bas.

Tout d'un coup, j'ai trouvé le fameux compas. Je n'aurais pas appelé ça un compas, en fait. Mais ça ressemblait bien à la description que donnait Sibylle sur son bout de papier : une tige courbée en métal, avec à chaque extrémité deux pointeaux perpendiculaires à la tige. Je l'ai prise à la main, je l'ai mise face aux leviers en me demandant bien comment elle allait me donner la solution. Et là, j'ai compris. Les leviers étaient répartis sur la paroi de façon irrégulière. En déplaçant l'alidade de sorte que l'un des pointeaux se retrouve face à un levier, l'autre pointeau tombait toujours juste avant ou juste après un autre levier. Sauf dans un seul cas où les deux pointeaux étaient exactement alignés avec deux leviers.

Les Doc Martens ont résonné sur les marches de pierre. Klaus montait vers moi. Je n'en avais plus que pour quelques secondes avant qu'il ne me voie allongé sur le palier quelques mètres au dessus de lui.

J'ai lâché le compas et j'ai tiré à fond sur les deux leviers. L'obsidienne s'est déplacée comme dans un rêve. Klaus a rugi de frustration en la voyant bouger. Sibylle m'a tendu ses deux bras, je m'y suis agrippé et elle m'a tiré de toutes ses forces sur le sol de la crypte. J'ai hurlé de douleur. Elle s'est jetée à plat ventre au ras de l'ouverture et a poussé les deux autres leviers alors que le visage grimaçant de Klaus surgissait un mètre plus bas. Une trappe s'est ouverte au niveau du palier en bois et, dans un fracas énorme, des tonnes de pierres se sont déversées vers le fond de la caverne pendant une bonne dizaine de secondes, emportant Klaus et vraisemblablement Azhargül derrière lui. Un nuage de poussière s'est élevé dans la crypte.

Le silence est revenu. La poussière est retombée.

Sibylle s'est relevée. L'obsidienne ne pouvait sans doute plus glisser vers sa position fermée mais ça n'avait plus aucune importance. L'accès à la caverne était totalement bouché par un amoncellement de gravats.

Elle est venue s'asseoir près de moi. Splendeur divine... J'ai souri pour la première fois depuis très longtemps.

À sa plus grande surprise, Jehan eut à peine le temps de réaliser que l'obsidienne ne bougeait pas. Tout s'écroula autour de lui et il sombra dans les ténèbres.

En entendant la trappe craquer, Hajran sut tout de suite qu'il n'avait pas choisi les bons leviers. Il se dit qu'au moins, il entraînerait Clodion et Azhargül dans la mort et débarrasserait le Causse de ces monstres.

La dernière vision qu'il eut fut celle de Sibylle, nimbée de la plus belle des lumières.

Chapitre 17

Le commencement

La réalité est ce qui continue d'exister lorsque l'on cesse d'y croire.

Bernard Werber

*Post tenebras lux
(Après les ténèbres, la lumière)*

Devise de la ville de Meyrueis

J'ai dû garder mon plâtre pendant deux mois, suivi de plusieurs mois de rééducation. Quand l'os s'est ressoudé, mon pied s'est retrouvé un peu en dedans. Le médecin qui m'a enlevé le plâtre m'a dit que, si je voulais récupérer l'angle normal, il faudrait recasser l'os proprement, corriger l'angle et remettre un plâtre pendant un mois de plus. Je lui ai répondu que j'en avais suffisamment chié avec cette fracture, qu'il était hors de question de m'en refaire une juste pour une raison esthétique et que je garderais mon pied comme ça.

Pendant toutes les semaines où j'étais immobilisé le plus clair de mon temps chez moi, Sibylle est venue me rendre souvent visite. Elle m'a appris les rudiments du langage des signes, ça a nettement facilité nos conversations. Jusque là, j'étais comme tout le monde avec les mots : je les visualisais tels qu'ils s'écrivaient en même temps que tels qu'ils se prononçaient. Désormais, je les voyais aussi tels qu'ils se dessinaient avec les positions des mains et l'expression du visage ou du corps.

C'était amusant et je dirais même fascinant de redécouvrir tout ce vocabulaire sous un angle totalement nouveau, bien différent de celui apporté par l'apprentissage d'une nouvelle langue, où finalement les mots restent un jeu de lettres et une suite de sons. Avec le langage des signes, je pouvais « parler » à Sibylle même à plusieurs mètres de distance, même dans l'endroit le plus bruyant qui soit, même si nous étions de part et d'autre d'une fenêtre fermée. Et les mots qu'elle me disait étaient les siens d'une façon unique. Faute du son de sa voix, j'avais la beauté et la grâce avec laquelle elle les projetait dans l'air. Ses mots étaient habités par elle.

Lorsque je me retrouvais seul, j'écrivais sur mon PC tout ce qui m'était arrivé, toute cette accumulation incroyable d'évènements que j'avais vécus en quelques semaines. Je n'aurais pas su dire pourquoi, mais j'ai eu souvent l'impression que tout cela m'était déjà

arrivé avant, sans que je puisse dire quand. Un peu comme une sensation de déjà vu mais, comment dire, plus profonde, plus hors du temps.

J'en ai parlé avec Charlie, un ami qui vit près de Marseille. Dans sa jeunesse, il a côtoyé des lamas tibétains et il m'a souvent parlé de tout ce qu'il a appris avec eux. Il a le même genre d'images que celles que j'ai sur ces échos d'évènements passés ou à venir qui traversent nos vies et qu'on perçoit ou non.

En fait, c'était exactement ça. À plusieurs reprises, j'ai eu le sentiment diffus que je croisais des échos venus de très loin, comme si d'autres que moi avaient subi les mêmes évènements plusieurs siècles auparavant. Peut-être pas exactement les mêmes, bien sûr, mais, disons, similaires. Analogues. Plus ou moins décalés. Comme des bégaiements du destin à travers les âges. Des boucles temporelles qui se réverbèrent à l'infini après avoir rebondi contre les parois de l'Univers. Des reflets de bouts de vie oubliés qui, pour une raison ou une autre, viennent traverser fugitivement d'autres bouts de vie, mille ans plus tard. Des coïncidences qui ne sont que des co-incidents connectés d'une façon mystérieuse. Comme si le temps et la matière n'existaient pas vraiment mais n'étaient que des illusions. Charlie me dirait certainement que je n'invente rien, que tous les lamas disent ça depuis toujours. Ben voilà, je dois avoir un petit côté bouddhiste inné.

Ce serait fascinant si c'était vrai. Je veux dire, ces échos, ces reflets hors du temps. Un peu comme les univers parallèles dont parlent les auteurs de science-fiction, ou plutôt les physiciens qui leur ont servi de source d'inspiration. Etais-je également l'écho de quelqu'un d'autre ?

Je crois qu'avec Sibylle quelque chose est en train de naître. Peut-être est-ce dû à ce lien différent, incroyablement fort, qui s'est créé lorsqu'elle a décidé en une fraction de seconde qu'elle allait sauver ma vie au prix de celle de son frère. Elle ne m'a jamais reparlé de ça et je n'ai pas jugé utile de soulever le sujet moi-même. Elle est heureuse à chaque fois qu'elle me voit et ça me comble.

J'ai l'impression que ma vie commence enfin. Sibylle doit avoir le même genre de sensation après avoir, au sens propre comme au sens figuré, enterré tous les aspects sombres de son passé. Je ne sais pas si je découvrirai un jour tous les mystères de sa vie d'avant. Je ne le crois pas, en fait. Je l'aime telle qu'elle est, sans me poser plus de questions. Je crois qu'elle le sait et que ça lui plait.

Pendant toute ma rééducation, j'ai fait des ballades quotidiennes sur le Causse avec des béquilles. Sibylle m'accompagnait, bien sûr. J'en garde un souvenir magnifique. Ces paysages superbes sont redevenus ce qu'ils ont toujours été, aussi bien pour elle et moi que pour tous les habitants de la région. Un vrai paradis hors du temps, à la beauté immobile et éternelle.

Nous sommes même passés un jour devant la caverne de l'Homme Mort, celle que j'avais repérée sur Google, tout près de chez elle. Je me suis demandé si elle était secrètement reliée, elle aussi, à la grotte où j'avais failli périr sous la cryptte. Après tout, il y avait forcément au moins un autre accès, celui qu'utilisaient Azhargül et Klaus. J'ai pensé au palimpseste qui devait se trouver là, quelque part, sous la surface. Était-il resté hors de portée de l'éboulement ? Quelqu'un le retrouverait-il un jour ? En tout cas, pas moi. Hors de question que je remette les pieds dans une grotte de ma vie.

Je vais arrêter là mon récit. Je ne sais pas encore ce que va devenir vraiment ma relation avec Sibylle. J'ai bon espoir.

Mais c'est une autre histoire...

Johan Gendressac

Saint-Pierre des Tripiers, 11 mars 2007

FIN

TABLE DES MATIERES

- Chapitre 1. La fin
- Chapitre 2. Le brasier des sens
- Chapitre 3. Sur le chemin du désastre
- Chapitre 4. Cycle
- Chapitre 5. Le palimpseste
- Chapitre 6. Ténèbres
- Chapitre 7. Le regard de l'abîme
- Chapitre 8. Pluie rouge
- Chapitre 9. Le signal
- Chapitre 10. Dans les bras de l'ange
- Chapitre 11. Sang
- Chapitre 12. Noir
- Chapitre 13. Entrailles
- Chapitre 14. La confrontation
- Chapitre 15. Les marches de l'éden
- Chapitre 16. Vers la lumière
- Chapitre 17. Le commencement

POSTFACE

Ce roman est une fiction. Néanmoins, il s'appuie partiellement sur des bases historiques véridiques. Le lecteur intéressé par des informations plus approfondies sur les différents aspects religieux et philosophiques évoqués dans le récit, pourra satisfaire en grande partie sa curiosité, sans bouger de chez lui, à l'aide de n'importe quel moteur de recherche sur Internet et, plus particulièrement, dans l'encyclopédie communautaire Wikipedia (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil>). Voici quelques-uns des principaux éléments qui ont été utilisés ici.

Le web offre une profusion de sites riches en documentation sur tout ce qui concerne la vie quotidienne au Moyen-Âge. Les scènes situées au 5^e et au 13^e siècle y ont puisé toutes sortes de détails sur les courants d'idées, les noms de lieux ou de personnes, les habitudes alimentaires et la façon de se vêtir.

En 481, à l'époque d'Hajran, les Huns avaient quitté la Gaule depuis 30 ans. Il n'est cependant pas impossible que quelques bandes dispersées aient continué à roder encore longtemps dans la région. Le christianisme ne commencera à s'imposer comme religion dominante qu'à la suite du baptême de Clovis le 24 décembre 496.

En 1244, Montségur tombe après un long siège, vraisemblablement à la suite d'une trahison, signant la fin du mouvement cathare dans les bûchers du Prats des Cremats. Les Cathares ne se nommaient eux-mêmes ni « cathares », ni « parfaits » mais les Bons Hommes et les Bonnes Femmes. Ce sont les Inquisiteurs qui les ont affublés du sobriquet de « Parfaits » parce qu'ils étaient à leurs yeux de « parfaits hérétiques », d'où « cathare », du grec « katharos » qui veut dire « parfait ».

L'idéal cathare, apparu au 4^e siècle, a plusieurs sources, dont les enseignements de Mani, prophète autoproclamé du 2^e siècle qui avait lui-même conçu à partir du

christianisme, du bouddhisme et du zoroastrisme un syncrétisme dont on a retrouvé des traces jusqu'en Chine plusieurs siècles plus tard.

Le point commun du catharisme, du manichéisme et du zoroastrisme est que deux forces divines – et non une seule toute-puissante – président à toute chose sur Terre : une bénéfique qui a créé l'âme et une maléfique qui a créé le corps. L'idéal que doit rechercher l'homme est d'élever son âme pour dominer son corps.

Pour Zarathoustra, les deux forces antagonistes se nomment Ormuzd (ou Ahura-Mazda) et Ahriman. Le chapitre 6 décrit le principal à ce sujet.

Pour Mani, puis ensuite pour les Cathares, les déités s'appellent Dieu et Satan. La différence fondamentale avec le catholicisme est qu'ici, Satan est l'égal de Dieu. Aucun ne domine l'autre et tous les fléaux qui frappent les hommes en sont la preuve : ils sont dus à Satan et non aux « voies impénétrables » d'un Dieu, qui serait totalement incompréhensible s'il était vraiment à la fois tout-puissant et bon.

L'Église ne pouvait bien entendu pas admettre une telle remise en cause de ses fondations. De même qu'elle ne pouvait admettre un certain nombre d'autres préceptes cathares : l'égalité étonnamment moderne de l'homme et de la femme (cette dernière ayant en particulier le droit d'avoir autant de compagnons qu'elle le voulait au cours de sa vie), l'absence de sacrements (seul Dieu étant sacré), le rejet de l'utilisation de l'eau bénite (l'eau étant un simple élément de la nature) au profit de l'imposition des mains (uniquement au moment du consolament, l'équivalent du baptême, qui se tenait habituellement en fin de vie quand le Bon Homme avait atteint un stade suffisant d'élévation spirituelle).

Les Cathares ayant un respect total pour toute forme de vie, ils étaient strictement végétariens. Et ils ne mentaient jamais, même si dire la vérité à un Inquisiteur pouvait signifier mourir ou envoyer à la mort ses coreligionnaires.

Toutes les répliques prononcées par Klaus / Clodion / Clodomir dans le chapitre 14 sont de Friedrich Nietzsche. Elles sont extraites de son livre le plus fameux, « Ainsi parlait Zarathoustra », dans sa version mise en ligne gratuitement par « Livres Pour Tous » (http://www.ebooksgratuits.com/pdf/nietzsche_ainsi_parlait_zarathoustra.pdf). En dehors de quelques adaptations mineures de style pour moderniser le langage de Nietzsche dans la bouche de Klaus, la traduction française est de H. Albert et elle est libre de droit.

L'Ordre des Purs de l'Astre d'Or n'existe pas. Son nom est un double clin d'œil au mot *katharos* d'une part et à Zarathoustra d'autre part, dont l'une des étymologies proposées est *Zareth Ustra*, « l'astre d'or ».

Le palimpseste est nommé *Pergamen Oghamuath* par certains protagonistes du récit. Les premiers parchemins en peau venaient de Pergame (« *pergamenese* »), ce qui leur a donné leur nom actuel. *Ogme* est un dieu de la mythologie celtique. Il est dit qu'il a inventé la plus ancienne écriture alphabétique utilisée par les Celtes. L'écriture oghamique est en fait apparue au 3^e siècle de notre ère et a été utilisée principalement par les druides et les bardes. Les caractères oghamiques représentent des arbres et ont tous un sens symbolique par eux-mêmes, présentant ainsi une certaine analogie avec l'alphabet hébreu interprété par la Cabale. J'ai inventé le mot « *oghamuath* » : « *uath* » est la lettre de l'alphabet oghamique qui correspond à notre H, elle signifie la pureté impénétrable.

La phrase dite par l'Ange au chapitre 10, « *An hollved eo ar geriou* » (les mots ont créé l'univers), est en breton – merci à mon ami PHP de me l'avoir communiquée. Elle fait allusion au très célèbre début de la Genèse, « Au commencement était le Verbe », et à son interprétation cabalistique telle que décrite dans mon précédent livre « *Le Miroir Noir* ».

Les citations bibliques des chapitres 12 et 13 sont des phrases culte dites par Judith Ivey dans le film « *The Devil's Advocate* » (« *L'Associé du Diable* » en France), de Taylor Hackford avec également Keanu Reeves, Al Pacino et Charlize Theron. La citation fameuse de Montaigne qui figure en ouverture du chapitre 14 accueille les visiteurs du site www.heresie.com animé par Elisandre, qu'il m'est agréable de saluer à nouveau ici.

Le quatrain cité au premier chapitre et à la fin du récit est extrait des *Centuries* de Nostradamus qui vécut au 16^e siècle. L'interprétation qui figure au chapitre 16 est une version de sa vraie signification légèrement modifiée pour les besoins de l'intrigue. Je dois l'explication réelle à Laety, sur qui je reviens un peu plus loin.

Les trois prophéties du chapitre 15 sont une traduction libre de certaines chansons rock du 20^e siècle qui ont bercé l'écriture du récit. Les paroles exactes sont citées à la suite de la postface.

Il s'agit donc d'anachronismes volontaires, facilement identifiables. À moins que le Prieuré de Sion ne soit dans le coup ? Dans ce cas... le mystérieux palimpseste existerait

vraiment. Il serait tombé entre les mains de Nostradamus juste avant qu'il n'écrive ses Centuries. Il serait également parvenu, par des voies forcément secrètes, à Mick Jagger et Robert Plant, grands initiés notoires s'il en est. N'importe quel fan vous le confirmera.

Pour les besoins de l'intrigue, j'ai un peu triché avec les propriétés physiques de l'obsidienne. Cette pierre volcanique est certes vitreuse, ce qui ne veut pas dire qu'elle est transparente comme du verre. Elle est en fait aussi opaque que du béton. Aucun halo n'aurait pu apparaître au travers.

Vanessa du Frat, aussi connue sous le nom de Ness, est une romancière talentueuse qui diffuse ses romans sur Internet (www.lesenfantsdelo.com). Nous nous sommes rencontrées après qu'elle a lu ma trilogie « L'éternel amoureux errant ». Le présent récit lui est redevable à trois titres.

Tout d'abord, le personnage de Sibylle s'inspire librement d'elle, tant physiquement que sur certains détails de sa personnalité, parfois en en prenant des contre-pieds identifiables uniquement par les personnes qui la connaissent bien (en particulier, si Ness adore les mots, elle est loin d'être muette – et c'est tant mieux).

Ensuite, lors d'une séance d'écritures croisées, Ness et moi avons « échangé » deux personnages dans nos romans respectifs en cours d'écriture, l'équivalent d'un crossover en télévision. Elle m'a emprunté Gabrielle Arfeuille, qui est au cœur de « L'éternel amoureux errant », en la transposant en 2075 et je lui ai emprunté Lúka, l'un des personnages-clé de sa saga « Les Enfants de l'Ô », en le transposant aux trois époques de mon récit. Dans le récit de Ness, Lúka rencontre Gabrielle. Dans le mien, Lúka rencontre un homme mystérieux qui pourrait bien s'appeler Gabriel puisqu'il est surnommé l'Ange et qu'il annonce des choses à venir.

Enfin, Ness m'a aussi autorisée à utiliser son visage pour l'illustration de couverture. Ses traits botticelliens sont superposés à un palimpseste nommé le Codex Armenicus Rescriptus, qui a été écrit entre le 6^e et le 10^e siècle.

Je la remercie pour tout ce qu'elle est et l'affection qu'elle me porte.

J'ai conçu puis écrit « La crypte au palimpseste » avec la complicité permanente et bienveillante de mon âmie (avec un â comme âme), comme cela avait été le cas pour « Le

Miroir Noir ». Je crois lui avoir parlé tous les jours pendant des mois de mes personnages et de leur destin sans cesse changeant. Des centaines de variations à jamais oubliées sont nées pendant nos pauses repas au moment où nous commandions notre plat, pour disparaître avant le café. Des détails innombrables ont été discuté sans fin. J'ai essayé de la surprendre à chaque nouveau chapitre, dont elle a toujours eu la primeur de la découverte. De nombreux clins d'œil à nos conversations émaillent le récit. Elle sait à quel point elle compte pour moi et je le lui rends bien.

Merci à Laety, non seulement pour ses explications lumineuses sur le sens réel du quatrain de Nostradamus, mais surtout, pour m'avoir redonné la vie en me libérant avec ses mots et son cœur d'une cryptte qui m'enfermait dans le néant.

J'exprime également toute ma reconnaissance à mes relecteurs et en particulier Antillaise ma sœur de cœur, Fulmi à la rigueur chaleureuse et Lyla éternelle enthousiaste.

Mille pensées tendres à ma tribu du forum Liens Utiles (liensutiles.forumactif.com), où j'aime retrouver tous les jours avec délice, en plus des quelques personnes déjà mentionnées, Romane, Régienne, Luc, Feuillille, Stairway, Lison, Ronron, Zaza, Nirvana, Zeno, Monilet, Moïse, Anne, Rizlabo... pardon aux autres de ne pas les citer tous.

Clin d'œil affectueux à Sandrine et Maël.

En dehors de quelques éléments réels énumérés plus haut, les intrigues entremêlées et les personnages de ce roman sont totalement imaginaires. Comme disait Boris Vian, cette histoire est vraie puisque je l'ai inventée.

Les mots sont l'Univers.

A. G.

LES TROIS PROPHETIES

*La dame sait ce qui est d'or
Et prend les marches de l'éden.
Elle sait ouvrir toutes les portes.
Des mots elle obtient l'univers.*

There's a lady who's sure all that glitters is gold
And she's buying a stairway to heaven
And when she gets there, she knows
If the stores are closed
With a word she can get what she came for

Robert Plant (Stairway to heaven)

*A genoux je prie que tu sois
Protégée par les bras d'un homme
Qui te donne vie et t'élève
Au lieu de t'avilir, indigne*

I've sat down and I have prayed
That you're safe in the arms of a guy
Who will bring you alive
Won't drag you down with abuse

Mick Jagger (I've got the blues)

*De t'aimer j'ai tenté mais tu m'as repoussé.
Je ne sais où tu vas, je sais là où tu es.
Ma douce amie j'ai tant envie d'être avec toi.
Confus je suis depuis si longtemps, plus n'y crois.*

Try to love you baby, but you push me away.
Don't know where you're goin'
Only know just where you've been,
Sweet little baby, I want you again.
Been dazed and confused for so long, its not true

Robert Plant (Dazed and confused)

TRADUCTION DES CITATIONS ANGLAISES

Chapitre 1

*This is the end, beautiful friend
This is the end, my only friend, the end.
Of our elaborate plans, the end
Of everything that stands, the end
No safety or surprise, the end
I'll never look into your eyes again.
Can you picture what will be
So limitless and free
Desperately in need of some stranger's hand
In a desperate land*

C'est la fin, ma belle amie,
C'est la fin, ma seule amie, la fin.
De tous nos projets élaborés, la fin
De tout ce qui tien debout, la fin
Ni sécurité ni surprise, la fin
Je ne regarderai plus jamais dans tes yeux
Peux-tu imaginer ce qui sera
Tellement illimité et libre
Désespérément en demande de la main d'un étranger
Dans un monde désespéré

Chapitre 2

*When there ain't nowhere you can go
Running away from pain
When you've been victimized
Tales from another broken...
...hooooooooooooooooome !
You're leaving, you're leaving, you're leaving,
Ah you're leaving home !*

Quand il n'y a plus aucun endroit où tu puisses aller
Pour échapper à la douleur
Quand tu as été victimisé
Contes d'un autre foyer...
... brisé !
Tu t'en vas, tu t'en vas, tu t'en vas,
Ah tu t'en vas de chez toi !

Chapitre 3

*I'm travelin' down the road,
I'm flirtin' with disaster.
I've got the pedal to the floor,
My life is running faster.
I'm out of money, I'm out of hope,
It looks like self destruction.*

Je voyage le long de la route
Je flirte avec le désastre
J'ai la pédale au plancher
Ma vie court de plus en plus vite.
Je n'ai plus d'argent, je n'ai plus d'espoir,
Ca ressemble à de l'auto-destruction

Chapitre 4

*She's all alone again
Wiping the tears from her eyes
Some days he feels like dying
She gets so sick of crying*

Elle est toute seule à nouveau
Séchant les larmes de ses yeux
Certains jours, il se sent mourir
Elle en a tellement marre de pleurer

Chapitre 8

*I am standing up at the water's edge in my dream,
I cannot make a single sound as you scream,
It can't be that cold, the ground is still warm to touch,*

*This place is so quiet, sensing that storm.
Red rain is pouring down,
Red rain
Red rain is pouring down,
Pouring down all over me.*

Je me tiens au bord aquatique de mon rêve
Je ne peux faire un seul son quand tu cries
Il ne peut pas faire si froid, la terre est encore chaude
au toucher

Cet endroit est si calme avant la tempête.
La pluie rouge dégouline
La pluie rouge
La pluie rouge dégouline
Dégouline partout sur moi.

Chapitre 9

*Down on my knees, I'm begging you
Please, please don't leave me*

A genoux, je te supplie
S'il te plait, s'il te plait ne me quitte pas

Chapitre 10

*In the arms of an angel
Fly away from here
From this dark cold hotel room
And the endlessness that you fear
You are pulled from the wreckage
Of your silent reverie
You're in the arms of the angel
May you find some comfort there*

Dans les bras d'un ange
Envole-toi loin d'ici
Hors de cette chambre froide d'hôtel
Et de l'infini que tu crains
Tu es tiré du naufrage
De ta rêverie silencieuse
Tu es dans les bras de l'ange
Puisses-tu y trouver du réconfort